

Alfred Métraux [1902-1963]

anthropologue français d'origine suisse

(1946) [1982]

**Les Indiens  
de l'Amérique du Sud**

Suivi de

**Premiers pas en Amazonie**

par Jacques Meunier

Collection "Études haïtiennes"

**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**

CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en coopération avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) de 2000 à 2024 et avec l'UQAM à partir du mois de septembre 2024.

UQAC

UQÀM

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

<https://uqam.ca/>

L'UQÀM assurera à partir de juin 2024 la pérennité des Classiques des sciences sociales et son développement futur, bien sûr avec les bénévoles des Classiques des sciences sociales.

En 2023, Les Classiques des sciences sociales fêtèrent leur 30<sup>e</sup> anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc.),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.  
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Un document produit en version numérique par Pierre Cabrol,  
bénévole, Docteur en droit privé, Maître de conférences de Droit privé à l'IUT  
Michel de Montaigne Bordeaux 3 (France)

Courriel: Pierre Cabrol : [cabrolpierre@gmail.com](mailto:cabrolpierre@gmail.com)

Publications en ligne dans Les Classiques des sciences sociales :

[http://classiques.uqac.ca/contemporains/cabrol\\_pierre/cabrol\\_pierre.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/cabrol_pierre/cabrol_pierre.html)

à partir du texte de :

Alfred Métraux

### **Les Indiens de l'Amérique du Sud.**

**Suivi de *Premiers pas en Amazonie* de Jacques Meunier.**

Paris : Les Éditions A.-M. Métailié, 1982, 138 pp. Collection "Traversées". Édition originale, 1946.

[Autorisation formelle accordée verbalement par l'épouse de l'auteur, Madame Fernande Schulman, à Monsieur Jean Benoist il y a quelques années avant son décès.]



Courriel : Jean Benoist : [oj.benoist@wanadoo.fr](mailto:oj.benoist@wanadoo.fr)

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 16 août 2024 à Chicoutimi, Québec.



# Alfred Métraux [1902-1963]

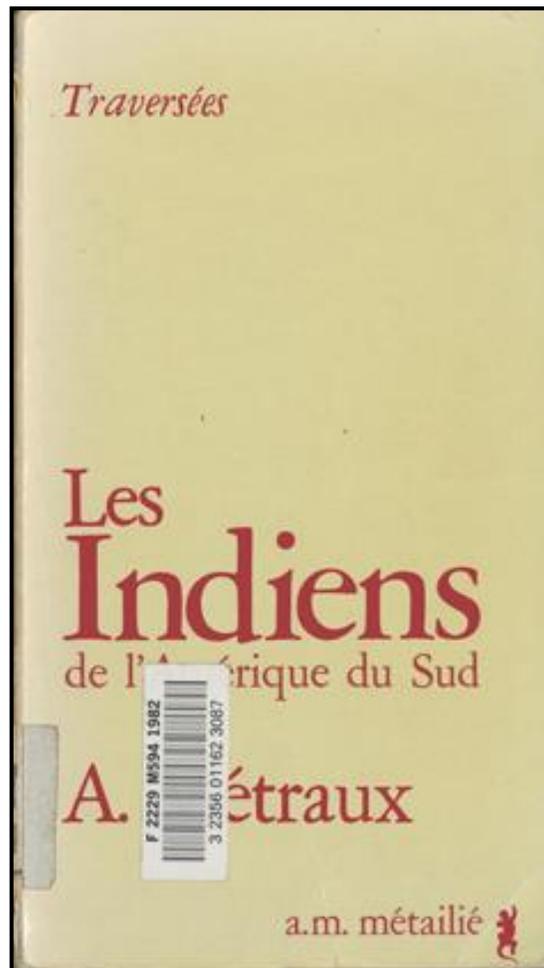
anthropologue français d'origine suisse

Les Indiens de l'Amérique du Sud.

Suivi de

*Premiers pas en Amazonie*

de Jacques Meunier



Paris : Les Éditions A.-M. Métailié, 1982, 138 pp. Collection "Traversées". Édition originale, 1946.

Les Indiens de l'Amérique du Sud

## Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Collection Traversées  
dirigée par Pascal DIBIE

Alfred Métraux

*Les Indiens de l'Amérique du Sud*

*Postface de Jacques Meunier*

Caribe, Arawaks, Tupinamba, Guarani, Guayaki, Bororo, Jivaro, Morés, Yaghan, Alakaluf, Ona.

Des centaines de tribus.

Le long des routes humides, dont les plus connues sont l'Amazone et l'Orénoque, de la Guyane à la Terre de Feu, la vie des Indiens s'organise au sein d'une économie et d'un environnement naturels rythmés par les cérémonies magiques, les fêtes et la préparation des parures. On y découvre l'incroyable ludisme de ces populations sages qui ont abandonné les guerres pour la passion du jeu et la frénésie du sport.

Alfred Métraux décrit cette vie de façon simple et accessible à tous et leur rend un véritable hommage en rappelant tout ce que notre civilisation leur doit (la pomme de terre, la tomate, la quinine, le caoutchouc...), elle qui les a récompensés en les massacrant et en les asservissant.

Avec ses *Premiers pas en Amazonie*, Jacques Meunier dévoile au lecteur ce qu'est un voyage, une "traversée ethnologique", et lui fait découvrir le caractère hasardeux et poétique de la recherche en sciences humaines.

Éditions A.M. Métailié  
5 rue de Savoie Paris 6<sup>e</sup>

42 F  
ISBN 2-86424-011-4

**Note pour la version numérique :** La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[137]

**Les Indiens de l'Amérique du Sud**

## **Table des matières**

[Quatrième de couverture](#)

[Introduction](#) [7]

**[INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU SUD](#)** [9]

[Les pionniers des âges préhistoriques](#) [9]

**[INDIENS DE LA GUYANE ET DE L'AMAZONE](#)** [20]

[En suivant « les routes humides »](#) [20]

[La lutte pour la vie](#) [22]

[Sous la grande hutte collective](#) [31]

[Le goût de la parure](#) [35]

[Des techniques qui sont restées celles des premiers âges](#) [38]

[La famille étendue](#) [43]

[Guerriers et chasseurs de têtes](#) [46]

[Vertus guerrières et cannibalisme](#) [48]

[Jeux et beuveries](#) [54]

[Démons et merveilles](#) [56]

[Les âges de la vie](#) [69]

**[INDIENS DU GRAN CHACO](#)** [77]

[Dans « l'enfer vert »](#) [77]

[Une économie naturelle](#) [82]

[La vie de famille chez les nomades](#) [88]

[Danses du scalp et féodalité primitive](#) [91]

[Hochets magiques et médecine par la danse](#) [95]

[Passion du jeu et frénésie du sport](#) [100]

[138]

**[INDIENS DE LA TERRE DE FEU](#)** [102]

[Aux confins des terres habitées](#) [102]

[Sous le rude climat de la Terre de Feu](#) [103]

[Charmes d'un peuple primitif](#) [107]

**[CONCLUSION](#)** [117]

Réveil des peuples rouges [117]

Jacques MEUNIER

**[Premiers pas en Amazonie](#)** [121]

[3]

# LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU SUD

[4]

Collection *Traversées*  
dirigée par Pascal Dibie

à paraître

Jean-Jacques Rousseau, *Le Botaniste sans maître*. Préface de G.-A. Haudricourt.

André Leroi-Gourhan, *Les Hommes de la Préhistoire*.

[5]

ALFRED MÉTRAUX

LES INDIENS  
DE L'AMÉRIQUE  
DU SUD

JACQUES MEUNIER

PREMIERS PAS  
EN AMAZONIE

Éditions A.-M. Métailié  
5, rue de Savoie - 75006 PARIS  
1982

[6]

© Pour l'édition originale : *Les Peaux Rouges de l'Amérique du Sud*,  
Éditions Bourrelier, Paris 1946.

© Éditions A.-M. Métailié, Paris 1982.

[7]

**Les Indiens de l'Amérique du Sud****INTRODUCTION**

À Yvonne Oddon  
en hommage amical

[Retour à la table des matières](#)

L'Amérique du Sud est sans doute l'une des régions du globe les moins connues. Une telle affirmation peut paraître paradoxale à qui connaît le luxe et la richesse de ses grandes métropoles telles que Rio de Janeiro ou Buenos Aires. Cette brillante façade ne doit pas cependant faire illusion. Elle masque l'existence d'immenses territoires peu peuplés et inexplorés que traversent des fleuves dont le cours hypothétique est indiqué sur les cartes par un léger pointillé.

Le romancier anglais Conan Doyle s'est plu à imaginer que le massif du Roroïma, au sud de la Guyane, recelait encore des monstres préhistoriques. Dans ces mêmes parages, on chercherait en vain des espèces animales éteintes, mais on n'aurait aucune peine, par contre, à y trouver des tribus qui mènent un genre de vie peu différent de celui de leurs ancêtres il y a quelque deux ou trois mille ans. Or cette vision du lointain passé américain que l'on peut encore saisir lorsqu'on pénètre dans la jungle amazonienne ou guyanaise, est sur le point de se dissiper. Il suffit d'un contact de quelques années avec notre civilisation pour que ces peuples archaïques soient arrachés à la préhistoire et jetés dans le tourbillon de notre époque. Il y a, au moment où j'écris ces lignes, quelque dix mois à peine que les Indiens du Haut-Xingu, au centre du

Brésil, étaient encore à l'âge de la pierre. Aujourd'hui, beaucoup [8] d'entre eux comptent à leur actif plusieurs heures de vol en avion.

La rapidité avec laquelle l'homme dit primitif s'assimile certains aspects de notre civilisation nous crée un devoir impérieux et urgent : celui de recueillir, lorsqu'il en est encore temps, le plus d'informations possible sur les croyances, les mœurs et les sentiments de ces témoins des âges révolus. Cette tâche impose à ceux qui souhaitent s'en charger la nécessité d'établir entre eux et les sociétés qu'ils se proposent d'observer un contact très étroit. L'ethnographe est appelé à partager la vie des chasseurs et des pêcheurs de l'Amazonie s'il espère comprendre leur civilisation et en conserver le souvenir pour l'avenir. Peu d'hommes de science ont satisfait à ces conditions. Les missionnaires qui sont mieux placés que quiconque pour observer la vie primitive préfèrent trop souvent la détruire plutôt que de l'étudier avec sympathie. Peu nombreuses sont les œuvres qui nous permettent de connaître intimement les Indiens sud-américains. Et ceux-ci sont encore pour nous une énigme bien plus troublante que le cadre naturel dans lequel ils se meuvent.

Nulle part, en Amérique du Sud, le passé indien n'a disparu sans laisser son empreinte. Le type physique des anciens habitants du sol se maintient même dans les plus « blanches » des républiques latino-américaines. Des techniques ou des plantes utilisées par les Indiens sont encore employées par les colons européens qui leur ont succédé. Partout des objets, des mets, des formes d'art, des mots viennent rappeler aux citoyens des jeunes états sud-américains les civilisations indigènes dont ils sont, à des degrés variables, les héritiers.

En décrivant les mœurs des Indiens primitifs de l'Amérique du Sud, notre but a été, non pas d'énumérer des curiosités ethnographiques, mais de fournir les éléments nécessaires à la meilleure compréhension d'un continent appelé à jouer un rôle important dans l'avenir de l'humanité.

[9]

# Indiens de l'Amérique du Sud

## LES PIONNIERS DES ÂGES PRÉHISTORIQUES

[Retour à la table des matières](#)

Le problème de l'origine des Indiens de l'Amérique du Sud se confond avec celui de la race rouge tout entière. Sans aller aussi loin que le savant espagnol qui déclara « qu'il suffisait de voir un Indien pour les connaître tous », on ne saurait dénier qu'il existe chez la majorité des populations autochtones du Nouveau Monde un certain nombre de caractères physiques qui leur sont communs. Ceux-ci sont tellement marqués que quelques anthropologues insistent sur l'unité de la race indienne ou, pour user d'un terme qui évite toute confusion, de la race « amérindienne ». Les traits physiques que l'on retrouve à peu d'exceptions près dans l'ensemble de la population indienne de l'Amérique sont : la couleur brunâtre de la peau, les cheveux noirs, droits et épais, le faible développement du système pileux, les pommettes saillantes, une forte arcade sourcilière et un pli de la paupière qui donne à l'œil une forme oblique (« œil mongolique »). Cette simple énumération suffit pour mettre en évidence les liens étroits qui existent entre les Amérindiens et les Mongols. La parenté des peuples indigènes du Nouveau Monde et des habitants de l'Asie orientale est un fait qui n'est plus

contesté. Cette ressemblance s'étend même à certains détails comme, par exemple, la forme dite « en pelle » des dents.

[10]

S'il existe, entre Indiens des deux Amériques, un air de famille, qu'il ne nous fasse pas oublier les profondes différences qui les séparent. Comment ne pas être frappé par le contraste entre la taille gigantesque des Patagons et des Ona et la petite stature des Fuégiens leurs voisins ? Dans quelques tribus, comme par exemple les Sioux et autres Indiens du Far-West, le nez en bec d'aigle est assez répandu pour avoir créé cette image idéale du Peau-Rouge dont l'art s'est emparée. Ailleurs, des nez plats et retroussés accentuent l'aspect mongolique du visage. Certains Indiens ont la peau presque noire, d'autres sont si clairs qu'on pourrait les confondre avec des Européens. Même les cheveux ne sont pas toujours droits et raides : dans quelques groupes ils sont nettement ondulés. Ces variations du type physique s'étendent à d'autres traits qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Ces divergences que quelques savants expliquent par des transformations dans le type physique survenues en Amérique, attestent que les Indiens n'appartiennent pas tous à une seule race ; l'élément mongolique n'est probablement pas le seul qui ait contribué à la formation ethnique de l'homme américain. Les premiers immigrants qui peuplèrent les solitudes du Nouveau Monde vers la fin de l'époque glaciaire étaient des dolicocéphales, c'est-à-dire des individus à crâne allongé. Par certains caractères de leur squelette ils s'apparentaient aux Australiens et aux Mélanésiens modernes. Ceci ne veut pas dire qu'ils étaient de vrais Australiens ou Mélanésiens, mais qu'ils dérivait peut-être d'une souche commune située quelque part en Asie centrale. Les dolicocéphales occupèrent tout le continent jusqu'à son extrémité la plus australe. On a effectivement retrouvé en Patagonie et à la Terre de Feu des crânes qui offrent précisément l'apparence quelque peu australoïde propre aux représentants de cette race.

Quelques savants supposent que le mélange entre australoïdes, mélanésioïdes et mongoloïdes se produisit

[11]

**Carte I.**

Principales tribus de l'Amérique du Sud et territoires qu'elles occupent.



[12]

avant qu'ils n'envahissent l'Amérique. D'autres sont d'avis que l'élément mongoloïde est venu plus tard et qu'il correspond à l'invasion des peuples brachycéphales, c'est-à-dire des gens à tête courte, qui submergèrent le continent. L'Amérique du Sud fut moins affectée par l'irruption mongoloïde que l'Amérique du Nord.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on entrevoit donc deux grands courants migratoires venus d'Asie, l'un de dolicocephales et l'autre de brachycéphales pourvus d'une civilisation quelque peu supérieure.

À quelle époque l'homme a-t-il fait son apparition dans le Nouveau Monde ? Est-il un nouveau venu ou au contraire un occupant de longue date ? Là nous touchons à une question qui a suscité les controverses les plus vives. Nous ne signalerons ici que quelques découvertes récentes qui ont jeté sur le problème un jour nouveau.

Personne ne doute aujourd'hui que l'homme américain n'ait été le contemporain d'espèces animales fossiles. Il a connu les tatous géants (glyptotons), les grands paresseux (mylodons), les chevaux à plusieurs sabots, le mastodonte (une sorte de mammoth) et il s'est nourri de leur chair. À Folsom, aux États-Unis, on a trouvé les restes de bisons fossiles mêlés à des pointes de javeline en silex. Une de ces pointes était même incrustée dans une vertèbre de l'un de ces ruminants disparus depuis des milliers d'années. D'autres trouvailles ont confirmé l'association de l'homme non seulement avec le bison, mais avec le mammoth à une époque antérieure à celle des chasseurs de Folsom.

Les anciens habitants de la Patagonie ont également vécu au milieu de monstres aujourd'hui disparus. En fouillant des grottes près du détroit de Magellan, le docteur J. Bird déterra des instruments en pierre et en os qui appartenaient à cinq époques différentes. Les couches les plus profondes contenaient des outils associés à des os de paresseux géants et de chevaux sauvages qui avaient été tués et dépecés par les chasseurs de cette période. De [13] même, au Brésil oriental, dans le site de Confins, on trouva un squelette à un niveau archéologique qui fournit également des os de chevaux et de mastodontes.

La plupart des anthropologues sont d'accord pour ne pas attribuer une haute antiquité à ces vestiges humains, bien qu'ils soient

contemporains d'espèces fossiles. Tout semble indiquer que les espèces animales aujourd'hui éteintes se sont maintenues en Amérique jusqu'à une date beaucoup plus récente que dans l'Ancien Monde. Parmi les preuves de la longue survie de ces animaux, il faut mentionner le bon état de conservation de leurs restes. On possède des os de paresseux géants qui portaient encore des fragments de tendons et de muscles. Même les excréments de ces herbivores sont relativement frais. L'homme de Patagonie qui en fit la chasse ne différait pas beaucoup des Indiens modernes.

Selon les calculs de J. Bird, les premiers colons de la Patagonie y seraient arrivés 5 ou 6 000 ans avant notre ère, ce qui est une date relativement récente. Cependant, les vestiges de l'homme aux États-Unis remontent beaucoup plus loin.

L'Amérique a probablement été peuplée il y a quelque 30 ou 20 000 ans par des groupes de pêcheurs et de chasseurs nomades venus d'Asie. Ceux-ci dépendaient peut-être pour leur subsistance de certaines espèces animales qui se déplaçaient vers le Nord à mesure que les glaciers reculaient. Ils les suivirent jusqu'au moment où ils arrivèrent dans les environs du détroit de Behring. La mer étant plus basse à cette époque, le passage d'une île à l'autre était plus facile qu'il ne l'est aujourd'hui. Ces chasseurs, habitués aux froids de l'Arctique, peuvent avoir franchi l'espace qui les séparait de l'Alaska soit sur la glace, soit au moyen d'embarcations primitives. Ils longèrent ensuite la côte de l'Alaska pour se déverser sur la Californie et les grandes plaines des États-Unis.

Ces immigrants de la première heure étaient déjà [14] parvenus à un certain degré de civilisation. Ils savaient polir la pierre, ils avaient domestiqué le chien, ils produisaient le feu en frottant deux baguettes, ils tressaient des paniers et cuisaient leurs aliments dans des seaux en écorce pleins d'eau dans lesquels ils jetaient des pierres rougies au feu. Les premiers venus ignoraient encore l'arc et la flèche ; cette arme arriva plus tard avec des migrations postérieures.

Des petites bandes nomades essaimèrent sur des espaces immenses, s'adaptant chaque fois aux conditions de leur nouveau milieu. Selon les ressources des régions où elles s'établissaient, elles s'adonnaient de préférence à la pêche, à la chasse ou à la cueillette. Quelle que fût l'activité économique prépondérante, elles ne négligeaient jamais entièrement les deux autres. Un grand nombre de tribus restèrent fidèles à ce

genre de vie jusqu'à nos jours. Les habitants de la Terre de Feu et certaines tribus primitives de l'Amazonie nous offrent une image assez précise de ce que fut la vie de l'homme au moment du peuplement de l'Amérique.

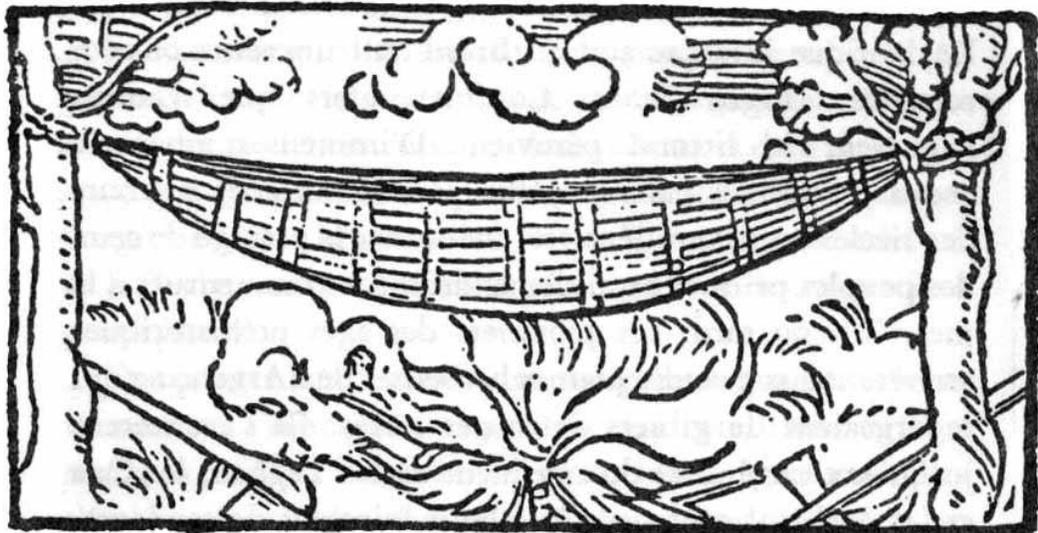
Ces peuplades vagabondes ne pouvaient s'accroître que là où il existait quelque ressource naturelle particulièrement abondante, telle le poisson en Alaska ou les glands en Californie. Ailleurs, les nomades eurent intérêt à ne constituer que de très petits groupes pour ne pas épuiser les produits de leur territoire ou effaroucher le gibier. Dès que leur nombre s'accrut, il leur fallut se séparer pour ne pas s'affamer mutuellement. C'est ainsi que des groupes toujours nouveaux occupèrent des territoires de plus en plus lointains. L'isolement et la dispersion de ces petites hordes primitives favorisa la multiplication des langues et la variété des types physiques.

Les chasseurs et pêcheurs nomades finirent par atteindre le continent sud-américain en longeant l'isthme de Panama qui, à cette époque, n'était peut-être pas obstrué comme aujourd'hui par une forêt épaisse, difficile à [15] traverser. Une partie des immigrants suivit la côte de l'Atlantique jusqu'au sud du Brésil où leurs restes ont été retrouvés (Lagoa Santa, Confins), alors que d'autres gagnèrent le littoral péruvien. D'immenses amas de coquilles, formés par les mollusques consommés au cours des siècles ou des millénaires, marquent le passage de ceux des peuples primitifs qui demandaient leur nourriture à la mer. Tôt ou tard, ces pionniers des âges préhistoriques arrivèrent aux grandes plaines herbeuses de l'Argentine qui regorgeaient de gibiers de toutes sortes. Ils s'avancèrent jusqu'aux extrémités du continent où les Yaghan, les Ona et les Alakaluf sont peut-être leurs lointains descendants.

À un moment donné, pour des raisons climatiques ou autres, le flot venu d'Asie se tarit, mais les relations entre l'Asie et l'Amérique n'en furent pas entièrement interrompues. Il y eut de tout temps des contacts intermittents entre riverains du détroit de Behring ; quelques inventions ou même des contes passèrent ainsi d'Asie en Amérique, mais aucun de ces apports n'exerça d'influence profonde sur les civilisations indigènes de l'Amérique du Nord. C'étaient généralement des innovations qui pouvaient être assimilées par des peuples de chasseurs ou de pêcheurs et qui n'affectèrent en aucune mesure le développement des peuples civilisés de l'Amérique centrale et du Sud.

Les progrès réalisés par les Indiens des deux Amériques sont uniquement le fruit de leurs efforts et ont été accomplis sans aucune impulsion venue du dehors. Pas à pas, ils se sont élevés de la vie nomade à la vie d'agriculteurs sédentaires et, une fois ce stade atteint, ils ont acquis les arts et les techniques qui leur ont permis d'accéder à un type de civilisation aussi avancé que celui des anciens Mexicains ou des Péruviens.

La découverte de l'agriculture, qui est à la base de toute cette évolution, s'est faite indépendamment de l'Ancien Monde. Les nombreuses plantes cultivées par les Indiens de l'Amérique sont presque toutes différentes de celles de [16] l'Europe ou de l'Asie et peuvent être ramenées à des espèces sauvages autochtones.



**Le hamac est un meuble dont l'Indien des tropiques se passe difficilement. Il s'y étend chaque fois qu'il le peut. Quelques tribus de l'ouest brésilien ne font pas usage du hamac, ce qui, de tout temps, est apparu à leurs voisins et aux voyageurs comme une étrange anomalie. Les Européens ont vite saisi les avantages du hamac dans les régions tropicales et l'ont adopté tel qu'ils l'avaient reçu des Indiens.**

Le maïs, qui a été cultivé depuis le Chili jusqu'au sud du Canada, provient d'une espèce sauvage, originaire soit du Paraguay soit de la Colombie. Il était généralement associé dans les champs avec deux autres plantes américaines : les haricots et les courges. Pour cette raison, les Indiens de l'Amérique du Nord les appelaient « les trois sœurs ». Les Indiens établis sous les tropiques de l'Amérique du Sud cultivèrent un tubercule, le manioc, qui transforma les conditions d'existence dans la forêt. Le Pérou devait en partie la densité de sa population à la culture de la pomme de terre qui est un don de l'Amérique à l'humanité. Les anciens peuples du Pérou faisaient croître dans leurs champs plus de 80 espèces végétales.

Au moment de la découverte du Nouveau Monde, les peuples des Andes et de l'Amérique centrale travaillaient les métaux précieux et connaissaient la technique du bronze. Ce pas décisif dans le développement de la [17] civilisation s'est fait quelque part dans la région des Andes sans qu'il soit nécessaire d'invoquer l'intervention de voyageurs hypothétiques venus de Chine ou d'ailleurs. Il en est de même des différentes formes de tissage qui sont le produit d'une évolution parallèle dans l'Ancien et le Nouveau Monde.

Dans un domaine cependant, les Amérindiens ne purent rivaliser avec les peuples de l'Europe ou de l'Asie : la nature leur a refusé la plupart des espèces animales susceptibles d'être domestiquées.

Les anciens Péruviens ont été le seul peuple indigène de l'Amérique dont l'économie reposât en partie sur l'élevage. Ils avaient en effet réussi à domestiquer deux espèces de chameaux, le lama et l'alpaca, étroitement apparentés aux guanacos et aux vigognes qui vivent encore à l'état sauvage dans les Andes. Les troupeaux de lamas et d'alpacas fournissaient à leurs maîtres la laine pour leurs vêtements et occasionnellement de la viande de boucherie. Le lama servait en outre de bête de somme, mais comme cet animal se refuse à porter un fardeau supérieur à 30 kg, son utilité est, à cet égard, moindre que celle de ses congénères d'Asie ou d'Afrique. Les Péruviens élevaient aussi des cochons d'Inde et des canards musqués.

Les grandes civilisations de l'Amérique centrale n'ont eu d'autres animaux domestiques que le chien, le dindon et l'abeille.

L'introduction du cheval en Amérique par les Espagnols provoqua une révolution dans la vie économique et politique de diverses tribus.

Celles-ci abandonnèrent entièrement leur ancien genre de vie pour devenir nomades.

Si, faisant abstraction des différences locales, nous cherchons à nous former une vue panoramique des civilisations de l'Amérique du Sud, nous nous trouvons en présence de trois grandes régions : l'une, correspondant assez exactement à la zone montagneuse qui s'étend tout au [18] long du continent et que nous appellerons « andine » ; la seconde, coïncidant avec la zone tropicale et subtropicale du continent ; enfin, une troisième zone qui couvre les pampas de l'Argentine et de la Patagonie et englobe la Terre de Feu. Nous lui donnerons le nom de « zone marginale » en raison du caractère relativement primitif des indigènes de cette région par rapport à ceux des deux autres zones. Le terme « marginal » s'applique aussi aux peuples qui, dans la région tropicale, vivent de la chasse et de la cueillette et sont à un stade plus primitif que leurs voisins agriculteurs.

La zone andine se caractérise par le haut degré de civilisation atteint par ses habitants qui y avaient fondé des états puissants, connaissaient la métallurgie et cultivaient de nombreux arts.

Les Indiens des tropiques pratiquent un type d'agriculture basé sur le défrichage de la forêt par le feu et la hache. Ils forment de petites communautés à demi sédentaires qui ajoutent aux produits des champs ceux de la chasse et de la pêche.

Dans les plaines du Sud, l'agriculture disparaît et les Indiens sont exclusivement des chasseurs et des pêcheurs.

Le passage d'un type de civilisation à l'autre n'est pas toujours brusque. Il existe des peuples dont la position est intermédiaire. À ce point de vue, le Chaco (voir carte) est peut-être une des régions les plus intéressantes de l'Amérique du Sud.

Le plan de cet ouvrage a été conçu de façon à donner au lecteur une vision, succincte, mais aussi exacte que possible, de la vie indigène dans la forêt, les plaines broussailleuses du Chaco et l'extrémité sud du continent. Nous n'avons pu, faute de place, signaler les cultures fortement localisées, ni insister sur les divergences et les exceptions. Il s'agit de tableaux d'ensemble destinés à évoquer ce que furent et ce que sont encore les civilisations primitives de l'Amérique du Sud.

[19]

**Carte 2.**

Les principales régions culturelles de l'Amérique du Sud.



[20]

# Indiens de la Guyane et de l'Amazonie

EN SUIVANT  
« LES ROUTES HUMIDES »

[Retour à la table des matières](#)

Plus d'un tiers du continent sud-américain appartient à la zone tropicale. Les centaines de tribus éparpillées dans cette immense région, malgré d'importantes différences locales, participent presque toutes d'un même genre de vie et d'une civilisation sensiblement uniforme.

Cette communauté de culture est presque un paradoxe, car la grande forêt équatoriale isole les groupes en s'opposant à leurs déplacements. La forêt amazonienne, qui a été pendant des siècles le refuge des tribus indiennes, aurait dû multiplier les diversités culturelles en empêchant leurs rapports mutuels et les contacts avec l'extérieur. S'il en a été autrement, c'est que les immenses plaines qui, des Andes, s'étalent vers le haut plateau brésilien et la mer, sont traversés par le plus gigantesque réseau de rivières qui existe au monde. L'Amazonie et l'Orénoque drainent de grands fleuves qui, à leur tour, sont alimentés par tout un système de rivières. Une carte tant soit peu détaillée de l'Amazonie offre aux yeux une infinité de traits bleus coupant des espaces verts.

Ces cours d'eau sont autant de routes qui ont été suivies par des groupes humains depuis des temps fort reculés. Il est possible à l'équipage d'un canot de partir de la bouche de l'Orénoque et, sans portages, de naviguer jusqu'au seuil des Andes et du Gran Chaco. En effet, au

moment des [21] crues, il est aisé de passer dans la région de la Casiquiare, du bassin de l'Orénoque à celui de l'Amazone et de pénétrer, de là, au cœur même du continent.

La distribution des langues américaines nous apprend que tel a été l'itinéraire de nombreuses tribus. La famille linguistique la plus largement répandue est celle des Arawak. Elle s'étendait de la Floride à l'Argentine. Les indigènes qui se pressèrent autour de Colomb lorsqu'il aborda à Guahanin étaient des Arawak. Ce furent également des Arawak qu'il rencontra à Cuba et à Haïti. Lorsque, dans ses derniers voyages, il découvrit le continent sud-américain, il y fut encore accueilli par des Arawak. Les expéditions espagnoles et portugaises qui s'enfoncèrent dans le cœur du continent et les explorateurs modernes qui remontèrent les affluents de l'Amazone trouvèrent d'autres Arawak établis au pied des Andes et dans les plaines du Gran Chaco.

Les dialectes tupi-guarani étaient parlés de l'Amazone à l'estuaire du Rio de la Plata et de l'Atlantique aux Andes. Des tribus de cette famille linguistique continuèrent à essaimer sur le continent jusqu'à une date récente. Il en fut de même des Caribes.

La carte des langues indigènes de l'Amérique du Sud, dans son barriolage, porte témoignage des immenses migrations accomplies par les tribus tropicales qui ont suivi les « routes humides ».

La plupart des Indiens de la forêt sont des agriculteurs sédentaires, mais il existe près de la côte de l'Atlantique et dans certaines régions reculées du Paraguay et de l'Amazonie, des peuplades très anciennes, comme par exemple les Botocudo et les Guayaki, qui sont entièrement nomades et subsistent uniquement grâce à la chasse et à la cueillette. Ces groupes sont-ils les derniers vestiges des peuples qui furent les premiers à se répandre sur le continent sud-américain ou sont-ils les restes de tribus qui, traquées par d'autres peuplades, ont perdu la plupart des arts et des [22] techniques qu'elles possédaient jadis ? Ce problème est d'autant plus difficile à résoudre que les nomades de la forêt sont encore très mal connus. Ainsi personne n'a encore réussi à partager, même pour quelques jours, l'existence des Guayaki du Paraguay. Ces malheureux habitants des bois sont si habitués à être massacrés que la seule vue d'un homme blanc les met en fuite ou les incite à se défendre en désespérés. L'étude de ces groupes primitifs est l'une des tâches les plus importantes qui soit encore réservée aux ethnographes.

## LA LUTTE POUR LA VIE

[Retour à la table des matières](#)

La luxuriante végétation des tropiques antillais fit croire à Colomb qu'il s'approchait du Paradis terrestre. Pendant longtemps, on fut persuadé en Europe que les habitants des forêts américaines menaient une vie paresseuse et indolente au sein d'une nature prodigue. Tous ceux qui ont partagé leurs travaux et leurs peines savent que, tout comme les autres enfants des hommes, ils doivent soutenir un dur combat pour l'existence et que la nature dans son exubérance ne leur est pas toujours propice.

L'Indien des tropiques tire sa subsistance de la culture du sol, de la cueillette, de la pêche et de la chasse. La part qui revient à chacune de ces activités varie selon les saisons et les régions.

Le défrichage d'un lopin de terre à l'intérieur de la forêt constitue la première phase, et aussi la plus pénible, des travaux agricoles. Pour choisir l'emplacement de son champ, l'Indien se laisse guider par la richesse de la végétation, sachant que là où la forêt est dense et drue, le sol est aussi humide et gras. Il évite les savanes ouvertes, à humus maigre et où soleil et vents dessècheront les jeunes pousses. Aujourd'hui, alors que la hache d'acier a considérablement simplifié la tâche du cultivateur indien et assuré sa domination sur la forêt, nous avons peine à nous [23] représenter la somme d'efforts nécessaires pour débroussailler un coin de forêt avec des instruments de pierre. Les indigènes de l'Amazonie ont si bien senti les avantages décisifs que représentait pour eux le fer apporté par les blancs, qu'il n'est sacrifice auquel ils n'aient consenti pour s'en procurer, au point même de lui immoler parfois leur liberté.

Pour comprendre cette soif du fer qui s'est manifestée chez l'Indien sud-américain, transportons-nous par l'imagination à l'époque où il vivait sans la connaissance du métal. Tout d'abord, il lui était difficile de trouver dans les plaines alluvionnaires de l'Amazonie, le diorite et le basalte dont il avait besoin pour ses haches. Ces roches étaient importées de régions fort éloignées et échangées contre d'autres articles. Il devait ensuite résoudre le problème technique d'un emmanchement

solide. Avec l'instrument imparfait et fragile qu'il obtenait, il lui fallait s'attaquer aux géants de la forêt. Aussi ne cherchait-il pas à les abattre avec sa hache de pierre. Il entamait leur écorce pour les faire périr et préparer leur élimination par le feu. Le débroussaillage proprement dit se faisait à la main ou à l'aide de couteaux en bois ou de massues.

La clairière ouverte est abandonnée pendant plusieurs semaines jusqu'à ce que ses arbres et arbustes soient suffisamment secs pour être brûlés. Les cendres des brûlis, qui forment une couche épaisse, servent à fertiliser le sol. Les troncs à demi calcinés "donnent l'ombre dont les jeunes plantes ont besoin et forment des supports pour les espèces grim-pantes.

La participation des hommes aux travaux agricoles se limite au défrichage ; le reste de la besogne incombe aux femmes. Leur seul outil est un bâton pointu avec lequel elles font des trous pour y enfouir graines et boutures. Comme le lessivage par les pluies, le manque d'engrais et l'abondance des parasites épuisent rapidement le sol, les [24] Indiens sont obligés, après deux ou trois ans, d'aménager de nouveaux brûlis.

Les plantes cultivées par les Indiens des tropiques sont fort nombreuses. Quelques-unes d'entre elles ont été adoptées par les Européens et ont enrichi le capital économique de notre civilisation.

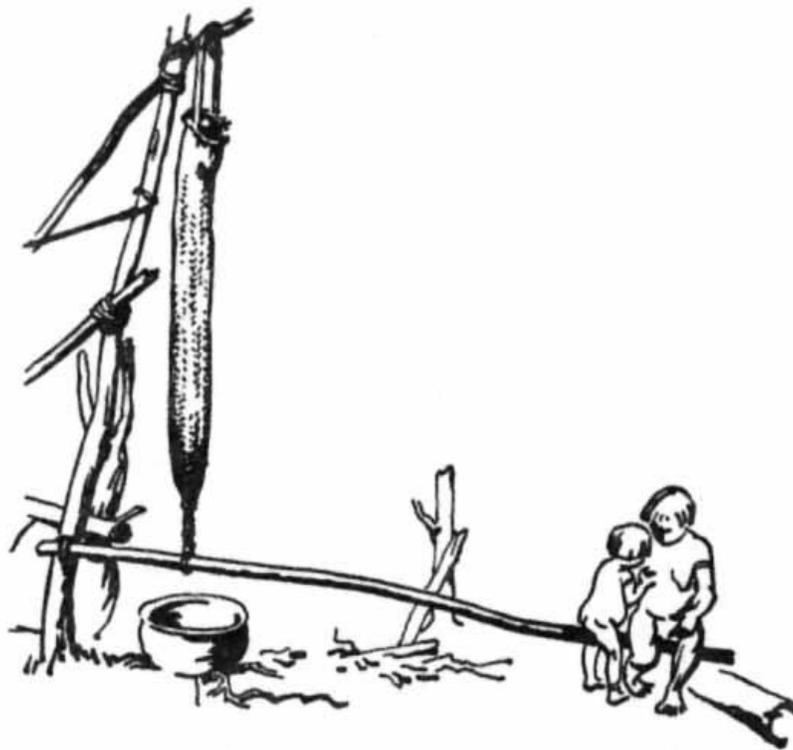
Citons, en tout premier lieu, le maïs, dont on sait l'importance, et le manioc, qui est devenu un aliment de base dans beaucoup de pays tropicaux en dehors de l'Amérique, les arachides ou cacahuètes, les ananas, les haricots, le poivre de Cayenne et, enfin, le tabac.

L'Indien amazonien ne se borne pas à la culture des plantes alimentaires. Ses champs portent des cotonniers, des roucouyers et des genipayiers dont il tire des substances colorantes, des roseaux pour la hampe de ses flèches, des calebassiers et enfin des plantes dont le suc lui sert à empoisonner les poissons dans les rivières.

L'aliment de base est le manioc, à telle enseigne que l'Amérique du Sud tropicale est souvent décrite comme l'*aire de la civilisation du manioc*. Les Indiens en cultivent deux variétés : le manioc amer dont le suc, contenant de l'acide prussique, est vénéneux, et le manioc doux qui est inoffensif. Ces deux variétés sont très voisines et il faut un œil exercé pour les distinguer. Elles sont cultivées simultanément, mais la

primauté cependant revient toujours à la première. Comment les Indiens ont-ils découvert la valeur nutritive de cette plante dont le suc, pris même en quantité infime, provoque une mort instantanée ? On pourrait supposer que le manioc doux a été consommé avant l'amer, qui aurait été adopté comme un pis-aller lors d'une famine. Tel ne semble pas avoir été le cas, car le manioc amer est cultivé sur une aire beaucoup plus vaste que l'autre, resté inconnu dans plusieurs régions. Les hommes qui, poussés par la nécessité, ont cherché à rendre inoffensif ce dangereux tubercule en extrayant l'acide prussique ont rendu à l'humanité un service de grande

[25]



**Préparation du manioc. Le manioc râpé est mis dans la « couleuvre » et pressé pour être débarrassé de son suc vénéneux. Ce long manchon en vannerie est étiré à l'aide d'un levier sur lequel l'Indienne s'assied pour faire contrepoids. Le suc est recueilli dans un vase, exposé au soleil et, après évaporation de l'acide prussique, utilisé pour la consommation. (D'après Koch-Grünberg.)**

importance. Le manioc est en effet la plante idéale pour les tropiques. Il met de huit à dix mois pour mûrir, mais n'a pas besoin d'être récolté

en saison déterminée. On peut le garder en terre fort longtemps, à condition toutefois de ne pas lui permettre de devenir coriace et fibreux. On le replante par boutures à mesure qu'on l'arrache.

Avant de devenir le pain quotidien des Indiens, les tubercules de manioc subissent divers traitements dont chacun demande l'emploi d'ustensiles spéciaux. Ils sont d'abord pelés avec un couteau en bambou ou en coquillage, lavés avec soin et râpés sur des planches dans lesquelles sont enchâssés des épines ou de petits morceaux de quartz. Le manioc, réduit en pâte, est versé dans une « couleuvre », long manchon en vannerie suspendu à une poutre du toit ou à un arbre. La partie inférieure du manchon porte une boucle dans laquelle on passe un bâton dont une extrémité est fixée au sol. La ménagère s'assied sur l'autre extrémité qui, faisant levier, étire le manchon et presse la [26] masse. Le suc vénéneux, qui suinte par tous les interstices de la vannerie, est recueilli dans un vase.

La pâte, retirée du manchon, est passée au crible et étendue sur une grande plaque d'argile chauffée à blanc. On la tasse avec une planchette ou un éventail en feuilles de palmier et on la laisse rôtir. Lorsque la galette est cuite sur un côté, on la retourne comme une gaufre. Ces galettes de cassave se conservent longtemps. Si la cuisinière remue la pâte au lieu de l'étaler, elle obtient une farine, qui est pré-consommée par les Indiens du sud de l'Amazonie de préférence aux galettes.

Le suc est exposé au soleil et, quelques heures après, l'acide prussique s'en est évaporé. Ce liquide, qui abonde en fécule (dont est fait notre tapioca), sert à préparer le fameux « pepperpot » de la Guyane. Que l'on imagine un brouet contenant en plus du suc de manioc, du poisson, de la viande, du poivre, des os et que l'on garde constamment sur le feu. À mesure que le pot se vide on ajoute de nouveaux ingrédients sans jamais le laver.

La pêche est dans cette région une activité plus rémunératrice que la chasse. Elle se pratique selon diverses méthodes, dont la plus profitable consiste à empoisonner un bras de rivière ou un étang avec des plantes dont le suc agit sur les poissons comme un stupéfiant. Les espèces végétales qui possèdent cette vertu sont fort nombreuses, mais les plus souvent employées sont des lianes qui contiennent des particules de saponine. Celles-ci pénètrent dans les ouïes des poissons et les asphyxient, sans affecter la qualité de leur chair.

Les Indiens guyanais et amazoniens sont suffisamment bons tireurs pour chasser les poissons à l'arc et à la flèche, comme s'il s'agissait d'un gibier terrestre. Ils utilisent, dans ce but, des flèches à plusieurs pointes ou de petits harpons, dont la tête détachable est reliée par un cordon à la hampe qui fait office de flotteur. À les voir ramener un poisson presque à chaque coup, on est porté à oublier qu'il

[27]



**Indiens Roucouyenne allant recueillir des poissons qui ont été étourdis à l'aide du suc de certaines lianes (niocu). Ils transpercent avec des épieux ou assomment à coups de bâton les poissons qui se débattent encore. (D'après Crevaux.)**

leur faut, pour viser, tenir compte de l'angle de réfraction et souvent deviner la présence de la proie à quelques frémissements de la surface.

La pêche au filet est malaisée dans ces rivières encombrées de branches et de troncs morts ; c'est pourquoi les Indiens leur préfèrent généralement des épuisettes ou des nasses en vannerie. Celles-ci sont fixées contre les ouvertures des barrages coupant les rivières. Quelques tribus construisent, au-dessous des rapides, des plates-formes obliques sur lesquelles les poissons viennent s'échouer.

On a peine à se représenter la quantité de poissons qui, à certains moments de l'année, envahissent les affluents de l'Amazone. Les anciens Mojo de la Bolivie orientale allaient à la rencontre de ces bancs et frappaient l'eau avec [28] des bâtons. Les poissons, effrayés, sautaient hors de l'eau pour retomber dans les pirogues.

En comparaison de la jungle africaine, la forêt amazonienne est pauvre en gibier. Parfois, les chasseurs doivent battre la brousse pendant plusieurs jours avant de pouvoir rentrer chez eux avec un chargement de viande pour nourrir leurs familles. La chasse, si ingrate soit-elle, n'en reste pas moins l'activité favorite de l'Indien, celle qui lui procure le plus de prestige dans son entourage. Dans le folklore, lorsqu'un esprit veut montrer sa gratitude à un homme, il lui accorde une flèche miraculeuse avec laquelle il tue à son gré : pécaris, cerfs et singes, ce qui fait de lui l'époux idéal que les jeunes filles se disputent.

Comme toute entreprise qui comporte un élément de chance et d'incertitude, la chasse et la pêche font une large part à la magie. Avant de partir en chasse, le Caribe de la Guyane se frotte les yeux avec du poivre rouge ou se fait piquer par des guêpes ou des fourmis. Ces tortures, dont les chiens ne sont pas exempts, sont considérées comme des mesures nécessaires pour se rendre agile, fort, adroit et pour s'assurer la bonne chance. En outre, tous les chasseurs emportent avec eux des « binas », c'est-à-dire des feuilles ou des graines qui, à cause de leur couleur ou de leur forme, sont censées faciliter la capture de certains gibiers.

Les Indiens chassent seuls ou par petits groupes accompagnés de leurs chiens. Ceux-ci, qui sont leurs seuls animaux domestiques, leur ont été apportés par les Européens. Le langage de beaucoup d'indiens conserve encore le souvenir d'une époque où les chiens, animaux inconnus, étaient appelés « petits jaguars ».

L'arme de chasse par excellence est l'arc et la flèche. De même que nos chasseurs ont différents plombs pour le gibier, les Indiens possèdent tout un assortiment de flèches selon la taille et la nature des animaux qu'ils se proposent de tuer. Celles destinées aux gros animaux, cerfs, tapirs, pécaris, sont, comme les flèches de guerre, [29] terminées par une lame tranchante en bambou ; celles pour les singes ou certaines espèces d'oiseaux sont pourvues d'une tige barbelée ; celles dont la tête est un tampon évasé servent à étourdir les oiseaux afin de les capturer vivants.

Sur le haut Amazone et dans les Guyanes, les chasseurs font usage de la sarbacane, arme de construction difficile. C'est un tube long d'environ 2 mètres, soigneusement poli, parfaitement droit, fait généralement d'un roseau ou de deux pièces jointes avec une grande précision. On introduit dans le tube une fléchette empoisonnée de la grosseur d'une aiguille à tricoter. En guise d'empenne, on roule autour de sa base une boule de coton. Le chasseur souffle dans son tube avec suffisamment de force pour projeter la fléchette à environ 30 mètres. La sarbacane a sur le fusil l'avantage d'être une arme absolument silencieuse avec laquelle on peut détruire à loisir une bande de singes ou d'oiseaux sans les mettre en fuite. Son efficacité tient entièrement à la nature du poison : le fameux curare, dont les fléchettes sont enduites. Une dose infime de ce poison, mêlée au sang, entraîne une paralysie instantanée du système nerveux. Cette vertu en fait une substance capable de rendre de grands services à la médecine moderne et en particulier à la neurologie. La préparation du curare a été pendant longtemps le secret de quelques tribus, qui en faisaient le commerce. Toutes sortes de légendes avaient cours sur les ingrédients mystérieux qui étaient employés et sur la façon dont ils étaient combinés. On racontait, entre autres choses, que les vieilles femmes obligées de surveiller la cuisson mouraient invariablement par suite des effluves qui s'échappaient de ce liquide infernal. La vérité est plus prosaïque. Bien que les Indiens entourassent la préparation de beaucoup de mystère et prissent de grandes précautions d'ordre magique, nous savons maintenant que le curare est extrait d'une liane, le *Strychnos toxifera*, que l'on fait bouillir dans de l'eau avec d'autres ingrédients dont la valeur est purement d'ordre mystique. [30] Le liquide que l'on obtient est épaissi avec du tapioca.

La chair du gibier tué avec des flèches empoisonnées au curare est parfaitement inoffensive.

Lorsque l'Indien est à l'affût, il se bâtit souvent, auprès d'un abreuvoir, une petite guérite en branchages dans laquelle il se dissimule, ou bien il se cache dans les branches d'un arbre.

La chasse dans la forêt comporte peu de dangers. Les animaux les plus redoutables sont les pécaris qui, s'ils deviennent furieux, chargent droit devant eux et déchirent ceux qu'ils trouvent sur leur passage. L'Indien les craint plus que le jaguar, qu'il attaque volontiers à la lance. Chez les Guato, les chasseurs s'approchent du rivage en canot et, avec unealebasse, imitent à la perfection les rugissements de ce félin.

Celui-ci, attiré par ces appels, se dirige vers le canot à la nage et il est alors facile de l'assommer. Remarquons à ce propos que le talent avec lequel les Indiens reproduisent les cris des animaux leur est de la plus haute utilité lorsqu'ils veulent les faire venir à portée de flèche.

L'Indien amazonien manifeste un génie mécanique indéniable dans la construction des trappes. Il en est de deux types : celles à masse qui écrasent la proie et celles à nœuds coulants qui utilisent le principe du ressort. Le lacet est attaché à une branche flexible qui se détend lorsque l'animal fait trébucher un déclic. Pour conserver le gibier qu'ils ne peuvent consommer sur-le-champ, les Indiens le boucanent, c'est-à-dire le font rôtir à petit feu sur des plates-formes en bois.

L'économie des Indiens comprend aussi les ressources que la forêt leur offre spontanément sous forme de fruits ou de noix. Les noix du Brésil sont un aliment de première importance pour beaucoup de tribus amazoniennes. Les fruits d'un très grand nombre de palmiers figurent aussi en bonne place dans le régime alimentaire des indigènes. Le bourgeon terminal des palmiers est non seulement un [31] légume de fort bon goût, mais aussi une source de vitamines.

Les Indiens éprouvent une véritable passion pour le miel. Lorsqu'ils voyagent dans la forêt, ils suivent des yeux le vol des abeilles pour découvrir la place des essaims. Quelques tribus pratiquent même une apiculture rudimentaire. Des larves d'insectes, en particulier celles d'un scarabée, le *Calandra palmarum*, sont très en faveur dans la cuisine indigène. Il en est de même des fourmis (*Atta cephalotes*). On rôtit le gros abdomen des femelles sur des platines à manioc. En janvier, quand ces insectes émigrent, les Indiens les poursuivent avec des torches pour les faire tomber par milliers en leur brûlant les ailes.

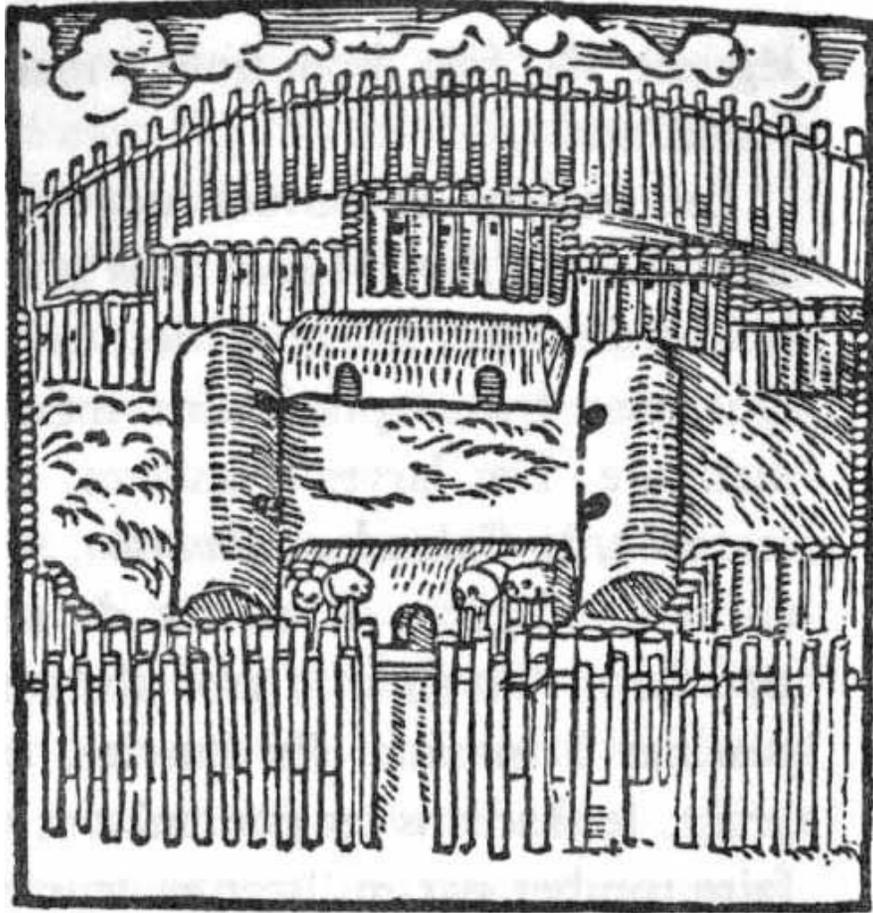
## SOUS LA GRANDE HUTTE COLLECTIVE

[Retour à la table des matières](#)

La condition première pour vivre à l'aise dans la forêt, sans épuiser les terrains de culture ou le gibier, est de se tenir à l'écart de ses voisins. C'est pourquoi la plupart des Indiens amazoniens vivent en hameaux dispersés dans la forêt. Par crainte d'une attaque toujours possible, ils cherchent à se dissimuler. Aussi les maisons sont-elles construites en

retrait des rivières, ces routes passantes ouvertes aux amis comme aux ennemis. Un rideau d'arbres les caches à la vue et des sentiers discrets à peine perceptibles les relient aux rives. Le site idéal pour un hameau amazonien est l'igarapé, petit affluent ou bras de rivière qui se détache d'un fleuve pour se perdre dans la forêt.

Les hameaux sont souvent constitués par une seule maison, deux tout au plus. Il est vrai que ces huttes sont alors de belle taille. L'habitation des Indiens guyanais ou amazoniens n'est généralement pas faite pour abriter une seule famille. Parfois, c'est tout un clan ou même toute [32] une tribu qui loge sous un même toit. L'explorateur Lange, qui fut recueilli à demi-mort par les Indiens Mangeroma du Purus, nous dit sa surprise quand, à son réveil, il se vit dans une « hutte colossale, haute de 12 mètres et de 35 mètres de diamètre », qui servait de demeure collective à toute une tribu de 258 personnes. Les paillotes des Indiens du Guaporé sont, paraît-il, hautes de 20 mètres. Les grands carbets des Tupinamba mesuraient de 100 à 200 mètres et étaient habités par 150 à 200 personnes.



Un village des Indiens Tupinamba de la baie de Rio de Janeiro tel qu'il a été représenté par un lansquenet allemand, Hans Staden, qui fut prisonnier de cette tribu de 1541 à 1554. On distingue les quatre grandes huttes qui formaient généralement un village. Chacune d'elles abritait de 200 à 400 personnes qui vivaient sous l'autorité d'un chef. Le village était défendu par une double palissade. Les têtes des ennemis sacrifiés et mangés étaient fichées sur des piquets des deux côtés de l'entrée principale <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cf. H. Staden, *Nus, féroces et anthropophages* (1557), Ed. A. M. Métaillé, Paris 1979.

Ces grandes huttes collectives ne sont plus aussi fréquentes qu'elles l'étaient jadis. La diminution de la population, l'affaiblissement des liens sociaux, l'imitation des Européens ont, selon les cas, amené une modification de l'ancien type d'habitation. En Guyane, la hutte tend à devenir la demeure d'un seul couple, à moins que le maître du logis ne soit le père de nombreuses filles dont les maris viennent s'installer chez lui, comme par le passé.

[33]

L'adaptation au milieu n'a pas été sans influencer la forme et la structure des habitations. La Guyane nous offre deux types de huttes : l'un propre à la savane, l'autre à la forêt. Dans les plaines ouvertes, balayées par les vents, les huttes sont rondes et fermées par des murs en torchis ; dans la jungle épaisse, un simple toit à deux pans soutenu par quelques piliers suffit au confort.

Les éléments de la charpente sont assemblés par des lianes, les Indiens ne connaissant ni clous, ni mortaises, ni tenons. Le toit est couvert de feuilles de palmiers imbriquées avec soin pour que la pluie ne pénètre pas. Fort souvent, il descend jusqu'au sol et constitue les parois.

Le séjour à l'intérieur de ces huttes n'est rien moins que confortable. Comme chaque famille maintient son propre feu et que la fumée n'a pour issue que les portes basses et les interstices des parois, l'atmosphère y est à peine respirable. Fumée et obscurité offrent cependant l'avantage d'écarter les moustiques. Les compartiments occupés par chaque famille sont encombrés de paniers contenant les provisions, de jarres, de pots pour la cuisine et d'armes de chasse ou de guerre. Ce désordre n'exclut pas, d'ailleurs, un grand souci de propreté. Chaque matin, les femmes balayent le sol avec des balais en feuilles de palmier. C'est l'une des fonctions du chef de veiller à ce que la hutte et ses abords soient tenus propres.

Si l'ingéniosité et le soin avec lesquels ces huttes sont bâties excitent notre admiration, rien dans ces constructions, n'a à proprement parler, une valeur artistique. Il est fort rare que les parois ou les poutres soient agrémentées de peintures ou d'ornements sculptés. Cette indifférence à l'effet esthétique s'explique par la durée éphémère de ces habitations. Lorsque les champs tendent à être situés trop loin du hameau, le village est abandonné et d'autres huttes sont élevées dans le voisinage des brûlis. L'Indien quitte sa demeure sans regret. Comme il ne se soucis pas

de la réparer, elle se détériore rapidement. Le chaume perd de [34] son imperméabilité et la vermine en rend le séjour intolérable. Parfois la mort d'un membre de la famille entraîne l'abandon immédiat de la hutte, où il est enterré.

Au milieu des maisons d'habitation, on trouve souvent un édifice que les colons français du XVI<sup>e</sup> siècle appelaient « carbet ». C'est à la fois une salle de fête, un hôtel de ville, un atelier et une auberge pour les visiteurs. Dans certaines tribus, cette maison, qui est alors hermétiquement close, abrite les masques de danse et les instruments de musique sacrée. Elle devient une maison réservée aux hommes — à la fois sanctuaire et club — dont l'accès est rigoureusement interdit aux femmes et aux non-initiés.

D'autres édifices plus modestes s'élèvent aussi dans le voisinage de la hutte principale : hangars où les femmes font la cuisine, greniers, cabanes closes de toutes parts, dans lesquelles on se glisse la nuit pour échapper aux moustiques, huttes destinées aux femmes enceintes et enfin cellules coniques dans lesquelles les magiciens se retirent pour converser avec les esprits.

La République du Venezuela doit son nom aux premiers navigateurs Vespucci et Hojeda qui, à la vue des villages sur pilotis de la côte, appelèrent cette terre « Petite Venise », en souvenir de la grande. Chose curieuse, ces huttes sur pilotis se dressent parfois en terrain sec. Elles servent alors de refuge contre les moustiques, dont le vol est bas et qui ne viennent pas tourmenter ceux qui dorment haut perchés.

Le meuble essentiel de toute hutte indienne est le hamac. Il est si commode sous les tropiques qu'il a été adopté par les Européens dès leur premier contact avec les Indiens de la forêt. Personne ne s'aventure dans la brousse sans son hamac ; cependant il existe quelques tribus de l'Amazonie qui n'en font pas usage et qui, de ce fait, sont grandement méprisées par leurs voisins. Le second meuble, toujours présent, est un escabeau en bois, taillé en forme d'animal. Le mobilier est complété par des jarres qui [35] font office de coffres et par des étagères sur lesquelles on place les provisions et les armes.

## LE GOÛT DE LA PARURE

[Retour à la table des matières](#)

La chaleur, l'humidité, la forêt épaisse contribuent à rendre tout vêtement superflu et incommode. Aussi, même lorsqu'il ne fait pas complètement défaut, il se réduit à peu de chose.

Selon les tribus, c'est tantôt un sexe, tantôt l'autre qui fait usage de vêtements. Chez les Indiens du Putumayo, les femmes s'exhibent dans leur innocence première tandis que les hommes portent entre les jambes une bande d'écorce battue. Sur le Xingu, les hommes ne dissimulent rien, mais les femmes couvrent leur nudité d'une petite pièce d'écorce. Dans les régions où se font sentir les influences de l'Empire des Incas, les Indiens continuent à se vêtir de la longue chemise qui était le costume national des Indiens du Pérou et d'un pantalon.

La modicité du vêtement est compensée par une vraie richesse en ornements. Ce luxe dans la parure est partagé à des degrés divers par toutes les tribus d'agriculteurs sédentaires, et seuls les nomades sont, sous ce rapport, d'une grande indigence. L'Indien a emprunté la matière de ses ornements à tous les règnes de la nature, mais, pour nous, son image est indissolublement liée aux diadèmes, aux collerettes et manteaux faits des dépouilles des plus beaux oiseaux tropicaux.

L'art de la plume avait atteint son apogée sur la côte du Brésil au XVI<sup>e</sup> siècle. Les quelques rares échantillons qui nous en sont parvenus ne démentent pas les descriptions enthousiastes des anciens voyageurs. Un Indien Tupinamba, en grand attirail de fête, devait offrir aux yeux un spectacle magnifique. Sa tête était couronnée d'un haut diadème en plumes d'ara ou coiffée d'une sorte de [36] capuchon composé de milliers de plumules prises dans les mailles d'un filet très serré, ce qui lui donnait l'apparence d'un velours. Des guirlandes de plumes rouges ou vertes faisaient le tour de son cou, de ses bras, de sa taille et de ses jambes ; la plus somptueuse de ses parures était encore la grande cape en plumes d'ibis rouges qu'il jetait sur ses épaules et qui tombait à mimmollets. Souvent, son corps tout entier était enduit de miel et saupoudré de plumes hachées menu.

En regard de ce luxe, les autres ornements font un effet plus modeste, mais ils sont si nombreux que le catalogue en serait fastidieux.

Une brève liste suffira à en signaler la variété. Il est rare que le lobe de l'oreille ne soit pas percé d'un trou plus ou moins large pour y recevoir une plume, un bâtonnet ou simplement un pendentif de nacre ou de métal ; si l'ornement est lourd il en résulte une déformation du lobe qui, alors, touche les épaules. La perforation de la cloison nasale est surtout fréquente à mesure que l'on s'approche des Andes ; en Guyane ou sur les affluents du cours supérieur de l'Amazone, les Indiens y fixent un pendentif en or ou en argent, en forme de croissant. Parfois aussi, les ailes du nez sont perforées pour l'insertion de plumes, d'osselets ou de clous en métal. Les joues elles-mêmes n'échappent pas aux mutilations. Les Indiens Mashco s'enfoncent aux coins de la bouche des plumes, tout comme jadis les Tupinamba, des osselets ou des cylindres en pierre.

La lèvre inférieure est presque toujours percée pour servir de support à un ornement qui peut être une simple cheville en bois ou un énorme cylindre en jadéite ou en cristal de roche. Les Indiens Mayoruna doivent leur sobriquet de « Barbudos » non pas à une barbe naturelle mais à une barbe artificielle faite d'innombrables aiguilles enchâssées dans le menton.

Chez diverses tribus caribes, les femmes ont, dès leur enfance, la jambe comprimée aux chevilles et au-dessous [37] du genou par des bandes crochetées qui, n'étant jamais enlevées, finissent par provoquer un renflement du mollet.

Deux substances colorantes sont employées communément : la g-nipa qui teint la peau en noir et le roucou qui fournit une pâte rouge que les Indiens mélangent avec de l'huile pour s'enduire le corps.

Le tatouage est ici terne et pauvre. Il se limite à certaines régions du corps, notamment au visage. Ce n'est que chez les Mundurucu et quelques tribus voisines qu'il s'étendait sur tout le corps selon un dessin traditionnel.



Ce dessin, tiré de l'édition de Hans Staden (publiée en 1557), nous montre les labrets ou ornements en cristal de roche, béryl et feldspath vert que les Indiens Tupinamba portaient enchâssés dans la lèvre inférieure et même dans les joues. Il en est qui ont la forme de gros boutons de 10 centimètres de diamètre, d'autres de cylindres de 4 à 5 centimètres de longueur. La perforation des lèvres et des joues, qui s'effectuait à l'âge de cinq ou six ans, s'accompagnait de diverses cérémonies et constituait une épreuve de caractère magico-religieux. Les plus gros labrets étaient portés par les chefs. Le dessin permet de se faire une idée assez exacte de la tonsure sur le front qui était un des signes distinctifs des Tupinamba. L'habitude de se tondre une partie de la tête est encore répandue chez plusieurs tribus modernes du Brésil.

Les Indiens de cette région partagent une même horreur pour les poils du corps, y compris les cils et les sourcils. Ils consacrent de nombreuses heures de leurs journées à [38] s'épiler. Par contre, l'abondante chevelure dont la nature les a gratifiés est pour les Indiens l'objet de soins constants. Beaucoup d'entre eux portent des tonsures sur le devant ou au sommet de la tête.

## DES TECHNIQUES QUI SONT RESTÉES CELLES DES PREMIERS ÂGES

[Retour à la table des matières](#)

En fait de techniques, l'Indien actuel des forêts possède celles qui permirent à nos ancêtres de l'âge de la pierre polie leur essor vers la civilisation. Il connaît la poterie, le filage, le tissage et la vannerie. Le terme « pierre polie » crée cependant une fausse image, car l'outillage des peuples amazoniens est fait surtout d'os, de coquillages, de dents et de bois. Jadis, l'Indien possédait bien des haches en pierre péniblement polies contre des rochers, mais elles étaient à peu près son seul instrument fait de cette matière. Pour tailler le bois, il se sert des incisives d'un rongeur, l'agouti, emmanchées à l'extrémité d'une baguette, ou des mâchoires d'un poisson, le piranha, qui coupent comme des lames de rasoir. Pour raboter ses armes, il emploie soit des mâchoires de sanglier, soit des coquillages.

Les objets de vannerie abondent ; ce ne sont pas seulement des paniers et des boîtes de toutes tailles et de toutes formes, mais aussi de nombreux instruments de cuisine : « couleuvre » (presse à manioc), cribles, plaques à retourner les gaufres de cassave, souffle-feu. Certains de ces récipients, surtout les boîtes dans lesquelles l'Indien conserve ses petits trésors, sont décorées de dessins géométriques et même parfois de représentations schématiques d'animaux ou d'hommes obtenues en entrecroisant des brins noirs et blancs selon des rythmes divers et souvent complexes.

La céramique des Indiens modernes, même lorsqu'elle

[39]



**La plus ancienne représentation de la méthode employée par les Indiens des tropiques pour faire du feu. Le bâton vertical, en bois dur, que l'on fait rapidement tourner entre les mains, est souvent emmanché dans la hampe d'une flèche. La pièce horizontale est généralement une baguette de bois mou et léger.**

est de belle qualité et décorée de thèmes géométriques, est loin d'égaliser la poterie qui nous a été révélée par les fouilles archéologiques faites à l'embouchure de l'Amazone dans l'île de Marajo et à Santarem. On a découvert en ces sites des urnes immenses couvertes d'arabesques ciselées et de moulures d'un style très rococo, des vases funéraires en forme de personnages représentant sans doute le mort dont ils conservaient les os. Des fouilles entreprises le long de l'Amazone, sur l'emplacement d'anciens villages, mettront probablement à jour d'autres centres de cette antique civilisation d'habiles potiers. Des découvertes de même ordre ont été faites dans les plaines de la Bolivie orientale. Or, toutes ces régions étaient occupées, au moment où elles furent explorées pour la première fois, par ces tribus Arawak qui, comme nous l'avons vu, peuplaient les Antilles au moment où Colomb y arriva. Les Antilles, elles aussi, nous ont fourni des spécimens d'une belle céramique apparentée à celle de l'Amazone ; on peut en conclure que [40] les anciens Arawak, en se déplaçant à travers le continent sud-

américain, y ont répandu une poterie fort avancée tant du point de vue artistique que technique.

Le tour à potier demeura inconnu des Indiens de l'Amérique, jusqu'au moment de l'arrivée des Blancs. En Amazonie, comme partout ailleurs sur le continent, les vases sont modelés selon la méthode dite « à colombins », c'est-à-dire par la superposition de boudins d'argile que la potière roule entre les paumes de ses mains. Les parois du récipient sont ensuite aplaties avec les doigts, grattées avec un coquillage et enfin polies avec un galet.

Le vase est séché au soleil et, s'il s'agit d'une pièce de luxe, après avoir été peint, il est cuit à feu ouvert. Finalement, le vase est souvent verni au moyen de résines que l'on fait fondre sur sa surface encore brûlante.

L'argile que l'on emploie dans la céramique est rarement utilisable sans l'addition d'ingrédients qui l'empêchent de coller aux doigts ou de se fendre pendant la cuisson. Le meilleur dégraissant est le sable. En Guyane et au Brésil, un grand nombre de tribus ajoutent à l'argile les cendres de diverses écorces qui contiennent des particules siliceuses. D'autres se servent d'éponges dont les fines aiguilles calcaires assurent la solidité de la pâte comme les barres de fer dans du ciment armé.

Les femmes sont constamment occupées à filer du coton avec des fuseaux qu'elles font tourner comme des toupies. Les fibres dont on fait des cordes sont roulées sur la cuisse avec le plat de la main. Le métier à tisser est un appareil familier à nombre de tribus tropicales. Il est d'une grande simplicité : un cadre vertical autour duquel se croisent les fils de la chaîne. Le tissu une fois terminé se présente comme une bande sans fin qu'il faut ouvrir pour s'en servir. Ces étoffes sont d'une teinte uniforme ou agrémentées de bandes parallèles de couleurs différentes.

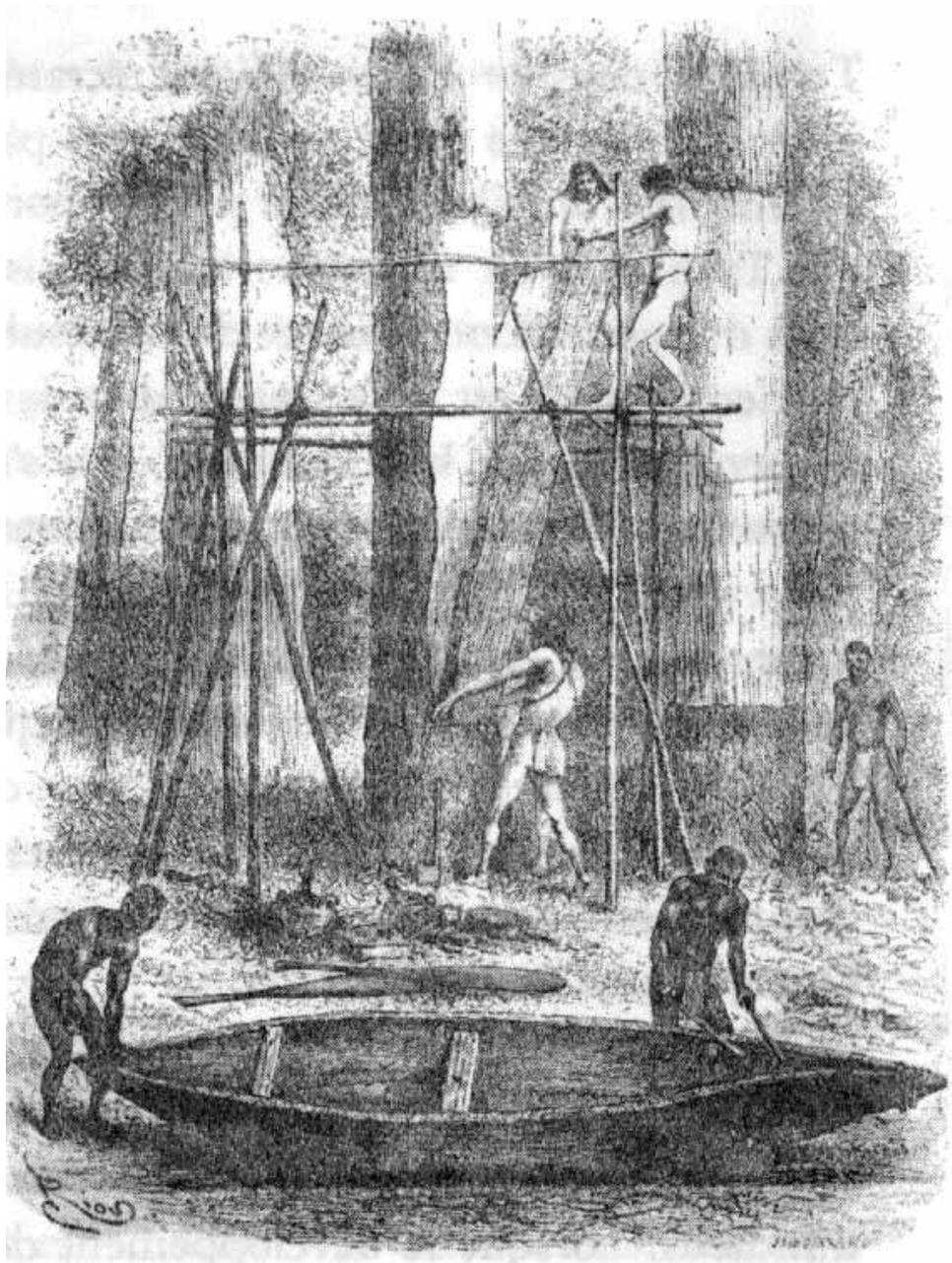
Les Indiens du haut Amazone fabriquent aussi des étoffes avec l'écorce d'arbres de la famille du figuier. [41] Trempée dans le l'eau, elle est écrasée avec un maillet jusqu'à ce qu'elle devienne souple et pliante.

Une des contributions les plus importantes que l'Indien des Tropiques ait apportées à la civilisation moderne est celle du caoutchouc. L'usage de cette substance, devenue si précieuse, nous est déjà signalé dans les Antilles au début du XVIe siècle par les Espagnols, qui

s'étonnèrent de voir rebondir si haut les balles que les Indiens employaient dans leurs jeux. Les premières seringues en caoutchouc furent inventées par les Indiens du haut Amazone qui les utilisaient pour s'insuffler un narcotique dans les narines ou s'administrer mutuellement des clystères. Selon le voyageur français La Condamine, le secret de la fabrication d'objets en caoutchouc fut transmis par les Indiens Omagua aux Portugais.

Comme beaucoup de découvertes, celle du caoutchouc s'est retournée contre ceux qui en ont été les auteurs. Elle a été la cause indirecte de l'extermination de milliers d'indiens. Lorsque le développement de l'industrie et, en particulier, celle de l'automobile fit du caoutchouc une substance presque indispensable, des aventuriers de toutes sortes se ruèrent vers l'Amazonie pour y exploiter cette nouvelle source de richesse. Or, l'homme blanc ne peut guère survivre sous les Tropiques sans l'aide des indigènes. Les seringueiros ou collecteurs de caoutchouc se jetèrent sur les villages indigènes pour emmener les jeunes gens en esclavage. Cette chasse à l'homme s'accompagna de toutes les horreurs des razzias africaines : villages incendiés, populations massacrées, famine et épidémies. Les seringueiros et les agents des compagnies d'exploitation se livrèrent sur leurs « peons » à des atrocités dignes des camps de concentration allemands. Des tribus entières disparurent en quelques années et, depuis lors, les rives de grands fleuves comme le Madeira ou le Purus sont restées vides d'habitants. Le martyre des Indiens ne cessa que lorsque les plantations d'hévéa en Malaisie eurent fait [42] baisser le prix du caoutchouc et mis fin à l'exploitation directe des arbres en forêt.

Une grande partie de la vie des Indiens amazoniens se passe sur l'eau. Le canot pourrait être choisi comme symbole de leur civilisation matérielle. Ils en utilisent deux types : la pirogue creusée dans un tronc d'arbre et le canot en écorce. Jadis, avant qu'ils ne fussent en possession des haches en acier, les troncs d'arbres étaient creusés au feu et l'on contrôlait l'action de la flamme en humectant constamment les parties à conserver. Les régions carbonisées étaient grattées avec des instruments en os. Le travail exigé par la construction de ces embarcations en faisait un des biens les plus précieux de toute famille indienne.



**Fabrication d'un canot en écorce. Des Indiens Oyampi de la Guyane française ont dressé un échafaudage autour d'un grand arbre pour en détacher une pièce d'écorce ; pliée et cousue avec des lianes, celle-ci deviendra une pirogue à laquelle il suffira d'ajouter des traverses en bois en guise de sièges. (D'après Crevaux.)**

Si la pirogue en bois est l'embarcation des côtes [43] maritimes et des grandes rivières, les canots en écorce sont particulièrement bien adaptés aux cours d'eau peu profonds coupés de rapides. Leur légèreté facilite les portages et leur perte n'est pas un malheur irrémédiable. Rien, en effet, de plus facile que de construire ce type d'embarcation. Il suffit de prélever une bande d'écorce sur certains arbres et de l'exposer sur une plate-forme à la chaleur d'un feu pour lui donner la forme voulue. Les traverses sont coincées à l'intérieur, maintenant la quille ouverte et servant de bancs.

Les Caraïbes des Antilles construisaient des pirogues munies de bordages et de voiles. Sur ces bateaux ils pouvaient s'aventurer en haute mer pour aller razzier leurs ennemis héréditaires les Arawak.

## LA FAMILLE ÉTENDUE

[Retour à la table des matières](#)

Chaque village est à lui seul un petit état qui entretient des relations amicales ou hostiles avec ses voisins. La structure de la plupart de ces communautés se fonde sur le système de la « famille étendue ». On entend par ce terme un groupe constitué par un couple, ses enfants mariés, ses petits-enfants et un certain nombre d'autres parents qui, tous, coopèrent entre eux et se sentent étroitement solidaires les uns des autres. Les villages amazoniens comportent généralement plusieurs de ces familles qui logent dans des huttes différentes ou dans une maison commune. Lorsque le groupe est plus vaste et comporte des gens qui, apparentés entre eux ou non, se réclament quoi qu'il en soit d'un ancêtre unique, il forme un « clan ».

La famille étendue s'accroît constamment de membres nouveaux qui y pénètrent par mariage. Les coutumes matrimoniales observées par les tribus déterminent de façon fort précise quelles jeunes filles un homme peut [44] épouser et quelles autres lui sont interdites. Le mariage idéal, dans la plupart de ces tribus, est celui qui unit un homme avec la fille de son oncle maternel ou celle de sa tante paternelle. Ces filles doivent être soigneusement distinguées des filles de l'oncle paternel ou de la tante maternelle, qui sont considérées comme des sœurs et sont traitées comme telles.

L'autre type de mariage consanguin préconisé par les Indiens est celui par lequel un homme prend pour femme sa nièce — la fille de sa sœur. — Nous verrons plus loin les raisons économiques qui motivent pareille union.

Dans la plupart des tribus guyanaises et amazoniennes, le mari, au lieu de faire venir sa femme chez lui, s'établit chez ses beaux-parents. Ce type de résidence « matrilocale » s'oppose à la résidence « patrilocale », celle où la femme va vivre chez les parents de son mari. En venant habiter dans la maison de sa femme, le mari coupe ses attaches avec les siens et devient membre d'une autre famille à laquelle il prête le soutien de ses bras. Le travail qu'il accomplit en défrichant le champ de son beau-père, le gibier et le poisson qu'il lui donne et les autres menus services qu'il rend représentent en quelque sorte le prix qu'il paye pour sa femme.

Un tel arrangement apporte deux avantages évidents au père de la femme : tout d'abord, il lui procure un serviteur à peu de frais ; ensuite il lui permet de juger du caractère de son gendre et de veiller aux intérêts de sa fille. Si les filles à marier sont rares, les beaux-pères peuvent se montrer exigeants et les jeunes gens doivent peiner dur pour se mettre en ménage. Déjà au XVI<sup>e</sup> siècle, un Indien Tupinamba se plaignait au Père Thevet de ce que le mariage pour un homme n'était que travail et chagrin. Celui qui épouse sa nièce n'a pas besoin de quitter sa maison, puisque sa propre sœur devient sa belle-mère et que son beau-frère se transforme en beau-père.

Le nombre de femmes qu'un homme peut épouser [45] dépend des moyens qu'il possède. Le mariage étant une charge assez lourde, seuls les bons chasseurs, les cultivateurs laborieux et les chefs sont à même de s'offrir le luxe de la polygamie. Un chef aurait peine à remplir ses fonctions dignement s'il ne comptait sur l'assistance de plusieurs femmes. Ce sont elles qui, par leur diligence, accumulent les réserves de manioc et celles des autres plantes dont il a besoin pour préparer la bière sans laquelle aucune réunion ne saurait avoir lieu.

Le divorce s'effectue sans grandes formalités. Si la femme est stérile, paresseuse ou de mauvais caractère, le mari ramasse ses affaires et retourne chez lui. La femme mécontente de son époux peut aussi prendre l'initiative de la rupture. Ses parents, faisant cause commune avec

elle, rendant la vie du gendre indésirable si pénible que, de guerre lasse, il finit généralement par vider les lieux.

Chez les Caribes de la Guyane et dans beaucoup d'autres tribus, gendre et beaux-parents se témoignent leur respect mutuel en évitant de se voir ou de se parler. Un voyageur raconte qu'une Indienne qui naviguait dans une pirogue, ayant vu venir son beau-fils, se fit immédiatement débarquer pour se cacher dans la brousse. Elle n'en sortit que lorsqu'il se fut éloigné. À l'intérieur de la hutte, gendres et belles-mères sont parfois séparés par une cloison. Jadis les belles-mères ne sortaient jamais sans un panier sous lequel elles se dissimulaient chaque fois qu'elles apercevaient leur gendre.

Le pouvoir est aux mains des chefs de grandes familles, personnages dont le prestige et l'autorité varient selon l'étendue de leur parenté. L'influence d'un « cacique » dépend beaucoup de sa personnalité, de son intelligence, de ses connaissances et sa force de caractère. Il doit, d'autre part, pouvoir disposer de ressources suffisantes pour venir en aide à ceux qui s'adressent à lui.

On a comparé un chef indien aux maires de nos villages. Sa compétence est, en fait, beaucoup plus vaste : il est à la [46] fois le représentant de la communauté, le chef de police, le juge de paix, le maître des cérémonies, l'agent-voyer et le général. Enfin, il convoque et préside l'assemblée des hommes. Chez les Indiens Witoto, tous les hommes mariés ont droit de prendre part aux « palabres du tabac » convoqués à la demande de toute personne qui a une proposition à soumettre. La question est présentée par celui qui en a pris l'initiative et ceux qui l'approuvent lèchent de la pâte de tabac en signe d'acquiescement. C'est ensuite au tour des opposants à donner leurs raisons. La décision est prise à la majorité des voix et le chef formule la résolution finale qui devient loi.

Le chef n'a pas de moyens physiques de se faire obéir. Le pouvoir qu'il exerce est d'ordre purement moral. Si, par exemple, une dispute s'élève dans le village, son intervention se borne à exhorter au calme ceux qui causent le désordre. « Ce que vous faites là n'est pas bon, cessez ce scandale », leur dit-il. Cette simple admonestation suffit le plus souvent à ramener la paix.

## GUERRIERS ET CHASSEURS DE TÊTES

[Retour à la table des matières](#)

Ces petites sociétés tropicales vivent rarement en bons termes avec leurs voisins. On ne peut parler d'état de guerre à leur sujet, car les hostilités entre groupes ont plutôt le caractère de vendettas et de conflits entre familles. Les soupçons et les accusations mutuelles de sorcellerie, le souvenir des meurtres passés, la crainte d'une agression toujours possible créaient chez les Indiens du Putumayo une atmosphère empoisonnée qu'un voyageur anglais, Whiffen, a fort bien évoquée : « Cet état de guerre permanent n'est pas causé par la cupidité, mais par la peur. Ils combattent parce qu'ils se craignent et ne se sentent en sécurité que lorsqu'ils ont réussi à exterminer [47] leurs voisins. Tout malheur dont un individu est affligé est attribué à la malveillance d'un ennemi. La mort, quelle qu'en soit la cause, est toujours un meurtre et, en tant que meurtre, doit être vengée sur un ou plusieurs suspects. Il en résulte que ces innombrables vendettas se poursuivent sans arrêt. Tout sert de motif à une agression. Si un orage détruit une maison, il n'en faut pas plus pour que ses occupants attaquent un autre groupe pour se venger du dommage subi ; car ils ne doutent pas une minute que l'accident n'ait été provoqué par la sorcellerie d'un voisin qui leur veut du mal. »

Ces luttes entre villages ont le caractère de coups de main et de raids. Sitôt après l'attaque, quelle ait réussi ou non, les assaillants battent rapidement en retraite pour ne pas être harcelés par des ennemis exaspérés. On évite les batailles rangées et si, par quelque hasard, deux bandes armées s'affrontent, le combat est de peu de durée et sans acharnement. Peu de tribus cherchent à s'emparer du territoire ennemi ou à attaquer leurs voisins dans le but de les piller. Les enfants et les jeunes femmes sont généralement épargnés et emmenés en captivité. En ce cas, ils sont adoptés par leurs maîtres et incorporés à la tribu victorieuse. Ne font exception à cette règle que les tribus qui capturent les prisonniers pour les dévorer. La soif de vengeance est donc à l'origine de ces coups de main et de ces escarmouches.

La tête d'un ennemi est souvent le seul butin qu'un guerrier cherche à rapporter d'une expédition. La valeur de ce trophée tient à des sentiments complexes, qui sont faits du désir de vengeance, de vanité et de préoccupations d'ordre magico-religieuses.

Les Jivaro de l'équateur, les plus fameux chasseurs de têtes de l'Amérique du Sud, doivent leur réputation, moins à l'acharnement avec lequel ils poursuivent leurs ennemis, qu'à l'art avec lequel ils réduisent leurs têtes à la grosseur d'une orange sans en altérer les traits. Sans ce [48] trophée, le guerrier ne peut célébrer la fête qui ouvre le chemin des honneurs et de la gloire, de la fortune matérielle, des succès et d'une longue vie. Celui qui a coupé une tête en devient le « maître ». La préparation de ces trophées ou *tsantsas* est une opération longue et délicate. Le crâne est détaché de la peau par une longue entaille faite sur la nuque. Les yeux, le nez, la bouche et les oreilles sont cousus avec des échardes de façon que la dépouille devienne une sorte de poche que l'on dessèche en la remplissant constamment de sable chaud et de galets rougis au feu. La peau, en se racornissant lentement, reproduit en miniature la tête du mort. L'objet, monté sur un cercle en bois, est décoré de fils de coton et de touffes de plumes. Le « maître de la tête » et tous ceux qui l'aident dans ce travail doivent se soumettre à diverses macérations et vivre comme des reclus. Des rites magico-religieux, accompagnés de grandes réjouissances, font de ce trophée un fétiche qui assure à son possesseur des récoltes abondantes et d'autres bienfaits.

## VERTUS GUERRIÈRES ET CANNIBALISME

[Retour à la table des matières](#)

Le cannibalisme sud-américain est étroitement associé aux institutions guerrières. Il avait pris chez les Caribes et les Tupinamba un développement tel qu'il avait fini par devenir une obligation sociale de la plus haute importance. Le goût que les Caraïbes des Antilles manifestaient pour la chair humaine nous est rapporté par Colomb lui-même et le mot « cannibale » n'est qu'une forme du nom de ces Indiens. C'est cependant sur le cannibalisme des Tupinamba de la côte du Brésil que nous sommes le mieux renseignés grâce aux nombreux voyageurs du XVI<sup>e</sup> siècle, dont beaucoup furent des Français, qui nous ont décrit les mœurs singulières de cette tribu. Après nous en avoir tracé [49] un tableau idyllique, c'est presque à contrecœur que ces auteurs nous content les scènes horribles dont ils furent témoins. Ne soyons pas trop surpris

de cette étrange association de douceur et de férocité. Les Polynésiens ne nous offrent-ils pas aussi les contrastes d'une civilisation raffinée et aimable où le cannibalisme sévissait ? L'anthropophagie n'implique nullement des instincts dépravés. Elle reflète simplement des croyances d'ordre magique et une notion du prestige qui nous sont difficilement compréhensibles. Notre temps, avec ses massacres raciaux et ses camps de concentration, ne pourrait, sans hypocrisie, s'indigner du traitement que les Caribes ou les Tupinamba infligeaient à leurs prisonniers.

Tout ennemi capturé par les Tupinamba recevait d'abord un accueil hostile qui, quelques jours plus tard, se transformait en une attitude presque amicale. Le captif était considéré à peu près comme un membre de la tribu, jouissant de la plupart des privilèges de ceux qui l'avaient adopté. Il était libre d'aller et de venir à sa guise et aucune surveillance n'était exercée sur lui, pour la simple raison que, s'il s'échappait, ses propres parents le tenaient pour « poltron et lâche de courage ».

Le prisonnier était alors marié à la veuve d'un guerrier tué par sa tribu ; à défaut de celle-ci, il épousait la sœur ou la fille de son vainqueur. Si ce dernier n'avait pas de femme à lui donner, il demandait à l'un de ses amis de lui céder une proche parente pour son captif. Une telle requête était toujours bien accueillie, les liens qui apparentaient un homme à un ennemi vaincu étant tenus pour honorables. Le prisonnier était aimé et choyé par la femme qu'on lui donnait. Quand s'introduisit la coutume de vendre les captifs aux Européens, ceux qui les avaient cédés étaient navrés de les voir brutalisés. Si les esclaves s'enfuyaient, ils étaient sûrs de trouver refuge chez leurs anciens maîtres, qui les cachaient dans les bois et envoyaient leur propre fille vivre avec eux. La femme cédée [50] à un captif devait veiller sur lui ; elle était en outre chargée de l'engraisser.

Les hommes âgés étaient tués et mangés presque aussitôt après leur capture ; les jeunes gens étaient gardés pendant plusieurs mois et même plusieurs années.



**Festin cannibale chez les Indiens Tupinamba. Hans Staden, au cours de sa longue captivité, a failli à plusieurs reprises être dévoré. Il a consacré la plus grande partie de sa fameuse relation à la description des scènes dont il fut le témoin, et les a méticuleusement illustrées dans l'ouvrage qu'il publia peu après son retour. Nous voyons ici un « boucou » sur lequel sont placés les membres de la victime. Les mains et les pieds sont rôtis à la broche.**

Lorsque le conseil des principaux guerriers avait fixé la date du festin, des messagers étaient envoyés pour inviter parents et amis, et tout le monde au village se mettait à l'ouvrage pour préparer les accessoires de l'exécution, la boisson et les vivres pour la fête. La vue de ces activités ne troublait en rien la victime désignée. Au jour dit, les convives arrivaient avec femmes et enfants en dansant. Le chef leur souhaitait la bienvenue par ces mots : « Venez nous aider à dévorer notre ennemi. »

Jusqu'à la veille de l'exécution, on observait diverses cérémonies dont il serait trop long de donner le détail. La foule jouait avec le prisonnier comme avec une souris ; par exemple, on l'engageait à s'enfuir et tous se lançaient à sa poursuite comme « des chiens qui vont après le cerf courant », pour se donner la joie de le recapturer. Celui [51] qui parvenait à le mater en tirait grand honneur. La massue qui devait servir à l'exécution, décorée comme le prisonnier de plumes et de coquilles d'œuf, était suspendue dans une cabane où les femmes venaient danser et chanter.

Les invités et leurs hôtes passaient la nuit à boire, à crier et à danser. Le captif prenait part à l'orgie et s'amusait comme les autres sans manifester la moindre émotion devant le sort qui l'attendait. Il déclarait à qui voulait l'entendre qu'il était digne d'envie et que c'était un vrai

**Massue de cérémonie des Indiens Tupi-namba. C'est avec cette arme, richement décorée de plumes, que les captifs destinés à être dévorés étaient assommés. Le cosmographe André Thevet, en 1554, dans ses manuscrits encore inédits, parle de la massue du grand chef Quoniambebe qu'il aurait acquise pour en faire don au roi. Cette magnifique pièce est aujourd'hui conservée au Musée de l'Homme à Paris.**

privilege de mourir à la façon des grands guerriers au milieu des danses et des boisons.

[52]

À l'aube, il était conduit sur la place du village pour participer à un nouveau jeu. On mettait devant lui des fruits ou des cailloux et on l'exhortait à « venger sa mort ». Il ne se faisait pas prier et il lançait ses munitions contre les assistants. Les femmes tourbillonnaient autour de lui, l'engageant à jouir du soleil pour la dernière fois, et lui montraient par leurs gestes comment elles allaient le dévorer. Le malheureux déployait, dans sa vengeance, une telle rage qu'il leur jetait de la terre et des brindilles de paille faute d'autres projectiles. Sur ce, l'exécuteur somptueusement emplumé faisait son apparition sur la place. Il avançait, en se contorsionnant et en roulant les yeux d'une façon terrible, mimant, avec ses mains, le vol du faucon prêt à fondre sur sa proie.

Un vieux guerrier, empoignant la massue à deux mains et la faisant siffler sur la tête de la victime, lui demandait : « N'es-tu pas de telle ou telle nation ? N'as-tu tué et mangé de nos parents et amis ? » Le captif, d'un ton plus assuré que jamais, répondait : « Oui, je suis très fort et ai vraiment assommé et mangé plusieurs de tes parents. Je ne suis point lâche. Combien j'ai été hardi d'assaillir et de prendre de vos gens que



j'ai si souvent mangés. » Sur ce, l'exécuteur déclarait : « Comme tu es en notre pouvoir, tu seras tué par moi, boucané et mangé par nous tous. — Eh bien, répondait le prisonnier, mes parents me vengeront. » Si l'exécuteur était un grand guerrier, sa victime s'en réjouissait et se tenait pour très honorée. Le bourreau, brandissant alors sa massue, cherchait à assener un coup sur la nuque du malheureux qui, retenu des deux côtés par la corde attachée à sa taille, déployait toute son adresse pour éviter l'arme et, si possible, s'en emparer. Il s'ensuivait une lutte inégale qui pouvait durer plusieurs heures. Parfois, par bravade, on remettait une massue au prisonnier pour qu'il lui fût possible de se défendre avec [53] plus d'efficacité. Les hommes qui maintenaient les extrémités de la corde passée autour de sa taille tiraient à hue et à dia pour l'empêcher de se mouvoir. À l'instant où la massue du bourreau s'abattait sur la tête du condamné, les assistants poussaient de grandes clameurs, sifflaient et faisaient claquer la corde de leurs arcs. Des vieilles femmes se précipitaient pour recueillir dans unealebasse le sang et la cervelle qu'elles ingurgitaient tout chauds. La femme avec laquelle la victime avait vécu versait quelques pleurs sur son cadavre, ce qui ne l'empêchait pas d'être une des premières à manger la chair de son époux. Le corps était roussi sur un feu, échaudé, coupé en morceaux, dont les uns étaient rôtis et les autres bouillis. Pendant la cuisson, les femmes, surtout les vieilles, exprimaient leur joie et leur impatience par une agitation frénétique. Elles léchaient la graisse qui coulait sur les bâtons du gril et répétaient sans cesse : « Ygatu, c'est bon. » On obligeait les enfants à venir toucher le cadavre et tremper leurs mains dans le sang. On leur disait : « Tu es vengé de ton ennemi, venge-toi. Voilà l'un de ceux qui t'ont rendu orphelin de père. »

Les Tupinamba interprétaient le cannibalisme comme une forme obligatoire de la vengeance. Leur vendetta n'était complète que s'ils avaient pu dévorer leur ennemi. Beaucoup avouèrent au missionnaire que si Dieu exigeait d'eux de renoncer à cette satisfaction, ils ne pourraient lui obéir. Ces Indiens ont certainement associé à ce désir de vengeance l'espoir que la chair d'un ennemi apporterait à leur organisme un surcroît de vigueur et ferait d'eux des êtres plus forts physiquement et moralement. L'anthropophagie n'est pas une coutume simple et l'on ne peut que regretter que les voyageurs, saisis d'horreur, n'aient pas cherché à en approfondir les causes.

Quelques tribus amazoniennes sont encore cannibales. Les Parintintin du Madeira ont mangé un de leurs prisonniers en 1923 sous les yeux d'un agent brésilien.

[54]

## JEUX ET BEUVERIES

[Retour à la table des matières](#)

Les Indiens amazoniens sont fervents d'un jeu qui rappelle le football, à ce détail près que le ballon, au lieu d'être lancé avec le pied, est projeté avec la tête ou l'épaule. L'ancien président des États-Unis, Théodore Roosevelt, qui assista à une partie de « football » chez les Indiens Paressi, nous en a fait une description fort exacte dont voici la substance : « Le ballon, qui mesure environ 20 centimètres de diamètre, est une boule de caoutchouc creuse. Les équipes de joueurs se disposent comme chez nous. Le ballon est placé au milieu et un des joueurs se jette à plat ventre pour le frapper de son chef. Le ballon se met à rouler et à sauter en direction du camp adverse. Il s'en détache un ou deux joueurs dont l'un se laisse tomber et assène avec sa tête un coup vigoureux au ballon. Celui-ci rebondit et décrit dans l'air une courbe majestueuse. Un autre joueur se précipite pour le recevoir sur la tête et le renvoyer avec une brusque détente des muscles du cou... Souvent, il décrit une douzaine de trajectoires avant de tomber derrière une équipe. Chaque fois qu'une équipe marque un but, elle célèbre sa victoire par un cri perçant et joyeux... Jamais personne ne touche le ballon de la main ou du pied.

On ne sait trop qu'admirer le plus : la force et l'adresse avec laquelle les joueurs reçoivent le ballon pour le relancer ou l'alacrité avec laquelle ils se laissent tomber pour frapper le ballon avant qu'il ne touche le sol. »

« La bière de maïs est notre père et notre mère. » Cette brève formule d'un Indien Chiriguano exprime de façon frappante l'importance que les Indiens attachent aux boissons alcooliques. La bière de maïs ou de tout autre fruit est pour l'indigène sud-américain le père de la joie, le compagnon des moments solennels de l'existence, le [55] consolateur des deuils, le maître des passions. Grâce à elle, il témoigne de son

hospitalité et de son bon vouloir, et par elle il se libère de la contrainte que son groupe lui impose.

Les boissons favorites sont à base de manioc et de maïs. Le brassage de la bière se fait selon des recettes différentes, mais qui, toutes, ont en commun l'adjonction de salive pour hâter la fermentation. Le procédé est scientifiquement correct puisque la ptyaline contenue dans la salive transforme l'amidon en sucre et active les ferments. Une fois la farine de maïs ou les racines de manioc bouillies dans une grande cuve, les femmes et les fillettes s'assemblent pour en prendre des poignées qu'elles mastiquent en conscience et crachent dans le récipient. De l'eau froide est ajoutée à cette bouillie et le tout est filtré dans un crible. En peu de temps on obtient un liquide laiteux d'une faible teneur en alcool.

Une des boissons favorites des Indiens guyanais est faite de galettes de manioc que l'on laisse moisir dans un coin de la hutte et que l'on dissout ensuite dans de l'eau.

Tout village qui veut donner une fête doit accroître le rendement de ses champs et brasser des quantités énormes de boissons. Pendant le temps entier de la beuverie, qui dure plusieurs jours, personne ne songe à manger, car ce liquide épais tient lieu d'aliment. Ces fêtes se déroulent au milieu des danses et des chants qui deviennent de plus en plus désordonnés à mesure que les esprits s'échauffent. Sous l'effet de l'alcool l'Indien est porté à se souvenir des offenses reçues ; il les énumère avec complaisance et cherche à satisfaire ses rancunes passées. On se défie mutuellement, on s'injurie et on en vient aux coups. Seule la prévoyance des femmes, qui ont soin de cacher les armes, empêche les duels à mort et les meurtres. Rares sont les individus qui s'adonnent aux joies de la boisson sans arrière-pensée de vengeance.

[56]

## DÉMONS ET MERVEILLES

[Retour à la table des matières](#)

L'Européen qui parcourt la grande forêt amazonienne est enclin à se sentir obsédé de craintes vagues. Il s'inquiète des mille rumeurs mystérieuses qui, la nuit, s'élèvent des ténèbres. Combien plus grand serait son malaise si, comme l'Indien, il se sentait environné de milliers d'esprits et de démons à l'humeur fantasque et souvent cruelle ! L'Indien amazonien ne prête peut-être pas une âme à chaque objet qui tombe sous ses yeux, mais il est porté à sentir la présence d'êtres surnaturels dans tout spectacle de la nature qui le frappe par son étrangeté ou sa majesté. Les cascades, certains remous de la rivière, des rochers aux formes bizarres sont autant de sites habités par des génies dont il faut se méfier et apaiser l'humeur hargneuse.

Vouloir cependant ramener la religion des Indiens guyanais et amazoniens à la crainte ou au culte des esprits serait en méconnaître certains aspects importants. Tout d'abord, les Indiens ne sont pas restés étrangers à l'idée d'un Créateur, d'une sorte de Dieu suprême qui se place à l'origine des choses. Il apparaît dans les mythes comme une figure à la fois grandiose et nébuleuse qui se dérobe à toute définition précise. C'est tantôt le Grand Ancêtre, auteur du monde, mais qui s'efface de sa création et se retire dans une sorte d'empyrée, tantôt un héros bienfaisant, qui s'attarde sur la terre pour lui donner sa forme présente et conférer, aux hommes qu'il a créés, les éléments de leur civilisation.

Sa tâche accomplie, ce dieu mystérieux disparaît à l'ouest pour aller séjourner dans le pays des morts. Beaucoup de tribus attendent son retour qui sera le signal de la destruction du monde par le feu ou par l'eau. Aucun culte n'est rendu à ce Créateur. Quelques tribus tupi-guarani exécutaient des danses forcenées en son honneur, [57] dans l'espoir qu'à force de danser, leurs corps deviendraient assez légers pour s'envoler et rejoindre le « Père grand » dans son pays merveilleux. Quelquefois des peuplades entières, fatiguées des outrages que les Blancs leur infligeaient, sont parties à travers la brousse à la recherche de l'Ancêtre chez qui elles espéraient trouver vie et félicité éternelles. Le rôle

du Créateur est souvent rempli par deux jumeaux qui sont le Soleil et la Lune personnifiés. L'un des frères, généralement le soleil, nous est décrit comme puissant et intelligent, l'autre est faible et stupide. Ces Jumeaux nous sont souvent donnés comme les Créateurs de l'homme, ses premiers législateurs et ses initiateurs à la vie civilisée.

Les anomalies de la nature et les misères de l'humanité sont parfois présentées comme résultant des conflits entre les deux frères divins. La vie des hommes se serait écoulée facile et agréable et ils auraient joui de l'immortalité si le cadet, dans sa stupidité, n'avait dérangé les plans de son aîné. Après avoir accompli de nombreux exploits et avoir donné au monde la forme que nous lui connaissons, les deux Jumeaux ont gagné le ciel pour y devenir le Soleil et la Lune.

Les dieux et démons des Indiens amazoniens sont rarement des phénomènes naturels divinisés, à l'exception du démon tonnerre Tupan chez les anciens Tupi-Guarani. Ce démon, dont la position était tout à fait secondaire dans la mythologie indienne, a été promu par les missionnaires à la dignité de Dieu le Père.

Entre les quelques rares dieux du panthéon indien et la foule anonyme des esprits des eaux et des forêts, on trouve une série d'êtres intermédiaires qui, sans être des dieux à proprement parler, sont trop nettement individualisés pour être regardés comme de simples esprits. Nous leur donnerons le nom de « démons ». Le pouvoir qu'ils détiennent est restreint et ils ne reçoivent qu'un culte tout à fait rudimentaire.

Chaque espèce animale est sous la protection d'un de ces [58] démons. Selon le cas, les Indiens l'appellent le « Père des pécaris, des caïmans, des singes, etc. ». Ils se le représentent comme un spécimen gigantesque de l'espèce dont il est le maître, mais capable de prendre forme humaine à volonté. Les « Pères » ou les « Mères » des animaux ne s'opposent pas à ce que leurs protégés soient tués pour nourrir les hommes, mais ils punissent impitoyablement le chasseur ou le pêcheur qui tuerait au-delà de ses besoins par pure méchanceté. Les « Pères » du gibier se laissent fléchir par des offrandes ou des prières, mais la meilleure façon de leur être agréable est encore de faire preuve de modération.

Le folklore guyanais et amazonien nous fournit une image fidèle du monde des esprits tel qu'il est conçu par les Indiens. Les esprits animaux ou végétaux peuvent revêtir une apparence humaine et ne se

distinguent en rien des Indiens. Seul un détail — leur peinture faciale, la forme d'un membre, un trait de caractère ou une manie — trahit leur vraie nature. L'esprit crapaud, tout homme qu'il est, aura, par exemple, tendance à avaler toutes les marmites et tous les pots qu'il trouve sur son passage.

Certains groupes d'esprits se manifestent sous des traits répugnants ou effrayants : ils sont velus, avec les arcades sourcilières saillantes, dépourvus d'articulations ou collés par paire comme des frères siamois. Quelques esprits ont l'apparence de squelettes ou de crânes. Une des ruses favorites des esprits est de se rendre semblable à un parent ou un ami de leur victime ; mais, même en pareil cas, il est possible de déjouer leur ruse si l'on sait observer, car l'esprit se dénoncera de lui-même par quelque bizarrerie : par exemple, il n'aura pas d'orteils. Quand un esprit approche, on perçoit des sifflements ou des craquements, mais hélas ! beaucoup d'indiens ne prêtent pas attention à ces bruits révélateurs et succombent sous les attaques de ces génies cruels et fantasques.

Quelques esprits prennent plaisir à la compagnie des [59] humains et se montrent bienveillants et secourables. À ceux qui les ont aidés, ils accordent bonne chasse et bonne pêche. D'autres s'unissent par mariage à des hommes ou à des femmes, mais ce sont des conjoints susceptibles et nerveux. Le moindre manquement à l'étiquette, la moindre violation d'un tabou suscite leur déplaisir et les met en fuite. Il arrive parfois que des hommes ou des femmes soient adoptés par des esprits qui les rendent semblables à eux.

Tout comme les Indiens, les esprits des eaux et des bois sont groupés en clans et en tribus. Ils ne sont pas toujours immortels par nature, mais vivent longtemps, leur intelligence et leur pouvoir leur permettant de déjouer les embûches qui leur sont tendues.

Les Indiens amazoniens attribuent généralement plusieurs âmes à chaque être humain. Selon les Caribes, tout homme est habité par cinq âmes, dont les teintes vont en se dégradant à partir du noir et dont l'une est entièrement invisible. C'est cette dernière qui parle, et qui se manifeste lorsque l'on bâille ou que l'on éternue. Après la mort, l'« âme parlante » se rend dans l'autre monde alors que les autres âmes restent près du cadavre ou se transforment en bêtes de proie. Quelques Indiens croient que toutes les parties du corps où l'on sent battre le pouls sont le siège d'une âme distincte.

Les Apapocuva-Guarani ont de l'âme une notion fort complexe. Selon eux chaque être humain possède deux âmes : l'une qui vient de la demeure de quelque divinité située à l'un des quatre points cardinaux et qui pénètre dans le corps au moment de la naissance. Elle se révèle dans tous les traits aimables du caractère. C'est cette âme qui nous pousse à manger des végétaux. La seconde, logée dans la nuque, est celle d'un animal. Notre tempérament nous vient d'elle. L'âme d'un jaguar rend son propriétaire cruel et brutal, celle d'un papillon fait de lui une personne douce et aimable. Tout ce qui, chez l'individu, est violent, [60] déplaisant et mauvais doit être attribué à l'âme animale.

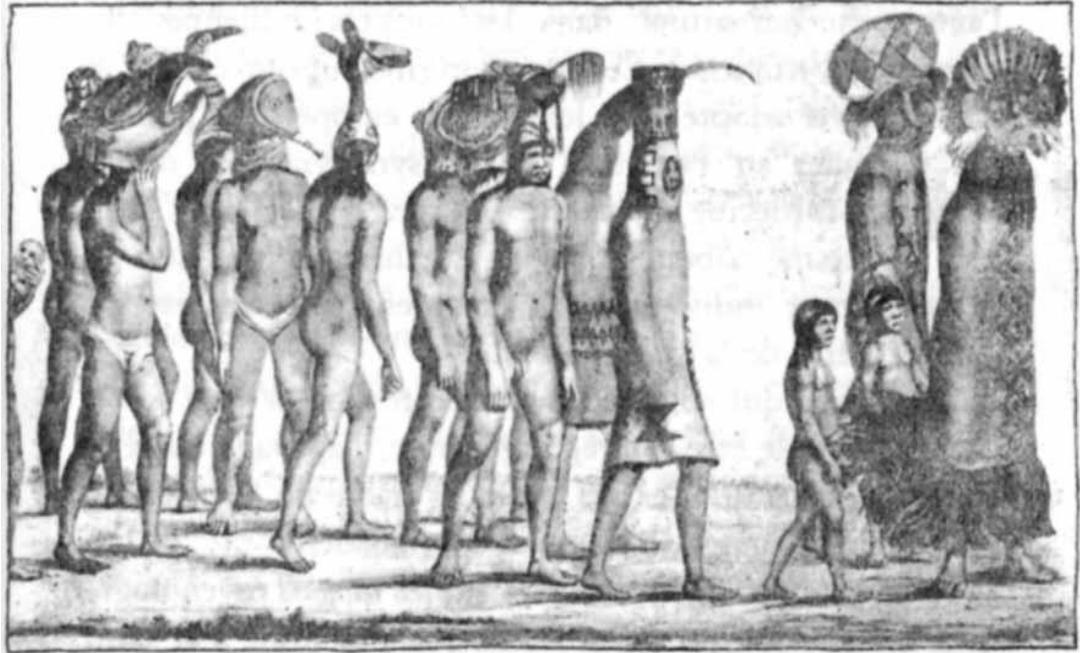
Le sommeil, les états cataleptiques et les trances sont expliqués par l'absence temporaire de l'âme, qui déserte le corps pour vagabonder dans la brousse ou se rendre au pays des morts. Les aventures de l'âme errante sont à l'origine des rêves et des visions. Rien de plus dangereux que de réveiller brusquement un dormeur : son âme risque de ne pouvoir retourner à temps et son retard peut être cause de troubles sérieux. La fragilité du lien entre le corps et l'âme explique le phénomène de la maladie et de la mort.

*Rites et cérémonies.* — Les formes extérieures de la vie religieuse sont relativement pauvres, exception faite des pratiques magiques, dont il sera question plus loin. Ni les sacrifices ni les prières ne caractérisent le culte que les Indiens rendent aux démons et aux esprits. L'accent, dans les fêtes magico-religieuses, est mis sur la danse et sur le chant.

Les rites les plus spectaculaires sont ceux qui, chez les Indiens du Rio Negro, sont associés au culte des grandes trompettes, qu'aucune femme n'est admise à contempler sous peine de mort immédiate. Pour éviter qu'elles ne les voient, on cache ces instruments sacrés dans quelque endroit secret d'où on ne les tire qu'en des occasions déterminées, comme par exemple lors de la maturité de certains fruits. Ils sont alors apportés en grande pompe au village. Femmes et enfants sont enfermés dans les huttes où ils écoutent, pleins d'épouvante, le son de ces trompettes qu'ils croient être la voix des esprits. Ces trompettes incarnent les démons de la végétation et les ancêtres. Pendant les danses exécutées en leur honneur, les hommes se fouettent mutuellement avec des lanières de cuir.

Ces flagellations sont souvent des rites de magie agraire : ainsi les Indiens Mura fustigent leurs enfants pour faire pousser leurs récoltes. Les coups de fouet ont également aux yeux des Indiens une valeur purificatrice et salutaire.

[61]



**Indiens Tucuna du Haut-Amazone portant des masques. Cette gravure, tirée de l'ouvrage des fameux explorateurs Spix et Martius, représente des Indiens Tucuna déguisés en esprits de la forêt. Ces mascarades ont lieu lors des fêtes solennelles célébrées à l'occasion de la maturité des jeunes filles de la tribu. Les masques sont faits d'écorces battues (tapa) que l'on tend sur des carcasses en bois ou en jonc. (D'après Spix et Martius.)**

Les esprits sont invités, en certaines occasions, à boire et à banqueter avec les hommes. Chez les Indiens Palicour de la Guyane, les esprits convoqués à une beuverie descendent à terre par des mâts que l'on dresse à leur intention. Ils viennent se loger dans des bancs taillés en forme d'animaux et reçoivent desalebasses pleines de bière dont le contenu est vidé par le magicien et ses acolytes sans que l'esprit s'en formalise. Au moment de partir, les esprits sont régalez d'une danse que l'on exécute à leur intention.

Le lien entre la communauté et le monde surnaturel est assuré dans la région qui nous occupe par des magiciens. C'est à eux qu'incombent la plupart des pratiques qui constituent la religion active des Indiens. À l'exemple de beaucoup de voyageurs français, nous appellerons *piay* [62] l'agent du surnaturel dans les sociétés indiennes de l'Amérique tropicale. Ce mot d'origine tupi et caribe, a d'ailleurs été adopté dans les langues européennes parlées des Guyanes au Paraguay. Il est synonyme du terme « homme-médecine » traduit de l'anglais et de « chaman », terme sibérien qui, en ethnographie, sert à désigner tout individu qui a commerce avec les esprits dans l'intérêt de la communauté.

Dans l'aire qui nous occupe, la profession de *piay* ou de chaman semble être, en règle générale, l'apanage du sexe masculin, bien qu'il existe quelques tribus où les femmes pratiquent la magie et soignent les malades.

Nous sommes mal renseignés sur les raisons psychologiques ou sociales qui poussent un jeune homme à se faire magicien. Sans doute, le prestige de cette profession et les gains qu'elle procure sont pour beaucoup dans le choix de cette carrière. Il est probable qu'ici aussi, les individus religieux par nature ou névrosés par tempérament se sentent attirés par un mode de vie qui les met en contact intime avec le monde surnaturel et leur donne l'occasion de dépenser librement leur force nerveuse. Au sein du chamanisme, les inquiets, les instables ou simplement les méditatifs trouvent une atmosphère propice. On s'est plu à dénoncer les *piay* comme des imposteurs qui exploitent la simplicité de leurs compagnons. Cependant les exemples ne manquent pas pour prouver la bonne foi et l'honnêteté des chamans. Qu'il suffise de rappeler ici que si eux-mêmes tombent malades, ils n'hésiteront pas à se confier à un collègue qui en usera à leur endroit comme eux envers leurs patients. Les magiciens sont en général fort scrupuleux dans l'exercice de leur profession. Ils ne se refusent que rarement à entreprendre une cure et, dans les séances, ils travaillent et se démènent avec toute l'énergie dont ils sont capables. Les trances dans lesquelles ils se plongent sont des états pénibles qu'ils se garderaient bien de provoquer s'ils n'étaient convaincus de leur efficacité.

[63]

La profession de *piay* est trop complexe et ses pratiques sont trop rigide-ment réglées par la tradition pour qu'on puisse s'y consacrer sans

avoir subi un enseignement préalable. En fait, elle demande des mois ou même des années d'apprentissage sous un maître expérimenté. Beaucoup de tribus nient la nécessité d'une éducation spéciale ou d'un stage auprès d'un instructeur et regardent cet état comme le fruit d'une vocation mystique, d'un appel de l'au-delà auquel l'élu ne saurait se soustraire. Il suffit d'y céder pour acquérir du même coup tous les secrets du métier. Les hommes-médecine chez les Indiens Campa et Amapuaca prétendent tenir leur savoir de quelque chaman, vivant ou mort. C'est tantôt l'âme du maître qui fait les avances et vient visiter son disciple en rêve, tantôt le novice qui s'intoxique avec une drogue afin d'envoyer son double chez les esprits pour en recevoir un enseignement. Dans la tribu des Apapocuva-Guarani, on ne devient *piay* que par la connaissance des chants magiques dont on est instruit en rêve par quelque parent décédé.

Le plus souvent le candidat au titre de magicien est initié aux secrets de sa profession par un maître vivant, en chair et en os. Les apprentis *piay* chez les Caribes de la Guyane fréquentent de véritables écoles pour magiciens. Les grandes macérations que l'on exige d'eux ont pour objet de les préparer à entrer en contact avec le monde des esprits. Lorsqu'ils sont affaiblis par le jeûne et par des danses continuelles, ils ingurgitent du jus de tabac qui agit sur eux comme un narcotique puissant. Sous l'effet de cette drogue, ils se sentent transportés dans la demeure des esprits des eaux et des jaguars. Ils apprennent, au cours de ces voyages surnaturels, les chants nécessaires à leur art et acquièrent le pouvoir d'appeler les esprits à leur gré. Le novice qui n'a pas réussi à obtenir une vision ne peut prétendre au titre de magicien et doit renoncer à la carrière qu'il cherchait à embrasser. Cette disgrâce est attribuée généralement à quelque manquement de sa part ou de celle de ses parents.

[64]



**Chaman Roucouyenne soignant un malade. Paré de ses plus beaux ornements de plumes, il souffle de la fumée de tabac sur le patient avant de procéder aux suctions habituelles qui lui permettront d'extraire du corps du malade l'objet ou l'animal cause de son état. (D'après Crevaux.)**

Les êtres surnaturels dont le magicien fait ses serviteurs sont tantôt des âmes de chamans, tantôt des esprits animaux ou végétaux. Le pouvoir d'un magicien ne dérive pas uniquement de son association avec le monde des esprits, il peut consister en une matière mal définie dont le magicien devient le réceptacle.

Ainsi, les *piay* Apapocuva-Guarani reçoivent des esprits une substance invisible qu'ils pensent communiquer à autrui pour accroître sa vitalité. Chez les Indiens Chiquito, l'apprenti sorcier était frotté par son initiateur avec une substance noirâtre que ce dernier tirait du fond de son [65] estomac. C'est la possession de cette matière qui faisait la force du sorcier, comme le prouve l'anecdote suivante : un magicien, ayant pris un émétique qu'un Père Jésuite lui avait donné, vint se plaindre de

ce que la drogue en vidant son estomac l'avait en même temps privé de sa « substance noirâtre » et, partant, de son pouvoir magique.

La force du magicien est souvent assimilée à son souffle et à la fumée de tabac qui matérialise ce souffle tout en lui ajoutant des vertus supplémentaires. Haleine et fumée ont l'une et l'autre un pouvoir purificateur et vivifiant dont le chaman fait grand usage dans ses cures et autres rites magiques.

La force du magicien est également matérialisée par des morceaux de quartz, des cristaux de roche, des flèches et des épines qui sont censés être contenus dans sa poitrine ou dans son estomac. Ainsi le chaman Cobeuo introduit dans la tête du novice des cristaux de roche qui lui rongent le cerveau et les yeux pour se substituer à ces organes et devenir « sa force ». Les cristaux de roche sont souvent identifiés aux esprits, car chaque catégorie d'êtres surnaturels est représentée par une pierre de nature différente dont la possession assure au chaman le pouvoir sur la classe d'esprit identifiée avec ce minéral.

Les projectiles que le chaman porte en lui sont animés d'une vie propre. Après avoir accompli la tâche que leur maître leur assigne, ils retournent dans son corps. À la mort d'un chaman, les pierres et les épines, que celui-ci avait en lui, s'introduisent dans la personne de son disciple. Si le chaman ne laisse pas de successeurs, les objets volent dans l'air jusqu'à ce qu'ils trouvent quelque autre chaman dans le corps duquel ils viennent se loger.

Le plus important de tous les accessoires du magicien, celui qui, en quelque sorte, symbolise sa profession, est la sonnaille faite d'une calabasse pourvue d'un manche et contenant des graines ou des pierres.

Le *piay* brésilien ou guyanais a pour principale fonction [66] de traiter les maladies dues à des maléfices. La plupart des maux sont interprétés par les Indiens comme le résultat du mauvais vouloir d'un esprit ou d'un sorcier. Les maladies d'origine magique se caractérisent par la présence dans le corps du patient d'objets divers, épines, échardes, cristaux de roche, cheveux et même insectes ou substance magique, introduits soit par un sorcier, soit par un esprit agissant pour son propre compte ou pour celui d'un magicien. Le sorcier vole vers sa victime sous forme d'oiseau ou de chauve-souris et lui décoche le trait invisible. Certaines affections sont produites par les âmes d'animaux ou de plantes comestibles qui, pour une raison ou pour une autre, prennent

possession du corps de ceux qui ont mangé de l'animal ou de la plante en question. L'identité de l'esprit coupable peut être reconnue à certains symptômes de la maladie. Ainsi l'esprit du cerf provoque une accélération du pouls, celui du chat sauvage, des contractions des doigts.

Enfin, la maladie peut être la conséquence de la perte de l'âme, qui s'est égarée ou a été enlevée par un esprit ou un revenant.

Le traitement a toujours lieu de nuit, soit dans une cabane construite à cet effet, soit, si le malade est intransportable, dans un coin de la hutte hermétiquement close. Tous les feux doivent être éteints pour ne pas effaroucher les esprits. Le chaman s'assied sur son tabouret cérémoniel auprès du patient qui gît dans un hamac tendu à ras du sol. La séance commence par des questions que le magicien pose à son client sur les symptômes de son mal et sur ses causes possibles. Puis, tirant de grosses bouffées de sa pipe, il les souffle sur les régions du corps où le principe nocif lui paraît s'être logé. Il les masse avec vigueur pour faire monter près de la surface les projectiles magiques qu'il lui faudra extraire. Ensuite, le magicien entonne sur un ton bas et nasillard un chant qu'il entrecoupe de cris sauvages, d'accès de toux, de râles, de souffles rauques et [67] de gargouillis. Il ne s'interrompt que pour boire du jus de tabac. À un moment donné, il se met à balayer le sol avec des branches, dont le bruissement se fait de plus en plus faible jusqu'à ce qu'il cesse tout à fait. Le malade et sa famille ont l'impression très nette que le magicien, ou du moins son double, s'est éloigné petit à petit et a fini par atteindre le pays des esprits. Il en revient d'ailleurs peu après, accompagné de tout un cortège d'esprits qui se font connaître par des bruits et des cris caractéristiques : rugissements et hurlements remplissent la hutte et en font vibrer les parois. Ce charivari infernal, qui peut durer plusieurs heures, est en réalité une série de dialogues successifs entre le magicien, qui vocifère ses questions, et les esprits, qui lui répondent sous forme de cris d'animaux et de hurlements. Au milieu de ce vacarme le patient perçoit, de temps à autre, un bruit de feuilles qui signale le passage d'esprits à travers le chaume de la toiture. Il sent son visage effleuré par le vent de leurs ailes et il les entend laper le jus de tabac que le magicien a versé dans une écuelle à leur intention. Des fumigations, des succions, des crachotements, des soufflements suivis de nouvelles succions qui aboutissent généralement à l'extraction de l'objet ou de l'insecte, cause du mal, forment l'acte final de toute cure magique.

Presque toujours le magicien complète le traitement par l'administration de drogues qu'il fait boire au patient et dont il le frotte. Ces substances agissent, dit-il, sur les mauvais esprits, qu'elles aident à expulser. En fait, beaucoup de ces simples ont une valeur thérapeutique réelle. Souvent aussi, le praticien impose au malade une diète sévère qui doit être observée par les gens de sa parenté. Si la cure échoue, le magicien s'en excuse en invoquant le pouvoir supérieur du sorcier ennemi ou de l'esprit malin qui s'acharne sur le malade. Qui plus est, la plupart des magiciens se gardent d'entreprendre un traitement si l'issue leur en apparaît douteuse.

[68]

Pour important que soit l'exercice de la médecine, il est rare que le rôle du chaman se borne à cette seule activité. Il se doit d'aider constamment les gens de sa communauté. Lorsque les hommes de son village partent à la chasse ou la pêche, il cherche, par la vertu de sa force magique, à multiplier le gibier et à l'attirer à la portée de leurs flèches. Le magicien des Indiens Bororo pousse la complaisance jusqu'à se transformer lui-même en tapir qui s'offre en holocauste à ses compagnons. Lorsque le tapir magique a été abattu, le chaman reprend sa forme humaine sans que pour cela la viande du tapir disparaisse et, chose merveilleuse, il prend part au banquet, c'est-à-dire qu'en quelque sorte il se mange lui-même.

Les chamans consultent aussi les esprits pour connaître l'avenir. A la veille d'une expédition militaire, les rêves des chamans prennent une importance toute particulière, ainsi que mille signes naturels qu'ils observent et interprètent. Dans la zone tropicale, le magicien n'a que rarement l'occasion d'être un faiseur de pluie ; par contre, on lui demande souvent de dissiper les orages.

La position sociale du chaman est souvent fort élevée. Dans ces sociétés où la division du travail est peu poussée, il est l'unique spécialiste et le seul qui puisse, dans une certaine mesure, s'enrichir de l'exercice de sa profession. Lorsqu'un magicien est appelé au chevet d'un patient, il exige souvent d'être payé à l'avance et, si le malade ne possède rien, il se fait quelque peu tirer l'oreille ; il accourt au contraire si son futur client est dans une situation aisée. Les honoraires consistent en couteaux, haches, peignes, roucou, hamacs, arcs et flèches. Souvent aussi, les chamans reçoivent des cachets substantiels des élèves qu'ils

forment. Le pouvoir surnaturel dont le magicien est investi lui assure un prestige et une autorité considérables. On lui prête la faculté d'accomplir mille miracles : broyer des os de tapir avec ses dents, plonger sa main dans de l'eau bouillante ou en boire. Quelques chamans font figure de [69] personnages semi-divins et il n'est pas rare qu'ils deviennent les chefs autocratiques de leur tribu.

## LES ÂGES DE LA VIE

[Retour à la table des matières](#)

Dépeignons à grands traits la vie d'un Indien amazonien telle qu'elle se déroule à l'intérieur du cadre économique et social que nous venons d'esquisser.

On ne connaît pas en Amazonie d'indiens qui ignorent, comme c'est le cas de quelques peuplades de la Mélanésie, le mécanisme de la génération. Certains groupes croient cependant qu'une femme ne devient mère que si un magicien attire un enfant-esprit pour le placer dans son sein. La femme qui se sait enceinte renonce immédiatement, ainsi que son mari, à la chair de tout animal dont l'aspect ou le caractère pourrait, par une sorte de contagion magique, se transmettre à l'enfant attendu. Les parents, par exemple, éviteront de toucher à la chair du toucan, oiseau dont le bec démesuré pourrait déterminer chez le nouveau-né la possession d'un appendice nasal excessif. De même, les parents s'abstiennent de manger de la tortue dont la lenteur risquerait de se communiquer à leur rejeton. Les Indiens Guajajara cessent de chasser, de peur que l'âme du gibier abattu ne se venge en infligeant quelque trait déplaisant au bébé qui va naître.

Après la naissance de son enfant, le père est astreint, pendant plusieurs jours ou plusieurs semaines, à un régime sévère et doit abandonner ses activités habituelles. Réduit au jeûne et à l'inaction, il passe son temps à se balancer mollement dans son hamac. Cette période d'oïveté et de restrictions, que les pères observent dans presque toutes les tribus, constitue ce qu'on appelle la « couvade ». Ce terme, originaire du Languedoc, désigne une vieille coutume basque, signalée aussi chez divers peuples de l'antiquité, en vertu de laquelle le mari fait la gésine en [70] lieu et place de sa femme. Les voyageurs français du XVI<sup>e</sup> siècle

qui virent les maris indiens se prélasser dans leurs hamacs parce que leur femme venait d'accoucher, furent prompts à établir le rapprochement entre les deux usages. L'analogie est néanmoins superficielle, puisque le mari sud-américain ne feint pas de mettre l'enfant au monde et n'accapare pas les soins dus à sa femme. S'il reste chez lui à ne rien faire, c'est dans le but de ne pas nuire à l'âme encore frêle du bébé. Celle-ci ne quitte pas le père et se tient invisible à ses côtés. Quand, en Guyane, après huit jours d'immobilité, celui-ci commence à sortir, il veille à ne pas trop s'éloigner pour ne pas fatiguer la petite âme qui — il en est convaincu — le suit partout. S'il arrive, par exemple, à un carrefour, il barre avec un bâton la route qu'il n'a pas prise : ainsi l'âme, qui vient en clopinant derrière lui, saura où se diriger. Quand il lui faut traverser un ruisseau, il lui construit en hâte un pont. S'il se baigne, il n'ira pas aux endroits où l'enfant perdrait pied et il évite les rivières fréquentées par les esprits qui tuent les nouveau-nés.

Chez ces mêmes Indiens, le père se soumet aux piqûres de fourmis et de guêpes et à de cruelles flagellations pour communiquer son endurance et son courage à son fils.

Les enfants contrefaits sont immédiatement mis à mort. La naissance de jumeaux étant pour les Indiens un signe de mauvais augure, ils écartent le présage en tuant les deux bébés ou seulement l'un d'eux. Généralement l'un des jumeaux est considéré comme le fils d'un esprit.

La plupart des voyageurs louent les Indiens pour la tendresse passionnée qu'ils témoignent à leurs enfants et s'étonnent de ce que ceux-ci puissent être aussi obéissants et respectueux sans être jamais fouettés ou réprimandés. L'unanimité de ces observations repose sur un fait exact : la brutalité est rarement de mise envers les enfants. L'absence des formes européennes de discipline ne signifie pas que l'éducation se fasse sans aucune sanction. Blâmes [71]

et louanges prennent sans doute un caractère nuancé qui échappe au voyageur pressé. Çà et là, on glane quelques renseignements qui sont en contradiction avec l'image d'une enfance libre de toute contrainte. Les Jivaro, par exemple, sont des parents patients mais, si leurs enfants se montrent par trop espiègles, s'ils tordent le cou aux poulets, s'ils dérangent le chaume de la toiture ou tourmentent leurs frères et sœurs, ils les corrigent en leur versant du jus de tabac dans les yeux et les narines. À vrai dire, cette mesure est moins un châtiment qu'un traitement

magique pour les guérir de leurs mauvais penchants. Si la perversité d'un enfant devient un sujet d'alarme, on l'isole pendant plusieurs jours, à quelque distance du village, dans une cabane où on le force à jeûner et à prendre du jus de tabac. On espère qu'ainsi il finira par voir en songe les esprits de ses ancêtres, qui viendront l'admonester.

Quelques Indiens font pousser près de leur maison des orties pour en fouetter les mauvais garnements. En manière d'avertissement, ils leur montrent ces plantes du doigt et menacent les coupables d'aller les cueillir. Ajoutons que ces châtiments cruels ont surtout pour fin de guérir les enfants de la dangereuse habitude de manger de la terre. Pour des raisons physiologiques ou psychologiques difficiles à expliquer, beaucoup d'indiens des tropiques sont saisis d'une passion dévorante pour certaines terres argileuses qui contiennent peut-être des sels dont l'organisme a besoin. A petites doses, l'ingestion de la terre n'est pas dangereuse ; lorsqu'elle se transforme en vice, les victimes peuvent en mourir.

Un autre moyen de se faire obéir des enfants est de les effrayer avec des histoires d'ogres et de revenants que les Indiens connaissent en très grand nombre.

Les enfants se préparent en jouant à devenir des membres utiles de leur groupe. Les petites filles font la cuisine dans des pots en miniature, accompagnent leurs [72] mères aux champs avec une petite hotte sur le dos et s'amuse avec des poupées en cire ou en argile. Plus tard, on leur permet de gratter les racines de manioc et on leur confie leurs petits frères. C'est ainsi que par étapes imperceptibles, les jeux se transforment en activités sérieuses.

Les garçonnets ne participent pas d'aussi bonne heure aux simulacres de la vie des adultes. Le jeu occupe une place plus importante dans leur première enfance que dans celle des fillettes. Ils font tourner des toupies, ronfler des disques, projettent des dards et des pois à l'aide de petites sarbacanes. À partir de l'âge de sept ans, ils commencent à suivre leur père à la chasse. Ils sont alors pourvus de petits arcs avec lesquels ils poursuivent papillons et oiseaux. Ils barbotent des journées entières dans les rivières et attrapent leurs premiers poissons. Ils passent aussi des heures à regarder leurs aînés tresser des paniers, tailler un arc ou construire un piège. De cette façon, ils s'initient peu à peu aux travaux et aux occupations qui les attendent.

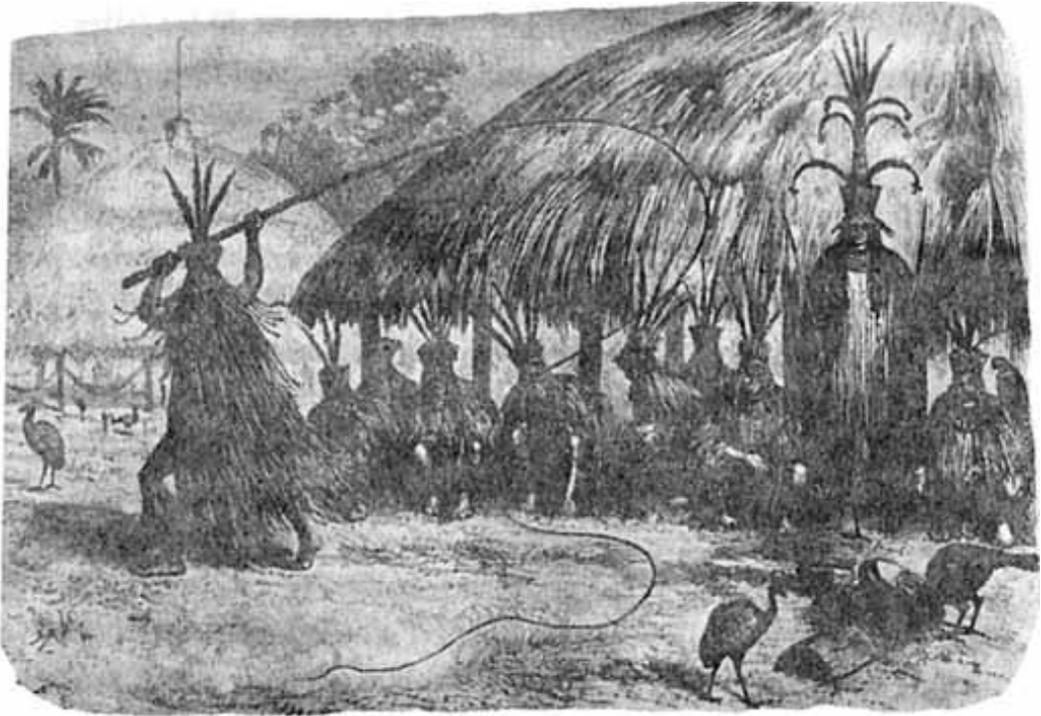
Lorsque les jeunes filles sont en âge d'être mariées, elles subissent une initiation, généralement pénible et parfois même cruelle. Elles sont reléguées dans un coin de la hutte pendant plusieurs semaines et souvent plusieurs mois. Elles ne doivent être vues de personne et, s'il leur faut sortir, elles le font de nuit, couvertes d'une pièce d'étoffe. Chez les Guarani du Paraguay, les jeunes initiées, non seulement sont condamnées au jeûne et au silence, mais il leur est encore interdit de rire, de se gratter, de lever les yeux du sol et de souffler sur le feu. La conduite et le caractère d'une femme dépendent beaucoup de la façon dont elle se comporte au cours de cette période critique. Les Indiens tiennent tout particulièrement à ce que les jeunes filles fassent preuve de zèle et d'énergie dans les travaux domestiques qu'on exige d'elles. Ainsi, les Guarani confient les novices à une femme alerte qui les force à accomplir diverses corvées telles que : moudre du maïs, [73] balayer la hutte ou chercher de l'eau à la rivière. Si les filles s'acquittent de ces tâches avec sérieux et rapidité, elles deviendront d'excellentes ménagères.

En Guyane et dans quelques régions de l'Amazonie, on inflige aux jeunes filles divers supplices pour les fortifier contre les maléfices qui les menacent et pour développer en elles les vertus désirables chez une femme mariée. On applique contre leur corps des nattes dans les mailles desquelles sont prises de grosses fourmis venimeuses et des guêpes. Les Indiens Palicour promènent autour de leur bouche un tesson brûlant pour les empêcher de devenir bavardes. La plus cruelle de ces épreuves est celle que devaient endurer les jeunes filles Tucuna : on leur arrachait les cheveux par touffes épaisses.

Les rites qui marquent pour un jeune homme le passage de l'adolescence à l'âge adulte offrent un caractère différent des pratiques observées dans le cas des filles. Ils consistent généralement en cérémonies qui donnent une sanction religieuse au moment où, pour la première fois, le jeune homme adopte une parure, reçoit un secret ou accomplit un acte considéré comme le privilège des hommes faits. La perforation de la lèvre inférieure pour y recevoir le labret, ornement distinctif des hommes, doit s'interpréter comme un rite de puberté, bien que l'opération ait lieu à un âge relativement tendre ; mais il faut plusieurs années

pour que le trou suffisamment élargi puisse recevoir le gros labret de bois ou de pierre porté par les adultes.

Chez les Indiens de la Guyane, les adolescents, après avoir dansé du lever au coucher du soleil, viennent s'offrir aux morsures des fourmis et des guêpes. Une seule de ces morsures suffit à causer une douleur extrêmement vive. Quelle ne doit pas être la souffrance endurée par ces jeunes gens dont la poitrine, le dos et les membres sont successivement mis en contact avec des dizaines de ces [74] insectes ! Beaucoup s'évanouissent sous le choc ; d'autres ne peuvent refréner un cri. Mais faire preuve de faiblesse, c'est se disqualifier, s'exposer à subir à nouveau l'épreuve. Ceux qui ont manifesté leur endurance se coiffent d'un gigantesque diadème de plumes et, une flûte dans une main et une flèche dans l'autre, ils dansent jusqu'à ce que, complètement épuisés, ils s'écroulent sur le sol. On les laisse se reposer, puis on les force à aller se plonger dans la rivière. Dorénavant ils pourront porter un pagne et arborer des colliers : ils sont devenus des adultes.



**Danse du pono des Indiens Roucouyenne. Elle est exécutée après les funérailles. Les danseurs sont recouverts d'une sorte de cape faite de longues lanières noires en fibres. Un seul individu se tient debout, tenant à la main un grand fouet qu'il fait claquer, sans doute pour écarter l'esprit du mort. Les deuilés sont coiffés de pièces en vannerie en forme de tiaras, décorées de plumes de perroquets. (D'après Crevaux.)**

Là où il existe un culte secret, l'initiation prend la forme de la révélation solennelle de mystères : objets sacrés ou rites spéciaux. Par exemple, chez les Cubeuo, l'initiation [75] est une cérémonie au cours de laquelle les enfants sont appelés à contempler les trompettes sacrées qui symbolisent leurs ancêtres. À la même occasion, ils sont flagellés avec des lanières de cuir. Ce traitement brutal a pour objet de hâter leur croissance.

Quelques années plus tard, l'initié prendra femme selon les règles énumérées plus haut. Alors, commencera pour lui une vie où les incidents de la chasse et de la pêche se mêleront aux travaux agricoles et aux guerres contre les voisins. Pour ne pas nous répéter, en énumérant ici des occupations dont nous parlons ailleurs, nous nous hâterons vers le dénouement de sa carrière ici-bas.

Sitôt que le chaman s'est déclaré impuissant à retarder la mort qui s'approche, l'agonisant, qui jusque-là était l'objet des soins les plus tendres, est abandonné par les siens. Car la peur de la mort et des esprits est souvent plus forte que tout attachement. Parfois aussi, les préparatifs pour les funérailles commencent bien avant que le mourant ait rendu le dernier soupir. À peine la mort a-t-elle fait son œuvre qu'un tintamarre affreux remplit le village. Les femmes poussent des hurlements sauvages, se jettent par terre ou se déchirent avec leurs ongles pour exprimer leur désespoir. La veuve adresse au cadavre des reproches véhéments : « Qui chassera pour moi ? demande-t-elle, qui fera un jardin pour mes légumes ? Que vas-tu faire de tes parents ? » La violence de ces vitupérations et de ces questions est destinée à montrer à tous l'étendue de sa perte et les bonnes qualités du disparu.

Le mort est enterré en toute hâte avant que la rigidité cadavérique n'empêche de replier bras et jambes contre le torse pour donner au corps la position du fœtus dans le sein maternel. Dans beaucoup de tribus, et en particulier chez les Guarani, le mort est placé dans une énorme jarre qui sert de cercueil ; ailleurs, il est enveloppé d'un hamac. En règle générale, il est enterré dans le compartiment de la [76] hutte réservé aux gens de sa famille. Ainsi les défunts continuent à tenir compagnie aux vivants, à moins que la hutte ne soit abandonnée.

Les Indiens Pano du haut Amazone et les anciens Tapuya de la côte du Brésil honoraient leurs parents morts en mangeant leurs cadavres qu'ils faisaient rôtir sur un feu. Les os et les cheveux étaient pilés dans un mortier et cette poudre était mêlée à la bière de manioc.

Lorsque les Jésuites voulurent empêcher les Shipibo de pratiquer ce pieux cannibalisme, les vieillards vinrent se plaindre de ce que leurs corps, au lieu d'être dévorés par leurs fils, allaient ignominieusement devenir la pâture des vers.

Chez les anciennes populations de la côte du Venezuela et de la Colombie, le corps était séché sur un feu et conservé dans une hutte jusqu'à ce que l'humidité eût fini par décomposer le cadavre. Il était alors réduit en poudre et dissous dans la bière.

Presque partout en Amazonie, l'enterrement est provisoire. Après quelques mois, on ouvre la fosse pour en retirer les ossements, qui sont alors déposés dans une urne ou dans un panier que la famille conserve précieusement.

Les biens du mort sont presque toujours détruits de peur que son âme ne vienne hanter les vivants pour les réclamer. Exception est faite, cependant, d'objets tout particulièrement précieux, tels que certains ornements ou tels que les canots.

La veuve et les autres femmes de sa proche parenté se coupent les cheveux et s'enduisent le corps de peinture. Pendant plusieurs mois, à heure fixe, généralement à l'aube et au coucher du soleil, elles font entendre des pleurs rituels.

---

[77]

# Indiens du Gran Chaco

DANS « L'ENFER VERT »

[Retour à la table des matières](#)

Le Gran Chaco forme au cœur du continent sud-américain le trait d'union entre la plaine amazonienne et les grandes pampas de l'Argentine. C'est une région monotone et sans attrait. Le terrain plat, de nature alluvionnaire, est revêtu d'une végétation sèche, composée d'arbres et d'arbustes épineux, de ronces et de cactus. La forêt y alterne avec des savanes, des marécages et des espaces dénudés couverts d'affleurements salins. De grandes palmeraies introduisent, près des rivières, la seule note fraîche et aimable au sein d'un paysage triste et rébarbatif.

Le Chaco était — et dans une certaine mesure, est encore — une vaste réserve naturelle de la race indienne. La population indigène est concentrée le long ou à proximité des grands fleuves qui traversent le Chaco du nord au sud, comme le Paraguay et le Parana, ou qui le coupent en diagonale, comme le Pilcomayo, le Bermejo et le Salado. Les zones intermédiaires, qui ne sont alimentées par aucune rivière, seraient entièrement vides d'habitants si de rares points d'eau, sous forme de lagunes ou de marigots, ne permettaient à de petits groupes nomades de s'y maintenir. La mort par la soif attend tous ceux qui s'aventurent dans ces déserts verdoyants sans guides indigènes. Tel fut, entre autres, le sort de milliers de soldats paraguayens et boliviens qui s'égarèrent dans ces solitudes au cours de la récente guerre du Chaco.

[78]

Le Chaco a été baptisé « l'enfer vert ». La comparaison est tant soit peu outrée car, si le milieu est sévère et si la vie en brousse y est dure, ils n'ont ni l'un ni l'autre UN caractère diabolique. La colonisation de cette région a été tardive, car celle-ci ne possède que peu de richesses naturelles et la réputation de férocité de ses habitants en a longtemps écarté les pionniers. Il y a à peine trente ans, le Chaco boréal était encore considéré comme l'une des parties les moins connues de l'Amérique du Sud. Il a fallu la rivalité entre la Bolivie et le Paraguay et une guerre de trois ans (1931-1934) pour que les territoires au nord du Pilcomayo fussent finalement explorés et occupés. Les grands déserts qui s'étendent à l'extrême nord du Chaco forment encore une vaste tache blanche sur les cartes. Leurs seuls habitants, les Indiens Tsirakua et Moro, n'ont



[79]

eu avec les blancs que des contacts hostiles. Du monde extérieur, ces nomades ne connaissent que les avions qui, de temps à autre, volent au-dessus de leurs têtes.

Les régions les moins hospitalières du Chaco sont précisément celles qui furent traversées par les Espagnols au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, à une date où le reste du continent était encore presque entièrement inexploré. L'entrée du Chaco dans l'histoire est un des épisodes les plus étranges de la grande ruée vers l'or du Pérou.

Les navigateurs qui découvrirent le Rio de la Plata, la « Rivière d'argent », trouvèrent aux mains des Indiens qui erraient sur ses rives divers objets en or et en argent. Son nom perpétue à jamais le grand espoir que la vue du métal convoité éveilla au cœur des Espagnols. Ils apprirent des Indiens que le précieux métal venait d'une région montagneuse, située à l'ouest, et dont les heureux habitants employaient l'or et l'argent aux usages les plus vils. Cette « Montagne d'argent », cette « Terre riche » n'était autre que le Pérou où s'épanouissait alors la civilisation de l'empire inca. Les peuplades encore sauvages de l'Argentine entretenaient des relations commerciales avec les Péruviens.

En échange de peaux, de plumes et de bois, ils obtenaient des outils et des bijoux en métal. Or, pour parvenir aux frontières de l'Empire des Incas, il fallait traverser le Chaco qui en était le seuil. Nous ne pouvons décrire ici les expéditions successives qui tentèrent l'aventure. Lorsque, après de grandes souffrances, une expédition espagnole partie de l'Atlantique arriva aux pieds des Andes, elle eut l'amère déception de constater que l'Empire des Incas était déjà tombé aux mains de Fernand Pizarre et de ses compagnons qui avaient emprunté la voie de l'Océan Pacifique (1533). Une fois le Pérou conquis, le Chaco perdit tout intérêt. Il ne devint plus qu'un obstacle sur la route la plus directe entre les possessions espagnoles du Paraguay et la vice-royauté du Pérou.

[80]

Les missionnaires jésuites, non moins hardis que les aventuriers espagnols qui les avaient précédés, se lancèrent à leur tour dans le Chaco, en quête non plus de royaumes indigènes à soumettre mais d'âmes à sauver. Ces explorateurs et pionniers d'un nouveau genre s'employèrent pendant deux siècles à pacifier les tribus les plus belliqueuses qui

menaçaient les établissements espagnols. Par leur zèle évangélique, ils rendirent d'immenses services aux jeunes colonies du Rio de la Plata. Devant l'impuissance des autorités civiles et militaires, incapables d'arrêter les incursions des cavaliers nomades, les Jésuites se firent fort de les dompter par la vertu de leurs sermons et la promesse des bienfaits d'une « vie chrétienne et policée ». Par la douceur et la flatterie, mais plus souvent encore par l'appât de cadeaux, les Jésuites réussirent en moins d'un demi-siècle à transformer ces rudes barbares en « véritables brebis du Seigneur ». Ils auraient sans doute fait du Chaco une annexe du Paraguay, c'est-à-dire une vaste « république » religieuse, si, par méfiance et cupidité, le gouvernement espagnol ne les avait expulsés en 1767 et n'avait détruit leur œuvre.

Les Indiens qui s'étaient habitués à la discipline et à la routine des missions ne semblent pas avoir pu se réadapter à leur ancienne existence. Les fameux Abipon, qui avaient été la terreur des Espagnols, disparurent obscurément après quelques vellétés belliqueuses. D'autres groupes végétèrent autour de leurs anciennes missions ou se résorbèrent dans la population métisse de la frontière indienne. Aujourd'hui, on ne connaît même plus l'emplacement exact des missions qui étaient dispersées dans le Chaco comme autant d'oasis de paix et de civilisation. Les Jésuites avaient, enfin, ouvert une voie de communication directe entre le Paraguay et les Andes. Elle n'a été rétablie que récemment. Ce fut la brusque poussée de la Bolivie pour obtenir à travers le Chaco un débouché sur le rio Paraguay qui déclencha la récente guerre du Chaco (1931-1934). [81] Ce conflit sanglant et inutile porta le coup de grâce aux civilisations indiennes, qui s'étaient conservées indemnes. Les tribus, prises entre les deux armées, furent massacrées indifféremment par Boliviens et Paraguayens. Quelques groupes s'enfuirent en Argentine et trouvèrent refuge parmi leurs ennemis séculaires, les Indiens de la rive droite du Pilcomayo.

En 1939, j'assistai à l'arrivée d'un groupe d'Ashluslay qui venaient demander l'hospitalité aux Toba. Elle leur fut accordée sans difficulté. Dans le discours qu'un chef Toba prononça à cette occasion, il dit sa joie de voir ses anciens ennemis venir s'unir à ses gens et recommanda à tous l'harmonie et la bonne volonté. Les Toba me demandèrent du tabac pour leurs hôtes, auxquels ils offrirent de l'hydromel. Le même soir, les jeunes gens des deux tribus dansèrent ensemble. Témoin de l'attitude généreuse de ces « sauvages », je ne pus m'empêcher de

penser aux bateaux chargés de réfugiés Israélites fuyant la terreur nazie qui, en ce même moment, cherchaient en vain un port pour y débarquer leur misérable humanité.

Argentins, Boliviens et Paraguayens qui se partagent le Chaco souhaitent la disparition des Indiens. Ceux qui ne sont pas massacrés par les postes militaires ou décimés par la petite vérole ou la tuberculose, ne peuvent plus se nourrir sur le territoire ancestral qui a cessé d'être leur. Beaucoup se rapprochent des centres civilisés où ils sont traités en parias. Ils finissent par perdre leurs traditions, leur dignité et même le souvenir de leur civilisation. Ils sont alors mûrs pour se fondre dans le prolétariat créole qui est formé d'indiens assimilés et de métis.

Du point de vue ethnique et culturel, le Chaco est aussi une zone de transition. C'est dans ses plaines que les agriculteurs amazoniens ont rencontré des peuplades apparentées aux chasseurs nomades de Patagonie. Les uns et les autres ont été fortement influencés par les Incas du Pérou. Les trois courants qui se sont fondus dans ce creuset ont [82] produit une civilisation hybride où éléments archaïques et avancés sont intimement mêlés.

Bien que tous semblables par le genre de vie et le type de civilisation, les Indiens du Chaco n'en parlent pas moins plusieurs langues fort différentes. La plus importante des familles linguistiques de cette région est celle des Guaikuru dont font partie entre autres les loba, les Abipon, les Mocovi et les Mbaya. Les tribus les mieux connues sont celles des Mataco, Choroti, Lengua et Chamacoco. Il y a quelques années encore, on pouvait rencontrer dans les bas quartiers d'Asuncion, la capitale du Paraguay, quelques familles d'indiens Payagua. Elles représentaient les derniers vestiges d'une tribu de nomades de l'eau qui, pendant des siècles, s'étaient livrés à la piraterie sur les rios Paraguay et Parana.

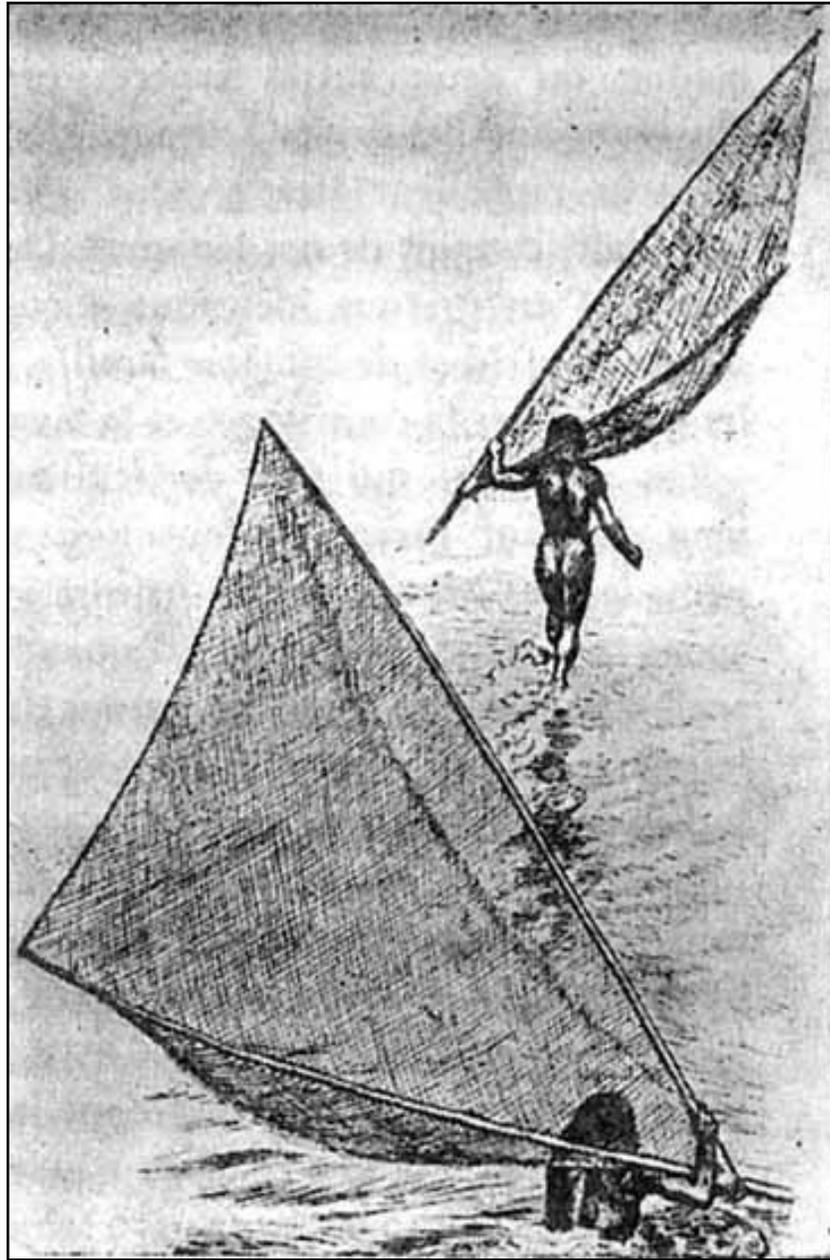
## UNE ÉCONOMIE NATURELLE

[Retour à la table des matières](#)

Les conditions de vie dans le Chaco étaient, pour des tribus qui subsistaient des produits de la cueillette, de la pêche et de la chasse, beaucoup plus favorables que celles qui existent dans la grande forêt amazonienne. La brousse sèche produit spontanément une grande variété de plantes comestibles, en particulier des gousses et des fruits qui possèdent une haute valeur nutritive. Les rivières regorgent de poissons et le gibier est abondant. La famine n'est menaçante que pendant les quelques semaines sèches de l'hiver.

Aussi, malgré leur genre de vie et en dépit des infanticides qu'ils pratiquaient sur une vaste échelle, ces Indiens constituaient une population fort dense, comparable sinon supérieure à celle des régions occupées par des tribus sédentaires et agricoles.

L'algarrobo (*Prosopis algarroba*) ou caroubier est pour l'Indien du Chaco l'arbre nourricier par excellence. Quand, [83] au milieu de l'été, ses cosses maltées et sucrées sont mûres, l'existence devient pour tous une longue succession de fêtes. Familles et groupes peuvent, sans risque de s'affamer mutuellement, se réunir à l'ombre de ces beaux arbres. Les gousses des caroubiers, concassées et trempées dans l'eau, donnent une boisson légèrement enivrante qui égaye les cœurs et nourrit les corps. Aussi longtemps que dure la saison des caroubes, on s'invite mutuellement, on danse, on chante et lorsque les esprits sont suffisamment enflammés, on règle de vieux comptes à coups de poing et à coups de couteau.



**Indiens du Chaco, munis de grands filets en ciseaux, se rendant à la pêche  
(D'après Eric Von Rosen.)**

[84]

À peine les caroubes commencent-elles à manquer qu'une ou deux autres espèces prennent leur place. Quelques-uns des fruits sauvages dont les Indiens s'alimentent rappellent étrangement, par leur apparence et leur goût, certains de nos légumes. Le *poroto del monte*, par exemple, est presque identique à nos haricots verts. Le *sachasandia*, arbre de la même famille, donne un fruit dont les graines ont la consistance et la saveur des pois chiches.

Les palmiers, qui sont particulièrement nombreux le long du haut Paraguay, fournissaient jadis aux bandes nomades des Mbaya une nourriture variée sous forme de choux palmistes, de fruits, d'amandes et d'une farine, analogue au sagou, que l'on extrait des troncs. En outre, les marais de cette rivière produisent un riz sauvage que les Indiens récoltaient en pirogues.

Bref, il n'est plante tant soit peu nutritive dans la flore du Chaco, dont les Indiens n'aient tiré parti. Alors que l'Européen est constamment exposé à mourir de soif lorsqu'il parcourt la brousse du Chaco, les indigènes savent où trouver de grosses racines dont la chair juteuse fond dans la bouche comme celle du melon.

La cueillette est une occupation féminine ; chaque matin les femmes partent dans la forêt armées de bâtons à fouiller ou de grands crochets en bois pour tirer les branches à leur portée. Elles reviennent le soir ployant sous le poids de leurs filets pleins de fruits et de racines.

La préparation des produits de la forêt exige du temps et des efforts. Quelques plantes, comme les haricots dont nous avons parlé plus haut, d'un goût amer et âcre, ne peuvent être mangées qu'après avoir été cuites dans des fours souterrains ou bouillies à cinq ou six reprises. Les *sachasandias* contiennent un poison violent qu'il faut extraire par des cuissons répétées.

On a souvent accusé les Indiens du Chaco d'imprévoyance. Pour se convaincre du contraire, il suffit de visiter leurs camps au moment de la belle saison. On aura [85] alors le spectacle des ménagères s'affairant auprès des marmites ou séchant au soleil les fruits et les gousses qu'elles accumuleront dans de petits greniers sur pilotis. Ces provisions sont malheureusement insuffisantes et en juin ou en juillet les Indiens passent des jours difficiles. Ils en sont réduits, pour calmer leur faim, à

battre la brousse à la recherche de racines, de lianes, de pousses, de larves, de lézards et autres nourritures peu appétissantes.

Vers la fin de l'été, lorsque les poissons remontent les rivières pour frayer, les tribus quittent la brousse et dressent leurs camps sur les berges du Pilcomayo et du Bermejo. La pêche devient alors leur seule occupation et leur seule ressource. Les rivières sont coupées de barrages devant lesquels des pêcheurs, armés de grands filets, montent la garde ; d'autres frappent l'eau avec des gaules pour rabattre les poissons vers les rangées de pêcheurs, qui les attendent avec leurs filets. Il est d'habiles nageurs qui plongent munis de petites épauillettes et poursuivent le poisson jusque dans les profondeurs de la rivière. Beaucoup d'indiens préfèrent tuer les poissons à coups de flèches ou les harponner. Dans cette région l'usage des poisons de pêche est inconnu. Nuit et jour, des centaines de poissons sont mis à rôtir près de grands feux ou à sécher sur le toit des huttes. Cette période est bien celle « où tout le monde est gras ».

La présence de nombreux poissons piranha, qui de leurs dents tranchantes peuvent arracher un mollet ou un doigt, est une constante menace pour les pêcheurs. Ils se protègent contre leurs attaques avec des guêtres de fibre. Les mâchoires acérées de ces poissons rendent néanmoins aux Indiens les plus grands services, car ils en font des couteaux d'une qualité à peine inférieure à celle de nos lames d'acier.

Le nom de « Chaco » semble être le même que celui qui, dans la langue des Incas, signifie « battue ». Dans cette région la chasse est encore fructueuse. Elle l'était [86] davantage quand les cerfs et les autruches abondaient dans les savanes et les prairies. Pour se mettre à portée de flèche en terrain découvert, l'Indien cherche à se confondre avec le paysage en se couvrant de branches ou de paille, ou bien il essaye de tromper l'animal qu'il guette en imitant sa démarche ou son allure. Jadis, on organisait de vastes battues au cours desquelles le gibier était pris dans des cercles de feu ou traqué par-derrière dans des enclos improvisés. La chasse à courre était en honneur chez les tribus qui possédaient des chevaux. Ceux-ci étaient dressés à poursuivre à travers les taillis les cerfs et les autruches que les cavaliers assommaient ensuite à coups de massue.

Cueillette, pêche et chasse déterminent un certain nomadisme, restreint toutefois à un territoire peu étendu.

L'agriculture ne procure aux Indiens du Chaco qu'une nourriture d'appoint. Quelques tribus ne cultivent que le tabac qui, pour ces fumeurs passionnés, est plus précieux que tout autre aliment. Ils le fument dans des pipes en forme de tube qui sont souvent taillées avec beaucoup d'art. Le tabac en rouleaux est la monnaie universelle du Chaco, celle qui ouvre toutes les portes. C'est en en faisant des distributions répétées que je réussis à gagner la confiance de ces Indiens lors de mes voyages et en troquant des cigares à deux sous que je rassemblai les collections exposées aujourd'hui au Musée de l'Homme.

Ce qui frappe le plus le voyageur dans les campements indiens est le nombre incroyable de chiens faméliques qui rôdent autour des foyers. Les Indiens passent leur temps à les chasser ou à s'exaspérer de leurs déprédations. Ces malheureux animaux, qui ne sont pas nourris, vivent uniquement de leurs larcins et des détritiques qu'ils trouvent autour des huttes. Je me suis souvent demandé ce qui pouvait pousser les Indiens à tolérer cette engeance famélique qui ne leur rend aucun service, car rares sont les chiens dressés pour la chasse. Leur seule utilité est d'annoncer l'arrivée des étrangers par des clameurs furieuses.

[87]

La vie errante de ces tribus s'accommode d'un type d'habitation fort rudimentaire. Leurs huttes sont de simples paillottes élevées en quelques heures et abandonnées sans regrets.

Le costume des Indiens du Chaco se prête à d'intéressantes considérations historiques. Sa pièce principale est une couverture en laine dans laquelle ils s'enveloppent ou qu'ils attachent autour de la taille suivant l'état du temps. Nous savons qu'il y a à peine deux siècles ce manteau était fait de peaux de cerf ou de loutre décorées de dessins polychromes. Les Indiens ont, en effet, substitué les étoffes de laine au cuir lorsqu'ils eurent acquis, par l'intermédiaire des Blancs, des troupeaux de moutons. Mais, chose curieuse, leur méthode de tissage n'est pas d'origine européenne : les métiers dont ils se servent étant, en effet, identiques en tous points à ceux de la forêt. Autre particularité : les motifs qui ornent les tissus modernes dérivent d'anciens thèmes décoratifs incas. En bref, le vêtement du Chaco doit son origine à des influences venues de quatre civilisations différentes qui ont chacune apporté un élément particulier.

Les bandeaux frontaux, pailletés de disques en coquillages, les ceintures et autres parures en usage dans cette région nous apportent des preuves supplémentaires de la vogue dont les modes de l'Empire Inca jouissaient chez les barbares des plaines. Tout comme les nobles Incas, les Indiens du Chaco se déforment le lobe de l'oreille pour y introduire d'énormes cylindres en bois. Alors que les Indiens des forêts transportent leurs récoltes et leurs effets dans des paniers ou des hottes, ceux du Chaco ignorent la vannerie et se servent exclusivement de filets. Ils les fabriquent avec la fibre du caraguata, espèce d'ananas, qui porte un fruit comestible et contient en outre de l'eau fraîche emmagasinée à la base de ses feuilles. Sacoques et filets sont généralement ornés de dessins en couleur, même lorsqu'ils sont employés aux usages domestiques ; [88] mais ils perdent leur fraîcheur en quelques jours.

Ces nomades ne craignent pas de s'encombrer de pots, de bols et de cruches dont la facture est fruste et la forme sans élégance. Le travail des peaux a, dans le Chaco, une importance qui annonce la proximité des civilisations de chasseurs pampéens. Le tannage leur étant inconnu, ils assouplissent les peaux en les grattant avec des coquillages, en les tordant à la main et en les frottant avec de la graisse.

## LA VIE DE FAMILLE CHEZ LES NOMADES

[Retour à la table des matières](#)

L'organisation sociale des peuplades du Chaco appartient au même type que celle de nombreux groupes nomades de l'hémisphère occidental. Les tribus sont composées des groupes ou bandes formés par l'association de familles étendues. (Voir plus haut, page 44.) Chaque bande possède un territoire qu'elle exploite à sa guise et dont elle défend l'inviolabilité. Les familles qui les constituent n'abdiquent pas leur indépendance et, s'il leur en prend fantaisie, elles se détachent du groupe pour camper seules ou se joindre à un autre groupe. Lorsqu'un chef décide de célébrer une fête de boisson, il le fait savoir aux groupes voisins, qui viennent camper autour de son village. Après quelques jours ou quelques semaines de vie commune, bandes et familles s'éparpillent dans la brousse.

Entre le chef d'une bande et ses membres, il existe le même lien qu'entre villageois amazoniens et leur capitaine. Le chef doit se montrer de bon conseil, généreux et éloquent. En échange, ses partisans lui laissent la satisfaction de jouir de son influence et de son prestige. Malheur au chef accusé de ladrerie ou d'égoïsme. Il sera promptement abandonné des siens ou privé de tout pouvoir. J'ai souvent vu des chefs partager en portions minuscules, pour en faire une distribution générale, des rouleaux de tabac [89] qu'ils avaient reçus à titre de cadeaux personnels. Chez les anciens Abipon, les caciques étaient souvent couverts de guenilles car, à force de générosité, ils finissaient par être plus mal lotis que le plus pauvre de leurs sujets.

Les chefs évitent de prendre des décisions qui vont à l'encontre des désirs de leur groupe. Avant d'émettre un avis, ils s'enquière discrètement de l'opinion de la majorité et se laissent guider par elle. C'est au chef de décider quand on doit lever le camp, aller chasser ou pêcher et si le moment est venu de célébrer une fête de boisson. Les affaires importantes sont traitées en conseil. Au cours des débats, il n'est pas rare de voir un Indien se lancer dans un discours sans se soucier le moins du monde de ses voisins, qui en font autant. Les chefs, assis par terre, fument leur pipe avec sérénité et observent de longs moments de silence comme s'ils étaient perdus dans leurs pensées. Tous les soirs, au coucher du soleil, ils sont tenus de faire une sorte de sermon moral, harangue à laquelle personne ne semble prêter la moindre attention.

La vie et les coutumes familiales se présentent dans les sociétés du Chaco sous des formes peu différentes de celles que nous avons déjà rencontrées en Amazonie. Il est cependant quelques traits de mœurs propres à cette région.

Les jeunes filles qui ont passé par les rites d'initiation attendent quelques années avant de se marier. Leur intérêt pour les garçons de la tribu n'en est que plus vif, d'autant que les mœurs leur donnent une grande liberté à l'endroit de l'autre sexe. C'est à elles de faire connaître leurs sentiments aux jeunes gens dont l'attitude est plutôt passive. Les nuits de lune, elles vont dans les clairières pour regarder les jeunes gens danser en rond. De temps à autre, elles viennent se placer derrière un danseur qui leur plaît. Il en résulte naturellement des scènes de jalousie qui dégènèrent facilement en rixes. Les garçons, cause et objets de ces bagarres, se gardent d'intervenir, préférant être des spectateurs neutres et amusés.

[90]

Danses, amours volages, jalousies et querelles finissent par perdre leur attrait et vers dix-huit ou dix-neuf ans, les jeunes filles songent à se mettre en ménage. Elles écoutent alors avec plus d'attention les propositions qui leur sont faites par des intermédiaires et leur attention se concentre bientôt sur un seul homme. Après le mariage, qui se conclut sans grande cérémonie, l'homme s'établit chez ses beaux-parents et il y restera jusqu'à la naissance de son premier enfant.

Chez les Mocovi, il était d'usage que la jeune fille résistât par la force à son époux qui venait la chercher. Elle ne se laissait emmener par lui que sur les objurgations de ses parents. À peine arrivée dans sa nouvelle demeure, la jeune femme se couvrait la tête d'un filet et allait bouder dans un coin. On cherchait à la consoler, mais elle refusait d'entendre raison. Ce manège durait jusqu'au jour où le mari, exaspéré, lui donnait un ordre d'un ton brusque. À partir de ce moment, elle s'ama-douait et cessait de jouer à la femme outragée et rebelle.

Les unions ne deviennent réellement stables qu'après la naissance d'un enfant et, même après plusieurs années de vie conjugale, une simple querelle suffit à provoquer un divorce. Beaucoup d'indiens sont polygames, mais dans ce cas la plupart ont soin de laisser leurs femmes résider dans des villages différents. Ils les visitent tour à tour, évitant ainsi les disputes.

Aucun peuple au monde ne pratique l'infanticide d'une façon aussi systématique que les Indiens du Chaco. Tout enfant que sa mère se refuse à allaiter est condamné à mort. S'il est épargné, il peut compter sur les soins les plus dévoués et les plus tendres. La facilité avec laquelle les Indiens se débarrassent de leurs nouveau-nés tient surtout au surcroît d'embarras que la naissance d'un enfant cause lors des fréquents déplacements du groupe. En outre, une mère qui nourrit un bébé ne désire pas s'encombrer d'un autre. Quelques tribus préfèrent les garçons aux filles et [91] vice versa ; ils tuent alors impitoyablement les nouveau-nés du sexe qui n'a pas leur préférence. Les jumeaux sont censés porter malheur et on les enterre vivants ; ces coutumes n'ont pas été sans contribuer à l'affaiblissement de nombreuses tribus et à leur rapide décadence.

## DANSE DU SCALP ET FÉODALITÉ PRIMITIVE

[Retour à la table des matières](#)

Les malheurs qui se sont abattus au cours de ces dernières années sur les Indiens du Chaco ne leur ont apporté qu'un seul bienfait : la paix entre tribus. Autrefois tribus et bandes étaient constamment sur le qui-vive. Les haines entre groupes se nourrissaient du souvenir d'anciens griefs auxquels venaient s'ajouter constamment de nouveaux outrages. C'était tantôt un groupe qui braconnait chez les voisins, tantôt une femme ou du bétail qui était enlevé par les maraudeurs, tantôt un décès dont on rendait responsable les sorciers d'une autre tribu. Pour peu que le chef fût jeune et énergique, il convoquait les groupes alliés à une fête de boisson. L'éloquence du chef, les récits des affronts subis, les fumées de l'alcool avaient tôt fait d'unir tous les hommes dans une même volonté guerrière. Un chef de guerre était désigné, à moins que le chef de la bande ou de la tribu ne fût capable de prendre la conduite de l'expédition.

On évitait les batailles rangées. Un témoin européen qui assista à la rencontre de deux troupes ennemies raconte que, se tenant soigneusement hors de portée de leurs fusils, elles déchargèrent leurs armes jusqu'à ce que l'une d'elles, ayant épuisé ses munitions, prît la fuite. L'échauffourée, qui fut décrite comme une grande bataille, ne coûta ni une mort ni une blessure.

Il en va tout autrement lorsqu'une bande réussit à surprendre un village ennemi et à l'encercler. Le massacre [92] est alors impitoyable. Seuls les jeunes femmes et les enfants sont épargnés pour être incorporés à la tribu victorieuse. Dans presque toutes les tribus du Chaco on trouve des individus reconnaissables à des tatouages différents de ceux de leurs compagnons. Ce sont d'anciens captifs qui, ayant été adoptés, sont devenus membres de plein droit de la communauté.

Les Indiens du Chaco sont les seuls en Amérique du Sud à avoir pratiqué, comme les Peaux-Rouges des États-Unis, la coutume de scalper les cadavres de leurs ennemis.

Le retour d'une bande de guerriers revenant au village avec des prisonniers et des chevelures prélevées sur les cadavres ennemis était salué

par des manifestations joyeuses et sauvages. Les femmes, dont les maris avaient été tués à la guerre, se précipitaient sur les scalps pour les insulter ou leur adresser des plaisanteries féroces comme s'il se fût agi d'êtres vivants. La chevelure montée sur un cerceau en bois était suspendue à l'extrémité d'une perche et les guerriers, la tête encapuchonnée dans des filets, le corps zébré de noir, dansaient et chantaient la « danse du scalp ».

L'acquisition du cheval par diverses tribus du Chaco oriental provoqua une véritable révolution militaire qui affecta profondément la structure démocratique de ces sociétés.

C'est au début du XVII<sup>e</sup> siècle que les Indiens Abipon, en contact avec les colons de la province actuelle de Santa Fe, en Argentine, se procurèrent leurs premiers chevaux. En moins de vingt ans, ils étaient devenus des cavaliers nomades capables d'affronter, à égalité d'armes, les détachements espagnols. Pendant près d'un siècle, les pasteurs guerriers du Chaco furent aux colons espagnols du Paraguay et de l'Argentine ce que les cavaliers mongols avaient été jadis aux peuples de l'Europe. Tous les établissements voisins du Chaco furent exposés à leurs raids violents et rapides. Lorsqu'une expédition punitive se [93] lançait à leur poursuite, elle voyait s'étendre devant elle une brousse immense et désertique dans laquelle les pillards s'étaient évanouis. Quelques mois plus tard un autre village était frappé à des centaines de kilomètres. Vers l'année 1700, les hordes Mabayà franchirent le rio Paraguay et envahirent les territoires des Indiens Guarani soumis aux Espagnols. Il s'en fallut de peu qu'ils ne s'emparassent d'Asuncion, la capitale du Paraguay.

Parmi les causes de l'expansion des Abipon, Mocovi et Mbayà, il ne faut pas oublier la nécessité commune à tous les peuples pasteurs de chercher de nouveaux pâturages. Ils étaient forcés d'empiéter sur le territoire d'autres tribus qui, ne connaissant pas encore l'équitation, se trouvaient par rapport à eux dans une situation de grande infériorité. Après chaque guerre ou chaque razzia, ces nomades ramenaient un grand nombre de prisonniers. Au début, ils durent chercher, selon une ancienne tradition, à les incorporer à leur tribu ; cette assimilation ne fut plus possible lorsque les captifs devinrent aussi ou même plus nombreux que leurs vainqueurs. À moins de perdre leur particularité culturelle et ethnique, les groupes pasteurs furent donc obligés de les traiter en inférieurs et de s'organiser vis-à-vis d'eux en une caste

aristocratique. Au sein de cette noblesse militaire se développa une hiérarchie basée sur le rang social et sur la pureté du sang.

Les Mbayà nous offrent l'exemple le mieux connu de cette transformation d'une société démocratique et égalitaire en une société à classes et à castes. Avant d'envahir le Paraguay, ces Indiens avaient établi leur suzeraineté sur les Chané ou Guanà, agriculteurs d'origine amazonnienne, qui vivaient sur les limites du Chaco et jouissaient d'une civilisation relativement avancée. Les Mbayà subjuguèrent les paysans Chané en les harcelant jusqu'au moment où ces malheureux, de guerre lasse, achetèrent la paix au prix de leur liberté. Certains chefs Mbayà firent une politique du [94] mariage et devinrent seigneurs et maîtres de villages en épousant la fille ou la sœur d'un chef Chané.

Chaque année, au moment de la récolte, les chefs Mbayá venaient s'installer chez leurs serfs qui devaient les nourrir eux et leur suite. Les Chané remettaient alors leur tribut, qui consistait en pâte de roucou, en couvertures de laine et en tabac. Les Mbayá leur donnaient en échange des perles de verre et du fer. Les Chané, pour se rattraper de leurs pertes, volaient leurs suzerains tant et plus. Les Mbayá toléraient ces larcins et se contentaient de dire avec un dédain de grands seigneurs : « Ces Chané ne sont que des voleurs. » Un très grand nombre de Chané étaient obligés d'aller servir les Mbayá et les accompagnaient dans leurs déplacements. Leur condition n'était pas malheureuse. S'ils chassaient et pêchaient pour leurs maîtres, ils prenaient part à leurs fêtes et apprenaient à monter à cheval. À vrai dire, ils devaient subir parfois des humiliations destinées à leur rappeler leur état servile. Les femmes Chané développèrent chez les Mbayá l'art du tissage et de la poterie.

La société Mbayá telle quelle nous est décrite au XVIII<sup>e</sup> siècle nous apparaît donc comme strictement stratifiée. Il y avait trois catégories de nobles : les descendants en droite ligne des grands chefs, les chefs de famille étendues et les parents éloignés des grands chefs, enfin les individus qui, à la naissance du fils d'un chef, étaient choisis pour devenir ses compagnons et hommes liges. Immédiatement après la classe des chefs ou nobles, venait celle des guerriers dont les privilèges nous sont mal connus, et enfin les serfs et les esclaves. Malgré leur haute position, les chefs ne pouvaient prendre de décision sans l'approbation des chefs de moindre importance qui formaient le conseil.

Les nobles Mbayá ne tardèrent pas à acquérir la morgue et le snobisme de toute aristocratie consciente de sa force. Ils ne le cédaient pas en arrogance aux officiers espagnols. [95] On rapporte le cas de la femme d'un chef Mbayá qui refusa d'aller à la messe avec la femme du gouverneur de Corumba sous prétexte que seule la reine de Portugal était son égale. Aucun noble Mbayá n'aurait consenti à manger en compagnie d'un chef vassal de la tribu des Chané. Beaucoup de chefs Mbayá se faisaient servir par de nombreux domestiques tout comme les nobles espagnols.

Les guerres finirent par épuiser la nation Mbayá, qui en outre s'appauvissait par la pratique de l'infanticide. Son déclin commença au début du siècle passé. À l'heure actuelle il ne reste d'eux que la petite sous-tribu des Caduveo qui compte quelque 200 membres.

## HOCHETS MAGIQUES ET MÉDECINE PAR LA DANSE

[Retour à la table des matières](#)

La vie religieuse dans le Chaco est pauvre en cérémonies et le monde surnaturel y est conçu avec une grande simplicité. Pas de dieu suprême ; la seule divinité qui s'en approche est la « Mère de toutes choses » qui, selon la théologie des Chamacoco, domine la nature et empêche le soleil de brûler la terre.

À l'origine des temps, il y eut des créateurs et des héros qui furent des animaux doués de force magique et de grande sagesse. Les Lengua disent qu'un scarabée modela la terre et la peupla d'hommes et d'esprits. Les premiers humains étaient, comme le couple dont parle Platon, collés l'un à l'autre et le scarabée dut les séparer pour en faire le premier homme et la première femme. Carancho, un faucon qui se nourrit de charogne, fut, selon les loba, le grand ami des premiers hommes. Il les débarrassa des monstres qui les harcelaient et leur apprit à produire du feu, à cuire les aliments ainsi que beaucoup d'autres arts utiles. Ces créateurs animaux ne sont que des personnages mythologiques, presque littéraires, dont on se plaît à [96] raconter les exploits mais dont personne n'implore le secours.

L'attitude de l'Indien du Chaco vis-à-vis du monde surnaturel n'est ni humble ni résignée. Comme il n'attend aucune faveur des esprits, plutôt que de chercher à s'attirer leurs bonnes grâces par des prières et des offrandes, il incline à leur imposer sa volonté par des procédés magiques. Cette contrainte qu'il est prêt à exercer sur les esprits, se porte aussi sur des objets animés ou inanimés qu'il s'efforce d'influencer en sa faveur. Les rites reposent sur la croyance en la vertu mystique de certains charmes, de certaines danses et sur le pouvoir inhérent à la « voix » des hochets et au son du tambour.

Les caroubes ou les fruits tardent-ils à mûrir ? On les aide par des chants, dont le rythme est scandé par le tintement des hochets ou les battements du tambour. S'agit-il de multiplier les poissons ? On danse et on chante sur la grève autour d'un poisson. Veut-on hâter la fermentation de la bière de caroube ? Quelques individus dévoués passent la nuit à chanter et à secouer leurs hochets au-dessus du liquide. Enfin, un Indien se sent-il inquiet à la suite d'un mauvais présage, s'est-il réveillé après un cauchemar ? Il saisit ce même hochet et, pendant une heure ou deux, il l'agite en entonnant une mélodie rauque et monotone.

Lorsque les premiers signes de maturité se manifestent chez une jeune fille, on a recours à des pratiques magiques pour la défendre contre les mauvaises influences auxquelles on la croit exposée. Elle est reléguée dans un coin de la hutte, la tête couverte d'un filet. Un magicien se place devant la porte et bat du tambour. D'autres dansent autour de la demeure en faisant tinter des grelots. Dans quelques tribus, la jeune fille est entourée par des femmes qui dansent en rond en frappant le sol avec de longues perches auxquelles sont attachés des sabots de cervidés. Des jeunes gens, déguisés en oiseaux et représentant des esprits, [97] cherchent à rompre le cercle des femmes, qui défendent la jeune fille et finissent par mettre les assaillants en fuite.

La distinction entre danses magiques et danses récréatives n'est pas toujours facile à déterminer. Certains ballets auxquels les Indiens prennent grand plaisir ont, en plus, des vertus prophylactiques et sont censés les préserver de tous maux.

Le traitement d'un malade peut également consister en une danse à laquelle le médecin, les acolytes et le malade, si ses forces le lui permettent, prennent part. Les mouvements de la danse, le bruit des grelots

et des cloches, dont tous sont pourvus, finissent par mettre l'esprit malin en fuite ou le contraignent à demander grâce.

Quand la maladie ou la mauvaise fortune s'acharnent sur un groupe, on procède chez les Mataco à une expulsion générale des esprits. Hommes et femmes portant des bandeaux et des gilets rouges se déploient sur une ligne et menacent l'ennemi invisible en secouant des hochets et en brandissant des touffes de plumes d'autruches. Puis ils piétinent le sol comme pour écraser une bête nuisible et taillent l'herbe à coups de sabre. Pendant cette bataille contre les invisibles, les chamanes se plongent dans un état de torpeur en prisant les graines d'un arbre (sebil). Leurs âmes libérées par la drogue se transforment, disent-ils, en oiseaux qui vont attaquer les esprits hostiles.

Les Indiens ne font pas toujours de distinction très nette entre les songes et la réalité ou, plus exactement, ils attribuent aux rêves un caractère d'authenticité que nous leur refusons. Le missionnaire anglais Barbroke Grubb fut accusé par un Indien de lui avoir volé des potirons, chose matériellement impossible puisque le champ se trouvait à une grande distance de la mission. Pressé de questions par le missionnaire, l'Indien finit par expliquer que le larcin dont il se disait victime s'était produit en rêve, mais il n'en demanda pas moins réparation. Les [98] membres d'un groupe Toba faillirent partir en guerre contre les Blancs à cause d'un rêve fait par un petit garçon. S'étant réveillé au milieu de la nuit, celui-ci annonça avoir vu le cadavre de son père et de deux de ses compagnons, qui auraient été tués dans une embuscade. La mère entonna immédiatement des chants funèbres qui ameutèrent le village. Les jeunes braves seraient tombés sur les Blancs du voisinage si le missionnaire ne les avait exhortés à la patience. Le lendemain, les soi-disant morts revinrent sains et saufs et l'agitation prit fin.

Le chamanisme du Chaco est fondamentalement le même que dans la zone tropicale. La vocation de l'homme-médecine est souvent le résultat d'un appel surnaturel qui prend la forme d'une rencontre avec un esprit. La révélation peut se traduire aussi par un tremblement chronique qui s'empare de l'élu lorsqu'il est seul dans la brousse. C'est signe que l'esprit est en lui. À en croire les Toba et les Mataco, quiconque souhaite embrasser la profession de magicien doit s'isoler dans la forêt pour y errer à l'aventure en s'astreignant à une grande austérité. Le novice ne peut se nourrir que d'oiseaux crus et d'oreilles de chien également crues. Il finira par entendre en songe le chant d'un oiseau,

qu'il lui faudra répéter en s'accompagnant au tambour. Les oiseaux dont on rêve alors ne sont pas des oiseaux ordinaires, mais des êtres surnaturels qui viennent vous « donner un chant », c'est-à-dire font de vous un magicien.

Beaucoup de magiciens disent tenir leur connaissance de l'avenir du Soleil lui-même, qui passe pour omniscient. Ces consultations ne sont pas sans périls ; le soleil n'aime pas être dérangé et il cherche de plus à tuer les importuns pour les dévorer. Il s'entoure donc de pièges que le magicien doit déjouer en se transformant tour à tour en serpent, en oiseau, en boule de cire. S'il est assez habile pour triompher de tous les obstacles, le soleil éteint ses rayons pour lui permettre d'approcher et répond à ses questions.

[99]

Ici aussi, la fonction essentielle du chaman est de soigner les malades. Tout traitement est conçu comme une lutte entre le médecin et un esprit qui s'est introduit dans le corps du patient sous la forme d'un insecte ou d'un objet ou qui s'est emparé de son âme. Un serpent qui mord une personne envoie son âme dans le corps de sa victime et cette âme se transforme à nouveau en serpent. L'homme-médecine doit, pour sauver son client, extraire par succion les os, les vertèbres et les dents de l'esprit réincarné. Si la maladie a été causée par la perte ou le vol de l'âme, le chaman va à sa recherche et la ramène dans une touffe de plumes.

La profession de chaman est ici aussi fort lucrative. Les magiciens Toba, pour justifier leur insistance à se faire payer, aiment à répéter que tout désintéressement de leur part serait considéré comme une offense par l'esprit qui punirait docteur et malade. De crainte d'une rechute, le patient s'acquitte de sa dette aussi rapidement qu'il le peut.

La hâte avec laquelle les Indiens du Chaco enterrent leurs morts reflète la peur qu'ils éprouvent devant l'âme forcée d'abandonner son enveloppe corporelle. Les Lengua, par exemple, redoutent d'avoir à passer la nuit près d'un cadavre et, plutôt que d'affronter ce danger, ils enterrent vivant, avant le coucher du soleil, le malheureux qui tarde à mourir. Sitôt le mort enseveli, on déserte le village. Quelques groupes Mataco placent le cadavre dans les branches d'un arbre et viennent plus tard recueillir ses os.

Les veuves sont souvent enfermées pendant cinq à six mois dans une cabane spéciale ou dans un coin de la hutte. Elles ne sortent que la tête couverte d'un filet. Le nom du mort devient tabou. S'il comportait des mots du langage courant, ceux-ci ne peuvent plus être employés. Dobrizhoffer nous raconte qu'en sept ans les Abipon changèrent trois fois le mot employé pour désigner le jaguar. Les Indiens convertis répuignent à inscrire sur le tombeau le nom du mort qui y repose.

[100]

## PASSION DU JEU ET FRÉNÉSIE DU SPORT

[Retour à la table des matières](#)

Un tableau, même succinct, de la vie des Indiens du Chaco ne saurait être complet si l'on oubliait de signaler leur passion pour le jeu et le sport.

Le goût du jeu est, chez beaucoup d'entre eux, un véritable vice et ils misent parfois tous leurs biens sur un coup de dés. Leur jeu favori est la tsuka, dont le principe est le même que celui de notre jeu de l'oie. Les dés sont des planchettes concavo-convexes, les jetons sont des flèches ou des baguettes et la table est le sol, sur lequel on a fait des séries de trous. Les hommes s'adonnent à ce jeu avec une ardeur farouche et, souvent, c'est à peu près nu que le perdant retourne chez lui.

Le sport national du Chaco est le hockey, que l'on joue dans les clairières ou sur les rives sablonneuses des rivières. Les rencontres entre équipes sont affaires si sérieuses que l'on peut les comparer à des guerres atténuées. Chaque équipe se recrute dans une horde différente et à l'émulation sportive viennent s'ajouter les rivalités et les jalousies qui existent entre groupes.

Les joueurs se rendent sur le terrain peints et parés comme pour la guerre. Ils sont munis de bâtons recourbés à une extrémité, avec lesquels ils frappent sur une balle en bois. Les buts sont marqués par des tas de branches et gardés par deux champions.

Une fois la balle lancée, les joueurs la poursuivent au milieu de nuages de poussière. Ils cherchent à la frapper au sol, dans l'air, à

gauche, à droite, sans obéir à aucune règle et sans trop se soucier que leur bâton ne s'abatte sur le crâne ou sur les jambes d'un autre joueur. Les victimes de ces accidents ne font pas toujours preuve de bonne grâce [101] sportive. Les joueurs qui n'ont pas été étourdis par le coup se précipitent sur leurs agresseurs involontaires pour leur rendre la pareille ou pour les pousser, comme des taureaux furieux. Pendant ce temps, le jeu continue comme si de rien n'était. La victoire ne revient pas à l'équipe qui a marqué le plus de buts, mais à celle qui a sur l'autre un avantage correspondant à un nombre de points fixés à l'avance. Si les deux équipes sont d'égale force, le jeu peut se prolonger des journées entières sans résultat décisif.

Le prix de la victoire peut consister en vêtements, en parures ou même en animaux domestiques que le chef d'équipe distribue parmi les gens.

---

[102]

# Indiens de la Terre de feu

## AUX CONFINS DES TERRES HABITÉES

[Retour à la table des matières](#)

L'extrémité du continent sud-américain et les îles autour du Cap Horn sont les dernières terres habitées par l'homme dans l'hémisphère austral.

Ces lointaines frontières de l'humanité, cette Ultima Thulé de l'Amérique du Sud, ont été peuplées dès les temps les plus reculés de la préhistoire. Les grottes de la Patagonie ont livré des vestiges d'industrie humaine associés à des espèces animales depuis longtemps éteintes.

Le climat de la Terre de Feu et du Cap Horn est rigoureux. La neige y tombe parfois en plein été et il y a des années où le sol est constamment couvert de givre. Le vent, qui souffle souvent avec une violence terrible, contribue plus que tout autre élément à rendre pénible le séjour dans ces latitudes. Il peut être redoutable aux Indiens, qu'il isole parfois pendant plusieurs semaines sur quelque îlot dénudé.

Au nord du détroit de Magellan, sur la côte du Pacifique, commence la zone des chenaux patagons située dans une région de pluies incessantes. Les centaines de fjords et d'îles qui forment un inextricable labyrinthe, sont presque constamment baignés dans la brume et les rafales. Les glaciers descendent jusqu'à la mer comme des fleuves

bleuâtres au milieu des forêts vierges, et une violente odeur de bois pourri et d'humidité monte des détritux végétaux qui couvrent le sol.

[103]

C'est dans ce cadre à la fois grandiose et désolé que vivaient trois tribus indiennes : les Ona à la Terre de Feu, les Yaghan près du Cap Horn et les Alakaluf dans les canaux de la Patagonie occidentale.

Ces peuplades, qui différaient par la langue, se distinguaient aussi par le genre de vie. Les Ona étaient des chasseurs nomades, essentiellement terriens ; les Yaghan et les Alakaluf des pêcheurs, dont l'existence se passait sur l'eau. En outre les Ona, qui étaient proches parents des anciens Patagons, étaient gens de haute taille, au crâne allongé ; les autres étaient petits, trapus et avaient le crâne plus arrondi.

Les Ona, tels que nous les connaissons, ignoraient la navigation et n'avaient aucun type d'embarcation. Etant des insulaires, la chose a paru insolite et l'on s'est demandé si leur migration n'a pas eu lieu à l'époque fort ancienne où la Terre de Feu était encore soudée au continent. Mais divers indices font entrevoir des rapports fréquents entre Ona et Patagons et il faut en conclure que, jadis, ces Indiens avaient des canots pour franchir les quelques kilomètres du détroit de Magellan.

Ceux qui furent les premiers à observer les Fuégiens, les placèrent au plus bas échelon de l'échelle humaine, tout proche d'une animalité dont ils seraient mal dégagés. On leur a attribué un langage d'une extrême pauvreté, tout juste apte à exprimer quelques concepts d'une grande simplicité. Ce mythe ne mourut qu'après la publication du dictionnaire de Bridges qui, sans être complet, contient quelque 23 000 mots !

## SOUS LE RUDE CLIMAT DE LA TERRE DE FEU

[Retour à la table des matières](#)

La réputation d'extrême sauvagerie que les Fuégiens se sont acquise tient à la pauvreté de leur outillage et à la [104] manière fort inadéquate dont, à notre sens, ils se protégeaient contre le froid. Les Yaghan affrontaient les rafales glacées de l'Antarctique ayant pour tout vêtement un cache-sexe et une cape en peau de phoque qui couvrait à peine leurs épaules et le haut du corps. Les Ona étaient apparemment mieux équipés car ils s'enveloppaient dans un manteau en peau de guanaco, mais ils le retiraient s'il neigeait ou pleuvait. La nuit, les Yaghan s'entassaient dans des huttes en branchages couvertes de morceaux d'écorce ou de peaux. Quant aux Ona, ils se contentaient de dresser une sorte d'écran fait de quelques peaux qui les abritait du vent.

Cette incroyable résistance au froid était acquise dès le plus jeune âge. Immédiatement après leur naissance, les enfants étaient plongés dans l'eau froide, traitement fréquemment répété par la suite. Ils étaient souvent laissés tout nus sur le sol. Seuls les individus particulièrement robustes survivaient à une enfance aussi rude. À vrai dire, les exercices violents auxquels ces Indiens s'adonnaient contribuaient à diminuer la sensation du froid. Les femmes Ona, qui sont plus sédentaires que les hommes, sont en général mieux vêtues qu'eux. Le secret de l'endurance de ces indigènes doit être aussi cherché dans l'usage qu'ils faisaient du feu. Il leur tenait lieu de costume et de couverture. Les Yaghan et les Alakaluf maintenaient constamment dans leurs canots un feu qui brûlait sur une couche de terre. Chaque fois que les Ona s'arrêtaient pour se reposer, ils battaient leur briquet de silex pour allumer un feu autour duquel petits et grands venaient s'accroupir.

L'auvent qui leur servait de maison avait pour fonction essentielle de protéger le feu contre les intempéries. Après avoir passé une nuit glaciale avec un groupe Ona, Gusinde leur demanda pourquoi ils ne cherchaient pas à se mieux défendre contre le froid ; ils lui répondirent : « À quoi bon, nous avons le feu ! » L'introduction du [105] vêtement européen fut fatale aux Fuégiens. Jadis, ils cherchaient à se sécher lorsqu'ils avaient été exposés à la pluie ou à la neige ; une fois vêtus,

ils conservèrent sur leur corps les habits humides et contractèrent des pneumonies qui les décimèrent.

L'outillage des Fuégiens était très voisin de celui de nos lointains ancêtres de l'âge de la pierre. Il comprenait des racloirs, des couteaux en silex, des alènes, des marteaux pour assouplir les peaux et pour broyer les os à moelle. Ils excellaient dans l'art de tailler la pierre. Les pointes de flèches en silex sont parmi les plus délicates de l'Amérique. Ils les fabriquaient en retouchant par pressions successives un éclat de silex. Au siècle dernier, ils remplacèrent le silex par le verre de bouteille, qu'ils trouvaient en abondance autour des fermes écossaises ou parmi les épaves rejetées sur le rivage. Les arcs en bois de bouleau sont également d'une facture soignée, mais ils sont relativement plus courts.

Les canots dans lesquels les Yaghan et les Alakaluf erraient d'une île à l'autre, étaient faits de trois bandes d'écorce de bouleau cousues ensemble. Ils étaient manœuvres par les femmes, dont les bras à force de ramer acquéraient une musculature beaucoup plus développée que celle de leurs jambes. Les femmes savaient toutes nager, alors que beaucoup d'hommes en étaient incapables.

Les Yaghan et les Alakaluf tiraient de la mer presque toute leur subsistance. Ils consommaient d'énormes quantités de mollusques, dont les coquillages, accumulés au cours des siècles et des millénaires, forment sur leurs rivages des amas de plusieurs mètres de hauteur. Ces anciens déchets culinaires ont fourni une riche moisson de pièces archéologiques, qui nous font remonter très haut dans la préhistoire américaine.

La pêche et la chasse aux grands animaux marins constituaient cependant leur principale occupation. Leurs [106] engins de pêche étaient fort primitifs. Ils ne connaissaient ni le filet ni la nasse, mais se servaient d'une sorte d'épuisette grossière en paille. Ils pêchaient à la ligne, mais sans hameçon. Ils attachaient au bout d'une corde un appât avec lequel ils attiraient le poisson vers la surface pour l'attraper à la main. Ils s'attaquaient aux phoques et même aux baleines avec des harpons dont la pointe en os rappelle étrangement les têtes de harpon de l'époque magdalénienne. Ils pourchassaient aussi les oiseaux, qu'ils attrapaient avec des lacs ou allaient les dénicher la nuit à la lueur des torches. Les oiseaux, aveuglés par la lumière et affolés par le bruit, étaient assommés par centaines.

L'alimentation végétale se limitait à quelques herbes et à des champignons.

Les Ona vivaient avant tout en chassant le guanaco et un petit rongeur appelé *tucotuco*. De même que les Indiens des grandes plaines du Far-West qui s'attachaient aux troupeaux de bisons, ils suivaient les troupeaux de guanacos, adaptant leurs itinéraires aux déplacements de ces animaux. Ils avaient pour auxiliaires dans leurs battues des chiens à poil long, dressés avec beaucoup de soin. À un signal donné, ceux-ci rabattaient le troupeau vers les chasseurs déployés en tirailleurs.

De cette brève description de l'outillage et de la manière dont les Fuégiens exploitaient les ressources ambiantes, il ne faut pas conclure qu'ils étaient mal adaptés à leur milieu. Si primitifs que fussent leurs armes et leurs outils, ils leur suffisaient pour satisfaire leurs besoins. Un appareil technique plus complexe les eût entravés dans les déplacements constants auxquels ils étaient contraints par le type de leur économie. Chez les Ona, par exemple, tout le mobilier familial pouvait être roulé dans l'auvent en peaux et porté sur le dos par une seule femme.

[107]

## CHARMES D'UN PEUPLE PRIMITIF

[Retour à la table des matières](#)

Les Fuégiens nous offraient l'image d'une société presque anarchique, sans clans, classes, castes ou autorités constitués. Chaque famille était libre de vivre et d'agir à sa guise. Ses membres étaient cependant conscients des liens de parenté qui les unissaient à d'autres familles sur un territoire donné, et ce groupe manifestait sa cohésion chaque fois qu'il lui fallait défendre ses droits de chasse ou célébrer une cérémonie de quelque importance. Tout chef de famille était son propre maître, mais il consentait parfois à prendre l'avis d'une personne qui avait su s'imposer par son expérience, sa sagesse ou sa forte personnalité. Le titre de chef pouvait, à la rigueur, être accordé à ceux qui jouissaient d'une telle influence, mais leur pouvoir était mal défini, sujet à des fluctuations et n'était jamais héréditaire.

Les différentes familles qui se partageaient un territoire commun évitaient les réunions trop nombreuses de crainte que leur présence et celle de leurs chiens ne provoquassent la fuite du gibier et ne rendissent la chasse difficile. Cependant, si une baleine échouait sur le rivage, des colonnes de fumée annonçaient la bonne nouvelle à tous et les groupes alliés accouraient pour prendre part au banquet. On profitait de l'aubaine pour organiser des jeux et pour célébrer des fêtes religieuses.

Les membres d'une même famille jouissaient en toute égalité des produits de la chasse ou de la pêche. La notion de la propriété se restreignait aux objets que chacun fabriquait pour son propre usage. Bien que le sol en lui-même n'eût aucune valeur, les familles qui vivaient sur un même territoire se réservaient le monopole du gibier qui s'y trouvait. Quand la nécessité forçait un groupe à [108] empiéter sur les terrains de chasse du voisin, il lui en demandait la permission, s'il tenait à la paix.

Les Yaghan étaient gens relativement pacifiques et d'un niveau de civilisation trop bas pour connaître la guerre organisée. Les querelles entre familles se réglait dans des échauffourées qui tenaient plus de la rixe que du combat. Ils se jetaient les uns sur les autres à coups de poing ou de bâton, se lançaient des pierres avec leurs frondes, sans chercher à se tuer ni même à se blesser sérieusement. Les meurtres étaient des crimes isolés que la famille de l'assassin était loin d'approuver car, par la faute du meurtrier, elle était exposée désormais à la vengeance des parents de la victime ou obligée de payer le prix du sang.

Les hostilités entre groupes on a avaient un caractère plus sérieux et méritent déjà le titre de guérillas. Elles étaient généralement la conséquence d'un acte de braconnage, d'un meurtre ou d'une insulte dont quelque groupe voisin s'était rendu coupable. Les haines s'alimentaient, comme en Amazonie ou dans le Chaco, des soupçons de sorcellerie qui naissaient chaque fois qu'un membre du groupe mourait de maladie.

Les plus forts contingents ne comprenaient guère qu'une vingtaine de guerriers qui comptaient, pour assurer leur succès, sur l'élément de surprise. Seules les femmes étaient emmenées en captivité, pour être relâchées plus tard lorsque les passions étaient calmées.

Si l'offense était vénielle, la victime venait défier son insulteur pour une passe de lutte. Cette solution avait l'avantage de fournir au reste du

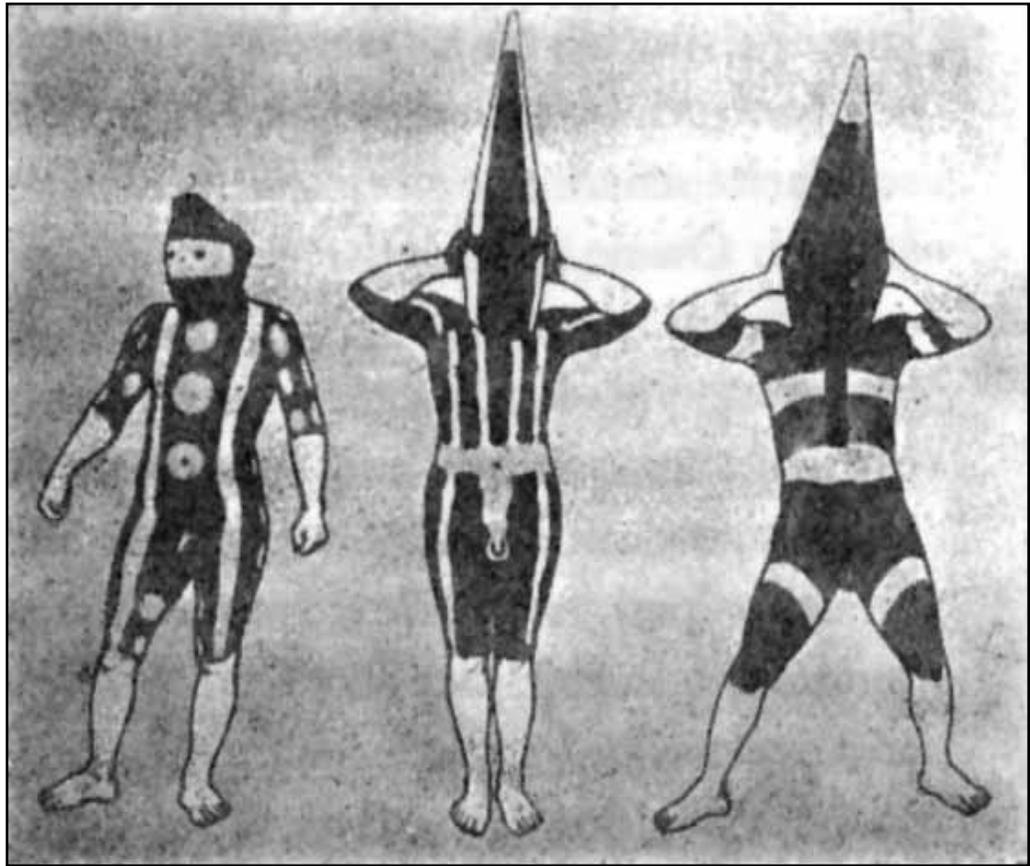
groupe un divertissement fort goûté. Quiconque doutait de sa force physique ou répugnait à ce règlement de compte pacifique pouvait provoquer son adversaire en duel. Chacun des deux décochait à tour de rôle quelques flèches que l'autre cherchait à esquiver par des bonds et des contorsions.

La brutalité et la sauvagerie bestiale gratuitement attribuées aux Fuégiens ont longtemps faussé l'image que [109] l'on s'est faite de leur vie familiale. Ceux qui ont partagé leur existence nous tracent, au contraire, un tableau presque idyllique de leurs rapports domestiques. La solidarité entre membres d'une même famille était fort étroite. On ne se résignait à abandonner un parent malade ou affaibli par l'âge qu'en cas de nécessité absolue. Le genre de vie des Fuégiens rendait impossible un séjour prolongé en quelque endroit que ce fût et, pour survivre, le groupe devait se déplacer constamment sans se laisser retarder par les traîneurs ou les éclopés. Mais cette conduite à l'égard des inaptes n'était pas l'expression d'une cruauté native ; nous en avons la preuve dans les efforts pathétiques que les parents d'un malade ou d'un vieillard faisaient pour l'aider à se déplacer avec le reste du groupe. Ni la veuve ni l'orphelin n'étaient abandonnés, le groupe pourvoyait à leurs besoins.

La vie sentimentale de ces « sauvages » ne différait de la nôtre à aucun égard. Lequel d'entre nous ne prendrait à son compte l'idéal conjugal d'un Indien ona ? Les hommes de cette tribu souhaitaient une femme au teint clair, propre de sa personne, d'humeur douce et avec le goût de l'ordre. L'époux rêvé était un homme bien fait et habile à la chasse. Cette dernière qualité avait pour les jeunes filles, soucieuses de leur avenir, un attrait tout particulier. Qui était heureux à la chasse l'était aussi en amour. Cependant, la polygamie était plutôt rare, car elle demandait un double effort de la part du mari pour nourrir sa famille. Ceux qui avaient plus d'une épouse semblent s'être infligés ce surcroît de travail par vanité, pour faire étalage de leur adresse ou de leur énergie.

Les Fuégiens, comme beaucoup de peuples primitifs, répugnaient aux unions entre personnes apparentées. La généalogie d'une jeune fille était soigneusement examinée avant que la famille de son amoureux ne consentît au mariage. Aussi les Ona prenaient-ils femme dans les groupes voisins ; la jeune fille suivait son mari, à l'inverse [110] de la coutume régnante en Amazonie. Chez les Ona la cérémonie du mariage n'était qu'un simple échange de cadeaux symboliques. Plus tard,

lorsque le fils né de cette union atteignait l'âge d'homme, sa mère lui remettait l'arc qu'elle avait reçu de son fiancé le jour de ses noces.



**Indiens Ona peints et portant des cagoules en écorce pour représenter des esprits. Pendant les cérémonies d'initiation, des hommes masqués sèment la terreur parmi les femmes restées au campement, auxquelles ils s'efforcent de faire croire que les jeunes gens sont tourmentés par des êtres surnaturels.**

La religion des Fuégiens est, sans aucun doute, l'aspect le plus surprenant de leur civilisation. À la simplicité de leur organisation sociale, au caractère de leur économie, il semblait que dussent correspondre des notions fort rudimentaires de la divinité et un rituel très fruste. Ce fut une grande surprise dans le monde scientifique lorsque le Père Martin Gusinde découvrit chez eux la foi en un être suprême dont le caractère moral était beaucoup plus accusé que dans n'importe quelle autre tribu sud-américaine. On soupçonna naturellement des influences chrétiennes, mais les preuves que Gusinde nous apporte de l'authenticité de ces croyances ne sont pas sujettes à caution. Les Indiens ne lui livrèrent leur secret que lorsqu'ils eurent confiance en lui et tous les individus interrogés firent avec grand soin le départ entre leurs anciennes traditions et les idées nouvelles [111] introduites par les missionnaires. De plus, le nom du Dieu suprême est lié à d'antiques formules rituelles et aux cérémonies d'initiation dont l'origine ancienne est indiscutable. L'argument le plus décisif que l'on puisse apporter en faveur du caractère purement indien de cette croyance est constitué par l'existence de croyances analogues chez les Indiens de la Californie qui, par leur niveau culturel, se rapprochent des Fuégiens.

Nos Fuégiens concevaient l'Être suprême comme un esprit qui ne buvait ni ne mangeait et qui résidait sur la voûte céleste au-delà des étoiles. On l'invoquait généralement sous les épithètes de « Notre Père », « Le Fort », « Le plus haut », « L'Habitant du ciel », etc.

L'idée que l'on se faisait de ses fonctions était hautement morale. Le Dieu suprême était le gardien des bonnes mœurs et le grand justicier. La maladie et la mort étaient autant de manifestations de son déplaisir. En vertu du principe que ceux que les dieux aiment meurent jeunes, l'Être suprême pouvait appeler à lui ses préférés. Le droit de vie et de mort qu'il exerçait sur ses créatures explique les accès de colère impie dont les Ona étaient saisis lorsqu'ils perdaient un être qui leur était cher.

Le meilleur moyen de s'attirer la bienveillance divine était de vivre vertueusement, c'est-à-dire en respectant les traditions morales de la tribu. Les Alakaluf s'abstenaient de rendre un culte au Dieu Suprême car, tout comme les épicuriens, ils estimaient qu'un être parfait ne pouvait se laisser fléchir par des prières. Les Yaghan lui adressaient des prières stéréotypées qui, cependant, se prêtaient à des improvisations. Ces prières étaient soit des requêtes, soit des actions de grâce, soit enfin des reproches. Pour ces Indiens, le Dieu Suprême était un personnage

infiniment plus proche et plus vivant que pour les Ona chez qui il tendait à se perdre dans un empyrée nébuleux.

Le Dieu Suprême des Fuégiens différait du Dieu chrétien en ce qu'il n'était pas le créateur du monde tel [112] qu'il s'offre à nos yeux. Les Yaghan en faisaient uniquement le maître de l'Univers et de ses biens ; les Ona lui attribuaient la création d'un monde amorphe. La nature qui nous entoure était, selon la cosmogonie ona, l'œuvre de Kenos, le premier homme et le grand ancêtre envoyé par Dieu pour mettre de l'ordre dans le monde. Kenos créa l'humanité actuelle en modelant avec de la tourbe des organes mâles et femelles qui donnèrent naissance aux premiers Ona. Kenos leur apprit à parler et les instruisit des règles morales à suivre. S'ils mouraient, Kenos s'empressait de les ressusciter. Les ancêtres venus avec Kenos se transformèrent, par leur propre volonté, en montagnes, en collines, en rivières, en arbres et en animaux. Tous les aspects de la nature étaient donc autant d'images d'ancêtres métamorphosés. Kenos finit par s'envoler vers le ciel, où il devint une constellation. Sa fonction de civilisateur et de modelleur du monde fut reprise par deux frères qui donnèrent aux Ona les éléments essentiels de leur outillage. En revanche, ils modifièrent les lois établies par Kenos. Tout d'abord ils enlevèrent aux hommes la faculté de ressusciter après un bref sommeil. Le frère aîné, qu'on nous dit avoir été le moins intelligent des deux, aurait souhaité que les hommes pussent se nourrir sans efforts, mais le cadet, plus avisé, s'y opposa sous prétexte que les choses obtenues au prix d'un grand labeur apportent plus de joie que celles qui n'en exigent aucun. Une telle conception puritaine de la vie peut paraître étrange chez un peuple primitif qui, normalement, aurait dû maudire celui des deux frères responsable des difficultés de l'existence quotidienne.

Voici les termes mêmes par lesquels ils formulèrent à un ethnographe cette conception sévère des devoirs de l'homme : « Les choses ne doivent pas être ce que l'on souhaite qu'elles soient. Les hommes n'ont qu'à travailler sans relâche. C'est pourquoi ils doivent chasser. Lorsqu'ils auront tué un phoque ou une baleine, les femmes en [113] retireront la graisse. Les hommes jouiront de l'huile en proportion de la fatigue et du travail qu'elle leur aura coûtés. Il n'est joie sans efforts préalables. »

Les Fuégiens n'attachaient pas beaucoup d'importance aux esprits et aux revenants qui, selon eux, étaient plutôt ennuyeux que

redoutables. Par contre ils craignaient les chamans que l'on trouvait dans presque chaque groupe familial. Ces personnages dérivait leur pouvoir occulte des collègues défunts qui leur transmettaient des chants magiques. Les révélations surnaturelles ne suffisaient pas pour faire d'un homme un chaman en titre, s'il n'était pas passé par une école de magie qui était à la fois une académie et un congrès de spécialistes d'une durée de plusieurs mois. Les maîtres y soumettaient les candidats à des épreuves diverses et les obligeaient à se priver de sommeil, de nourriture et à chanter sans arrêt. On leur apprenait, en outre, les tours de mains du métier et l'art de soigner les malades. Les Fuégiens se faisaient une haute idée du pouvoir de leurs chamans. Ils les croyaient capables de changer le temps, de prédire l'avenir, de découvrir à distance la présence du gibier et de guérir les malades. Le chaman était censément doué de deux ou même de trois âmes : la sienne, celle du magicien mort qui le guidait, enfin un esprit gardien. Il opérait en se plongeant dans un état de trances auquel il parvenait à force de chanter. C'est alors que son principe vital cédait la place à l'esprit servant et qu'il cessait d'être lui-même pour devenir l'instrument de cet esprit.

Les jeunes gens recevaient leur éducation religieuse et morale au cours de cérémonies d'initiation qui duraient de cinq à six mois. Ces rites et ces fêtes représentaient les formes les plus intenses de la vie sociale. Ils étaient prétexte à de grandes réunions et à des divertissements collectifs.

L'initiation ne marquait pas seulement le passage de l'enfance à l'âge d'homme, mais avait aussi une valeur éducative et pratique.

[114]

Les candidats y apprenaient la mythologie et la théologie de la tribu, les règles morales qui déterminaient la conduite de tous et enfin les techniques indispensables à la lutte pour la vie.

Malgré de nombreux points communs, ces cérémonies d'initiation différaient selon les tribus. Ne pouvant entrer dans ces détails, nous ne donnerons ici que le schéma des rites observés par les Ona.

Chez ces Indiens, les cérémonies d'initiation se confondaient avec les pratiques de la société des hommes, dont l'un des objectifs était de terroriser les femmes pour les maintenir dans un état de sujétion. Ces cérémonies trouvaient leur justification dans un mythe dont voici la

teneur : jadis, les rôles étaient renversés. Les femmes dominaient les hommes qui, devant elles, se montraient humbles et soumis. Leur servilité était faite de crainte. Les femmes les avaient persuadés qu'elles étaient en communication avec des démons et des esprits très féroces prêts à se jeter sur les hommes pour les dévorer, mais qui les épargnaient par égard pour elles. En certaines occasions, les femmes se déguisaient en démons au moyen de masques et dans cet attirail semaient la panique parmi la population masculine. Ceci dura jusqu'au jour où le Soleil, qui était alors un homme, passant près d'une rivière entendit la Lune, sa sœur, se gausser de la simplicité des hommes et de leur terreur enfantine des masques. Le Soleil répéta aux hommes ce qu'il avait entendu. Saisis d'indignation pour avoir été si odieusement bernés, ceux-ci massacrèrent les femmes, n'épargnant que les petites filles. La Lune parvint à s'enfuir au ciel, mais son corps continue à porter les marques de la volée qu'elle a reçue. Les hommes décidèrent par la suite d'user envers les femmes de la ruse dont ils avaient été victimes et ils instaurèrent les cérémonies d'initiation.

Les fêtes d'initiation étaient organisées par les vieillards. Ils entraînaient dans la forêt tous les jeunes gens en âge de [115] subir les épreuves qui précédaient la révélation des mystères. Les cérémonies prenaient place à une certaine distance du camp, à l'orée d'un bois. Les novices se levaient à l'aube et partaient pour accomplir des marches forcées. Ils campaient dans la neige, le ventre creux, et s'endurcissaient ainsi aux rigueurs de la vie nomade. Ils s'exerçaient à la course et au tir à l'arc. Un vieillard, réputé pour sa sagesse, leur parlait de la conduite à tenir en présence des hommes d'âge ou dans leurs rapports avec leurs compagnons. Il les exhortait à se montrer bons guerriers et bons pères de famille. D'ailleurs, que l'on juge de leur éloquence par cet échantillon : « Jeune homme, nous t'avons fait participer à cette fête, car tu as atteint l'âge requis. Montre-toi un homme. Prends garde : cette cérémonie, nous ne l'avons pas inventée. Elle nous vient des femmes d'autrefois à qui nous l'avons prise. Garde soigneusement ce grand secret. »

Après l'initiation, quelle que fût la conduite d'un homme, personne ne se risquait à venir lui faire la leçon, tout adulte étant censé être responsable de ses actes.

La grande révélation venait au moment où les jeunes gens apprenaient que les esprits dont, enfants, ils avaient vu les formes terrifiantes n'était autres que des hommes masqués qui s'étaient joués de leur

naïveté. Pendant toute la période d'initiation ils pouvaient voir des hommes couverts de cagoules en écorce s'approcher du camp des femmes pour les poursuivre à coups de bâton et semer le désordre chez elles.

Au coucher du soleil, les masques dansaient devant la porte de la hutte d'initiation et mimaient les gestes et les attitudes que la tradition prêtait aux esprits. À la vue de ces personnages déguisés, les femmes, convaincues qu'il s'agissait de monstres qui avaient dévoré leurs enfants, éclataient en sanglots et en lamentations.

Ce jeu durait jusqu'à ce que les acteurs en fussent las. On détruisait la hutte cérémonielle et les jeunes initiés [116] rentraient chez eux, affectant un air grave et distrait comme s'ils revenaient d'un long voyage. Ils se refusaient à reconnaître leur mère ou leurs sœurs. Ce n'est que petit à petit qu'ils sortaient de cette torpeur apparente pour reprendre leur vie normale.

Telles étaient les coutumes et la vie des Indiens fuégiens, il y a une quarantaine d'années. Aujourd'hui, ils ne sont plus qu'une poignée. Les Ona sont tombés sous les balles des colons de la Terre de Feu, dont ils tuaient les moutons pour se nourrir. La faute était vénielle si l'on songe que les éleveurs détruisirent les guanacos dont les Ona tiraient leur subsistance. Les Yaghan furent décimés par la pneumonie et la tuberculose. La seule tribu fuégienne encore relativement nombreuse est celle des Alakaluf qui comporte quelque 200 individus. Ils continuent à errer dans les chenaux pluvieux de la Patagonie, s'approchant des navires qui y passent pour mendier des vêtements et quelques aliments. Leur fin ne saurait tarder.

[117]

## Les Indiens de l'Amérique du Sud

# CONCLUSION

## LE RÉVEIL DES PEUPLES ROUGES

[Retour à la table des matières](#)

Dans les pages précédentes, nous nous sommes efforcés de décrire la vie indienne telle quelle se déroule encore dans les forêts de l'Amazonie, la brousse du Chaco et les îles de la Terre de Feu. Nous ne nous sommes occupés que de peuplades qui, pour des raisons d'ordre géographique ou historique, ont réussi à se maintenir plus ou moins à l'écart de la civilisation et qui appartiennent par leur culture aux temps de la préhistoire. Comme les Indiens qui mènent le genre d'existence que nous avons décrit ne sont plus très nombreux, le lecteur est en droit d'en conclure que ces hommes sont une survivance du passé, appelée à disparaître dans un avenir très prochain. Une telle impression n'est vraie qu'en partie. Les Indiens de la forêt perdront sans doute le souvenir de leur héritage culturel, mais ils ne s'éteindront pas en tant que race. Les tribus en contact avec les Blancs se résorberont, comme leurs ancêtres, dans la population métisse de l'Amazonie ou des Guyanes. Ils viendront s'agréger aux communautés de sang-mêlés, « cabolcos » ou « cholos ».

Peut-être, dans un siècle, n'y aura-t-il plus de civilisations indiennes ; il n'en restera pas moins, en Amérique du Sud, une masse indienne qui aujourd'hui compte 6 à 7 millions de représentants sur une population totale de 100 millions d'hommes pour l'ensemble du continent. Ce chiffre n'inclut pas les millions de métis qui se réclament de la qualité de blancs. Même la République Argentine, qui s'enorgueillit de son sang européen, possède certainement [118] deux ou trois

millions de citoyens ayant, à des degrés divers, des Indiens dans leur lignée ancestrale. Au Brésil, les Indiens ne sont plus guère que 100 000 ou 150 000, mais ce nombre serait plus élevé si on y ajoutait le total des « cabolcos » ou métis de l'Amazonie. Quant au Paraguay, c'est un état presque entièrement indien par la langue et la race sinon par le type de civilisation. La population indienne est particulièrement dense au Pérou, en Bolivie et en Equateur, c'est-à-dire dans les pays qui faisaient partie de l'ancien Empire des Incas. On estime le nombre des Indiens péruviens et boliviens à plus de cinq millions sans compter les métis qui s'en distinguent à peine. Ces trois républiques sont, du point de vue ethnique, des États indiens.

Jusqu'à ces dernières années, les masses indiennes ont été tenues à l'écart des emplois publics ainsi que de la vie intellectuelle et sociale des pays dont ils sont citoyens. Les Quechua et Aymara sont encore, comme nos serfs du moyen âge, des paysans taillables et corvéables à merci. La libération du joug espagnol, loin de leur profiter, a encore aggravé leur condition.

Quelques symptômes économiques et sociaux annoncent, dans le sort de l'Indien, un changement qui se produira sans doute avant la fin de ce siècle. Des milliers d'indiens sont aujourd'hui ouvriers des mines et organisés en syndicats. D'autres, ayant servi dans l'armée ou ayant reçu un vernis d'éducation, sont devenus plus conscients de leurs droits. Des mouvements politiques et intellectuels ont surgi, qui se sont donnés pour tâche la réhabilitation des masses indigènes et l'exaltation de l'héritage indien. Ces doctrines sont dites « indianistes ». Leur idéalisation de l'Indien est souvent puérile et leur chauvinisme excessif, mais leur action n'en est pas moins profonde dans les pays en partie indiens. À vrai dire, ce sont surtout les sang-mêlés qui ont profité de cette renaissance « indianiste » ; la propagande politique organisée par les chefs [119] indianistes a aussi touché les couches indiennes et a réveillé des espoirs. Au Pérou, on remarque en divers endroits une amélioration de la condition des villageois indiens et une résistance plus vive aux empiètements des grands propriétaires. Le jour n'est peut-être pas loin où les Indiens deviendront un facteur politique important. Le souvenir de la révolution mexicaine plane comme une menace sur tous les pays dont l'économie est basée sur l'exploitation de l'indigène.

L'étude des sociétés anciennes ou modernes n'est pas une vaine occupation, de caractère purement académique. Lorsque nous observons

la vie indienne telle qu'elle se poursuit aujourd'hui encore, nous devons également interroger l'avenir. Quelle forme celui-ci prendra-t-il ? Comment se fera la renaissance indigène que l'on peut pressentir ? Nous ne verrons sans doute pas la résurrection de l'Empire des Incas, mais il n'est pas exclu que certaines de ses traditions n'aident à la formation d'états à tendance socialiste. Comme tous les peuples de couleur d'Afrique ou d'Asie, l'Indien exigera sa part des avantages de notre civilisation industrielle. Il réclamera l'instruction qui lui permettra de s'assimiler à la technique moderne. Il passera sans doute par la crise de nationalisme agressif qui semble accompagner chaque réveil des races opprimées. Il est trop tôt pour percevoir les qualités ou les défauts qu'il manifestera au cours de cette révolution économique et sociale. Une seule chose apparaît désormais certaine : intellectuellement et moralement, l'Indien n'est aucunement inférieur au Blanc. Ceux qui, par suite de leur bonne fortune, ont pu échapper aux difficultés matérielles et aux barrières de caste pour jouir des avantages accordés aux Blancs, ont brillé dans presque tous les domaines. Les Indiens ont déjà donné des hommes d'État, des militaires, des intellectuels et des artistes de haute valeur. N'oublions pas avec quelle rapidité ceux qui l'ont pu se sont assimilé la culture européenne dès les premières années de la conquête.

[120]

Ce réveil de l'Indien s'accompagnera sans doute de la décadence et de la disparition d'arts et de formes de vie archaïques qui ont survécu chez lui. Les anciens costumes, les danses et la musique qu'il a su conserver jusqu'à nos jours seront oubliés. Un effort doit être fait pour empêcher la mort de ces traditions millénaires. Elles contribuent à atténuer le règne affreux de l'uniformité qui sévit dans le Nouveau Monde.

Nous voudrions que ce petit ouvrage, consacré à décrire la vie des Indiens en Amérique du Sud, se termine par un hommage à ces peuples dits primitifs qui nous ont enrichis de biens si précieux. N'oublions pas que nous leur devons, entre autres choses, un nombre considérable de plantes sans lesquelles on imagine mal le développement de notre propre civilisation : ils nous ont donné la pomme de terre, le maïs, le manioc, le tabac, les tomates, la quinine, le caoutchouc, la coca, les haricots, les ananas, les arachides, le maté et bien d'autres plantes de moindre importance. Le Nouveau Monde n'aurait jamais pu être occupé par la race blanche si, pendant des milliers d'années, les Indiens n'avaient défriché les forêts et cultivé les plateaux à demi désertiques.

Les Indiens ont ouvert les routes suivies par les conquérants ou les colons européens, ils ont édifiés les villes et les villages qui ont été les noyaux des villes modernes. Ce sont les Indiens qui, pendant quatre siècles, ont peiné pour les Blancs et les ont aidés à combattre une nature souvent hostile. Sans les méthodes inventées par les Indiens, la vie dans les tropiques et dans les Andes eût exigé des siècles de luttes et d'efforts constants. L'Indien américain a rendu à notre civilisation d'immenses services dont nous l'avons récompensé en le massacrant ou en le réduisant en esclavage. Le moment est venu de payer notre dette et de l'aider à mener une vie libre et heureuse sur le sol ancestral.

---

[121]

# Premiers pas en Amazonie

**Jacques Meunier**

Le petit texte qui suit, emboîte les pas d'Alfred Métraux dans ce bout du monde un peu plus au bout que les autres qu'est l'Amazonie ; il en relève une des dimensions cachées et, sous son apparence humoristique, porte à vif l'expression d'une exigence faite d'un double refus, celui de dédouaner l'ethnologie et d'être neutre.

P. D.

---

[122]

[123]

Trop tard. Je suis arrivé trop tard. L'Amazonie était déjà un terrain vague. Une terre indolente et maussade. Désaffectée. Lorsque je racontais aux gens des bourgs que j'avais fait un voyage de plusieurs semaines sur un cargo transatlantique et dans des trains infestés de police, d'ivrognes et de contrebande, pour terminer sur le pont de leurs péniches-poulaillers, ils me regardaient d'un air navré. Je devais être un simple d'esprit ou, pour les mieux disposés, un touriste égaré.

C'est bien plus tard que je compris la véritable nature de mes déplacements : j'étais une sorte d'artiste nécrophage et un fossoyeur de traditions. Un antiquaire de causes perdues. Les ethnologues ne sont-ils pas, en effet, ces oiseaux de malheur qui ignorent tout de ce que leur arrivée signifie déjà ? Leur venue ne signe-t-elle pas déjà la mort de ceux qu'ils viennent observer ? S'il fallait, disent les augures, se poser ce genre de questions...

[124]

Calé dans un hamac, tirant sur une pipe bourrée de tabac indigène, je tuais le temps à potasser un manuel d'espagnol et à guetter le passage d'un tapir ou la fuite d'un fourmilier. Je suivais d'un œil nostalgique le vol rectiligne des perroquets. Je partageais la solitude des peuples.

Avec ses eaux couleur café, ses plages blanches, ses singes acrobates et ses tortues somnambules, le fleuve s'ouvrait aux rêves d'enfance et de primitivité. Il semblait glisser entre les pages d'un ancien abécédaire illustré. Impassiblement. (Dans un carnet, daté de septembre

1966, j'écris, immodeste et goguenard : « Ni touriste, ni savant, je suis à l'ethnologie ce que le privé est à la police. » Mais qu'est-ce que cela veut dire ?)

De fait, par ce nouvel apprentissage, je redevais un enfant professionnel... Je régressais ou, pour mieux dire, j'accédais à une nouvelle simplicité... L'Amazonie a ceci de particulier qu'elle invite à confondre géographie et introspection. C'est autant une terre d'avenir qu'une terre de mémoire. Chacun y médite sur son sort.

Drôle d'impression. Le climat lui-même, l'atmosphère sucrée et légèrement fiévreuse, l'entassement des sacs d'oranges et de pamplemousses, les odeurs de nuit, et ce type là-bas recroquevillé dans son hamac qui lit un roman-photos ou le halo d'une lampe-tempête, évoquaient inmanquablement le temps où, pour manquer l'école, on simule un brin de température. Oui, voici mon premier sentiment d'Amazonie et l'idée que j'associe, sans trop savoir pourquoi, à mon premier voyage : convalescence. Seuls les grands malades — ceux des sanatoriums et des stations thermales — doivent comprendre le mot tel que je l'entends ici. Il sent l'espoir et la magie, il a quelque chose d'initiatique, c'est une rémission. Un retour à la vie.

Mes deux malles-cabine chargées d'hameçons et de miroirs — cadeaux à l'usage des Indiens — dorment dans la cale.

[125]

De tous les fleuves que j'ai courus, le Rio Guaporé fait figure d'exception. S'il n'a pas la majesté du Rio Negro ou la transparence du Rio Tapajoz, s'il ne faut pas s'attendre à voir se profiler des guetteurs indiens, comme sur le Haut Orénoque, s'il n'est pas cet ossuaire d'arbres morts que sont le Rio Curanja et le Rio Mavaca, il a un peu de tous ceux-là. Quand la pluie le hachure ou que les éclairs de chaleur font trembler ses toiles de fond, il ressemble à une gravure du XIX<sup>e</sup> siècle...

Un homme, rencontré à Santa Cruz, petite ville de Bolivie orientale, me l'avait indiqué comme « le plus beau fleuve du monde ». L'homme s'appelait Luis Leigue Castedo. Il y avait passé vingt-cinq ans de sa vie (à partir de 1937) et y avait gagné une raison sociale : pacificateur d'indiens.

Avec lui, bien sûr, je me méfiais (agent civilisateur et commissaire politique, même combat) mais derrière sa moustache paternaliste et son

amour tyrannique pour les Morés, dans son rez-de-chaussée de terre battue, aux murs fraîchement chaulés et couverts d'objets folkloriques, il esquissa comme un regret. Si c'était à refaire ? Il le referait autrement... J'insiste. « *N'était-ce pas une erreur que d'avoir voulu imposer la gymnastique à des gens qui manifestement n'en avaient pas besoin ?* » « *Oui... en ce temps-là, je croyais à la discipline.* » « *C'était un peu la caserne, non ?* » « *Comme vous y allez !* » La conversation est difficile. Pourquoi accabler un homme qui, au demeurant, fut un « progressiste » et l'un des rares défenseurs des Indiens de son époque ? Loufoque involontaire, n'a-t-il pas inventé une activité d'une absurdité exemplaire, *le plein-air pour les Sauvages ?*

Je repartis donc, avec presque rien d'information, mais avec une question qui, malgré les lectures savantes et les rendez-vous exotiques, a gardé toute son actualité : pour comprendre les autres, faut-il sacrifier notre logique à la leur ou, plus abruptement, réduire la leur à la nôtre ?

Le moteur de la *lancha* frappe des coups sourds et le [126] rideau des arbres lui répond... Les *lanchas* sont les péniches d'Amazonie. Certains traduisent le mot par *lanche*, pour des raisons d'euphonie, je préfère les appeler des chalands. Techniquement, ils tiennent du ponton de débarquement et sociologiquement, de la jonque indochinoise. Pour ce qui est de la vitesse de croisière : un char à bœufs. On y prend une gueule d'exil et une figure d'émigrant. On y attrape vite des manières d'indigène blanc.

Souvent le soir, après la viande boucanée et la farine de manioc ou la banane verte bouillie, les passagers se rassemblent. On boit le thé dans des boîtes de conserve et, entre deux goulées trop chaudes, on se dit quelques vérités. Certains malaxent des oranges contre leurs lèvres. On crache les pépins par dessus bord, virils.

— Hé *Mister* ! C'est vrai que tu es venu ici pour vivre chez les *irrationnels* ?

Celui qui s'adresse à moi est un instituteur brésilien ; il porte une chemise taillée dans un sac de farine et un pantalon bleu pétrole. Sa barbe naissante semble des traits de fusain. Il a la trentaine. Mal à l'aise, je réplique : « Hé Brésilien, c'est vrai que dans le Mato-Grosso, on t'appelle *la terreur-des-analphabètes* ? ».

Voilà. Le défi est relevé. Un type s'exclame « taisez- vous ! » et l'unique poste à transistors du bord se tait. Alors le Brésilien, avec son fort accent du Nord-Est, revient à la charge : il accuse les étrangers d'être tous des imposteurs et des espions. Les Français surtout... Ils ne savent que critiquer et accuser les autres de génocide. Ils écrivent dans les journaux. Ils dénigrent le Brésil et la Bolivie. « *Mais à eux, leur a-t-on jamais demandé ce qu'ils avaient fait de leurs Mousquetaires ?* »

On l'approuve et je reste coite. Je ne suis pas très enclin à me battre dans ces cas-là. Je lui demande pourtant ce que viennent faire les Mousquetaires dans cette histoire. Il s'explique.

Tout ce qu'il sait de la France vient d'Alexandre Dumas. [127] Il a lu tous ses livres. Il a aussi entendu parler de l'Indochine, de l'Algérie et du Général de Gaulle. Et de Brigitte Bardot, naturellement. Mais comme aujourd'hui on fait silence sur ces hommes remarquables que furent les Mousquetaires, il en conclut qu'ils ont été victimes d'un holocauste. Qu'on les a supprimés.

Il me faut un temps pour comprendre : dans son esprit, les Mousquetaires étaient une tribu qui campait dans un coin de l'Hexagone. Ils vivaient comme vivent les Bororos dans le Mato-Grosso. Ils parlaient une langue à part. Ils faisaient la guerre à leur compte pour se procurer des femmes et des chevaux. De temps en temps, pour survivre, ils s'engageaient comme mercenaires et luttaient aux côtés du Roi de France, contre une ethnie adverse qui avait fait alliance avec le Cardinal...

Son explication est lumineuse. Sans faille. L'assistance le sent bien qui déguste la leçon. Je me sens gringo comme pas deux... Et si je me lançais dans une explication subtile où interviendraient les concepts de « diachronie » et de « synchronie », j'aurais l'air de quoi ? Non, l'argument semble imparable et, en n'y répondant pas, je m'avoue vaincu. Le Brésilien me tend une cigarette. « La politique n'empêche pas l'amitié » déclare-t-il, beau joueur. L'auditoire se disperse.

J'ai du mal à trouver le sommeil. Les Mousquetaires n'y sont pas pour rien. Le quiproquo m'aura appris beaucoup de l'immensité intime de l'Amérique du Sud : ici, la géographie a acclimaté l'histoire... le passé et le présent se juxtaposent, coexistent... Les capacités du territoire ont embrouillé la chronologie... Les hommes d'hier survivent quelque part, presque toujours... à moins qu'on ne les chasse, à coups de Winchester !

Nous voilà à pied d'œuvre. La *lancha* accoste à Puerto Moré. Rien de plus qu'un alignement de bungalows couverts de palmes ou de tôles ondulées. El Loco, le [128] commandant de bord, me donne l'accolade : « *Bonne chance, Mister !* »

Planté là, avec mes deux malles-cabine et le hamac roulé, je regarde s'éloigner le bateau. La cloche qui coordonne les manœuvres bat trois fois pour demander le plein régime, et le trac me prend : qu'est-ce que je fous ici ?

Heureusement, Don Luis Leigue m'a donné une « lettre de recommandation ». Une modeste carte de visite, en fait. Je souris : à gauche, en regardant vers l'amont, il y a le Mato-Grosso ; derrière moi, l'Amazonie bolivienne et les savanes de Mojos, au-dessus, un plafond anormalement bas et, partout, l'inconnu. *J'aborde l'inconnu avec une carte de visite à la main.*

« Va en Bolivie, elle est sous-ethnographiée », vous a dit un ami. Cynique, la boutade a fait des dégâts : adieu l'Afrique, l'Océanie, l'Asie, l'Australie et les Pôles ! Et très vite, vous vous êtes retrouvé devant d'autres choix. Les Indiens du Haut Plateau ou ceux de l'Amazonie ? Comme vous n'aviez pas la fibre économiste et peu de goût pour les archives, vous avez renoncé au monde néo-féodal des Andes. Dans le fond, ce que vous souhaitiez c'était moins rencontrer un groupe d'hommes aux manières différentes qu'un ordre primitif généralisé. Un grenier d'humanité. Mais là encore, il fallait choisir ! Nomades ou sédentaires ? Chasseurs-collecteurs ou agriculteurs ?

Les paramètres du choix sont innombrables, inextricables, et il ne faudrait pas croire que la décision d'aller ici ou là ressemble à un « décrochez-moi ça ». Derrière la décision de partir à la rencontre des autres, d'ébaucher un dialogue et d'en rendre compte, il y a une intention ; vous êtes déjà à la recherche d'une tribu providentielle. Vous êtes en quête d'une société, d'un climat social, d'une ambiance tribale qui convienne à votre tempérament. Dans mon carnet, je retrouve cette idée paradoxale : « *Et si, par inadvertance, comble d'ironie, c'était le Papou, l'Ossète ou [129] le Tupinamba qui avait inventé l'ethnologie ? Et si le professeur Claude Lévi-Strauss n'était que le fantasme des Nam-bikwara ? Et si l'observateur ne naissait à la science que dans le cas précis où il rencontre, étonné, une tribu qui lui ressemble ?* »

Cela ne tient pas debout, bien entendu.

Misère et protocole. L'hospitalité amazonienne obéit à des règles compliquées qu'il faut respecter.

Les enfants et les femmes n'osent pas approcher. Les chiens aboient. Un homme enfle une chemise blanche et passe un peigne mouillé dans ses cheveux noirs. Il râle un peu parce que ses chaussures, imitation plastique, lui font mal aux pieds. Il approche :

— Bienvenu, *Mister* !

D'un coup d'œil, il jauge l'importance du nouveau venu à son accent, à son âge et au volume de ses bagages. Il l'amène chez lui pour boire un verre. Les malles-cabines suivent.

Premières questions : Ça vous plaît la Bolivie ? Vous connaissez La Paz ? Depuis combien de temps vous êtes en Amazonie ? Est-ce que vous « savez » manger le manioc ?... Il s'excuse de sa pauvreté et de l'inconfort de la maison. Sa femme s'active devant le four du coin-cuisine. La fumée envahit l'unique pièce où bientôt s'entasse la moitié du hameau... C'est alors qu'il pose la question clé : pourquoi êtes-vous venu à Puerto Moré ?

Inutile de se lancer dans une explication détaillée, il suffit de répondre : para conocer ! pour connaître... C'est évasif et suffisant. Il n'ira pas plus loin dans un premier temps. Les lois d'hospitalité sont aussi lois du silence. Imaginez que je sois un homme politique en cavale ou un criminel, un trafiquant de drogue ou un espion, le seul fait de partager mes confidences le rendrait complice. Les Amazoniens préféreraient ne pas savoir. Votre « para conocer » leur rend la politesse.

Celui qui m'accueille a une femme indienne très jeune. Elle me tend une assiette émaillée et une cuillère en bois [130] d'acajou. Le motif rutilant de la vaisselle, un bouquet de roses rouges, disparaît sous une épaisse soupe de manioc où flottent des piments... Selon l'usage, je dis au maître du lieu « *Vous prendrez bien un peu de soupe avec moi ?* »

C'est alors seulement qu'il sort la carte de visite qui est ainsi libellée : « Ami de toujours, pouvez-vous procurer un cheval à l'estimé porteur de la présente qui se rend à Monte Azul pour une semaine ? »

— Comment donc !

« Ensauvage-toi ! », « tribalise-toi ! ». Telles sont les expressions, hors de saison, que j'emploie pour marquer le pas du cheval.

Je me suis délesté du superflu. Seulement un sac étanche et une carabine 22 long rifle. Pas d'appareil photo. Dans les poches de la selle, des boîtes de lait concentré, du sel, du riz et une carotte de tabac...

Le cheval connaît la route de Monte Azul. Il suffit de le laisser aller, rênes basses. Des milliers d'oiseaux se lèvent à notre approche. Pour éviter de tomber dans les clichés « paradis perdu » ou « matin du monde », j'adopte un adjectif entendu un jour à Buenos Aires à propos d'un opéra : orgasmique.

Après trois quarts d'heure de route... palmiers à l'horizon. L'euphorie devient déprime. J'exagère : mais c'est vrai, à part le cœur qui a un goût de noisette, j'ai une dent contre les palmiers. Le culte du palmier m'exaspère. Peut-on se défendre d'un préjugé aussi sot ?

Les palmiers sont des poseurs. Photogénique symbole des Tropiques, ce sont des natures mortes. Des feux de Bengale, des fontaines pétrifiées. Ils me font l'effet d'un *coïtus interruptus*. Les esthètes raffolent de leur beauté gratuite et langoureuse. Mélancolique. Eolienne. Sur les cartes postales, ils soulignent mollement la courbe des plages... L'Occident colonial les a pervertis. Ils mettent en scène le réel pour cacher la réalité. Que ce soit le palmier-cocotier des Indes, le palmier royal des Iles Caraïbes, le [131] palmier Moriche du Haut Orénoque ou le palmier-dattier de certaines parties de l'Orient, ils sont à la libre dérive, ce que le sapin de Noël est à la pensée de Fidel Castro : une incongruité et un cliché sans doute poétique mais tout à fait artificiel <sup>2</sup>.

D'être faux ne les empêchent pas d'être utiles. Ils fournissent de l'ombre, de la nourriture, du bois de charpente, du combustible, des matériaux de construction, des fibres, du papier, de l'amidon, du sucre, de l'huile, de la cire, du tanin, du rotin, du marbre végétal, du vin...

Une voix s'entremet et me sort de mes ruminations botaniques. « *Es-pèce de con, tu voyages sans chapeau par un temps pareil !* »

Je suis à Monte Azul.

Là où je pensais trouver une aldée sauvage, une cité lacustre ou une maison collective tressée de palmes et de roseaux, il y a un terrain de football ! Pire : d'horribles baraquements, distribués en forme de U,

---

<sup>2</sup> Dans un discours, resté célèbre, Fidel Castro a estimé qu'à Cuba, la tradition du sapin de Noël était *déplacée*. C'était bien le mot.

encadrent une maison coloniale à deux étages. En haut du perron, sorte de mirador, trône une énorme cloche pour sonner les rassemblements. Don Salomon qui m'escorte désormais a deviné ma surprise : « *Les Indiens ne sont plus des sauvages, tu sais... Ce sont des gens.* » Ah, bon !

Un peu nain, chauve et très bancal, don Salomon parle par rafales. Il fut cordonnier et aujourd'hui il se prétend guérisseur et leueur de sorts. C'est un des rares métis à ne pas avoir quitté l'endroit. « *Il n'y a personne à la colonie ?* » Don Salomon rigole, « *Non tu vois, ... les Indiens préfèrent vivre à l'extérieur comme autrefois...* »

« *T'es anthropologue ?* », me demande don Salomon, qui en a déjà vu passer une demi-douzaine. Faussement distrait, je m'entends lui répondre « *pas encore !* ». Et [132] ajoute, « *je fais une excursion...* » « *Para conocer ?* ». « *Para conocer.* »

Nous flânons sous les arcades d'une forêt extrêmement propre. Nous nous arrêtons près d'une lagune. Après avoir ferré des piranhas (palometa) et des poissons chats (bagre), nous allons saluer les maisonnées voisines. Don Salomon me présente. Les Indiens se marrent : « *Franchement, venir de Puerto Moré à Monte Azul, sans chapeau, à une heure pareille !* » Les poissons grillent sur le boucan. On boit de la bière de maïs dans une seule et même calebasse qui circule. Les effets de l'insolation se font sentir. Ça chauffe.

Les Indiens, je les entends à peine... Polis, emphatiques, mondains presque. Ils parlent l'espagnol mieux que moi. La pêche, la chasse, le fric et la météorologie sont leurs principaux sujets de conversation. Encore qu'ici, apparemment il n'y ait pas de propos suivis et que tout puisse se dire sur le mode de la plaisanterie, même les choses graves. Même les choses macabres.

Le mot « cavadzi » revient souvent. Don Salomon m'explique que demain ou après-demain, nous allons changer d'année... Les Morés ont un truc infallible pour le savoir, ils respirent profondément pour s'imprégner des « odeurs du temps », ils plissent les yeux et après un bref silence, ils fixent la date du nouvel an. Il paraît que leur horloge olfactive ne se trompe jamais.

En rentrant, nous nous arrêtons dans une hutte bizarre et à moitié effondrée. Elle est occupée par un vieillard aveugle qui possède un iguane semi-appivoisé. Pour faire parler l'ermite, don Salomon

réclame l'histoire de « tacuara flécha ». La moitié du mythe m'échappe : en gros, il s'agit d'un cannibale, qui après avoir croqué ses femmes et ses enfants, se dévore lui-même. Il ne reste plus qu'un squelette qui, à son tour, devient une plante : une espèce de bambou qui sert à faire des flèches. C'est pourquoi aujourd'hui encore, quand le vent mugit dans les [133] massifs de « tacuara flécha », les femmes et les enfants ont peur et ils s'enfuient.

Le conteur souffle dans ses mains pour imiter le bruit. On fait semblant d'être effrayés et le vieux, malicieux, s'exclame « menteurs ! ». Ensuite, il montre comment les Morés tendent leurs arcs et, en claquant des doigts, il décoche des flèches imaginaires. Fulgurance des gestes et des sons : *flécher* se dit *ffruuna*, en moré.

Le soir, à la lueur de la lampe à kérosène, j'essaie de me remémorer le détail des péripéties de la journée. Les phrases dansent un peu et je m'effondre dans le hamac qui, soit dit en passant, est un merveilleux berceau.

(1982 : en réajustant ces notes, à quinze ans de distance, je m'aperçois que ce que j'observe a pris la couleur de la désillusion. L'expérience du terrain passe par là. La déception fait partie de l'itinéraire. Ceux qui s'en vont à la recherche d'un paradis social, d'une société sans classes ou d'un bonheur païen doivent se préparer à traverser des déserts d'ennui et des tunnels d'insignifiance avant d'être à même d'entrevoir le chatolement du quotidien. Le prosaïque, le trivial, le vulgaire, voire le sordide — parce qu'il relève du commun — sont dignes d'attention et se révèlent souvent lumineux. Cela dit, je garde à l'esprit un proverbe que m'a appris un ethnologue africain : « *l'étranger ne voit que ce qu'il sait* ».)

Nous jouons au football. Les Morés dribblent à la brésilienne et les buts s'additionnent. L'ex-cordonnier fait l'arbitre. Il claudique, il siffle, il gesticule. Sa tâche n'est pas des plus faciles... Par ici, en effet, le joueur qui marque change automatiquement d'équipe. Ainsi ceux qui gagnent se dégarnissent et ceux qui perdent se renforcent. Le score s'équilibre de lui-même. Faut-il voir dans cette règle la transposition d'un jeu autochtone ? S'agit-il pour eux d'enrayer la moindre manifestation d'inégalité ? Ou n'est-ce qu'une astuce pour reconduire le plaisir de jouer ? Les jours passent. Je prends des notes au petit bonheur des

[134] rencontres. Les Indiens — qui maintenant m'appellent « doctor » — m'aident comme ils peuvent. Avec eux, j'apprends à lire la forêt.

Comme j'aimerais avoir leurs yeux ! Et cette faculté de donner au moindre événement des dimensions mythologiques... Une fois, ils surprennent un lézard palmé qui court à la surface de l'eau. On le dirait monté sur des skis nautiques. En fin de course, l'animal perd l'équilibre et se répand dans un buisson. Ils commentent l'affaire en espagnol : le lézard, ils le surnomment « Jésus-Christ » et l'arbuste dont les feuilles s'ouvrent et se rétractent, ils l'appellent entre eux, « ferme-toi putain ». Ce qui donne aussitôt : « Jésus-Christ est tombé dans les bras de ferme-toi putain. » Les jeunes gloussent et les vieux jubilent. Experts es-scatologie, rhétoriciens-nés, ils exploiteront toutes les possibilités de la figure... C'est à celui qui sera le plus graveleux. N'empêche, après vingt ans de catéchisme, les Indiens Morés sont de drôles de paroissiens !

J'ai fait provision de mythes et d'arbres généalogiques. J'ai recueilli des confidences inédites sur leur endocannibalisme et, sans conviction, j'ai dressé la topographie de leur village-fantôme. À quoi tout cela peut-il servir ? D'autant que je trouverai dans les milliers de pages de mes prédécesseurs plus d'informations que les Morés — à qui l'on a enseigné la haine de leur passé — ne peuvent en fournir. Frappée d'atonie, cette société harmonique est aujourd'hui désaccordée. Comme amnésique. Elle n'a pas pu conserver son équilibre ethnique et n'a pas encore su trouver une réplique politique. Même s'ils rient pour donner le change, même s'ils se souviennent du temps où l'humour et le sacré ne faisaient qu'un, le monde, pour eux, n'est plus qu'une kermesse sans joie et la scène, très dépeuplée, d'un désespoir collectif. Un crève-cœur.

Ils tenteront bien, geste dérisoire, de sceller une alliance durable, avec l'étranger de passage. Une femme — aux yeux de mica — recevra la consigne de l'aguicher, de le [135] retenir mais « le hamac à deux » ne peut rien quand le goût de vivre n'y est plus... Et que peut un simple curieux venu d'Europe pour empêcher ce qui, pour les Morés, ressemble à la fin du monde ? Je pars. La femme aux yeux de mica presse ses lèvres fermées contre ma pommette gauche. Elle respire profondément. Ultime échange de ce qu'il y a de plus intime et de moins falsifiable : l'odeur, qui est l'empreinte invisible des hommes. L'odeur qui signale aux chasseurs la présence des esprits néfastes. L'odeur grâce à laquelle ils repèrent, immanquablement, les changements de saison...

Trop tard, comme d'habitude, j'entrevois trop tard le parti que j'aurais pu tirer de ce misérable rituel : un baiser. Me voilà plongé dans une rêverie inutile maintenant, et j'égrène les titres des communications qui auraient pu faire de moi un voyageur reconnu et subventionné.

*L'univers parfumé des derniers Morés... La notion du temps dans les civilisations lentes... La situation de solitude dans les sociétés tribales...* Mais peu à peu, tout cela perd de son sens, s'oublie et s'enchevêtre. L'encre s'efface en écrivant. Me voilà incapable de dire quoi que ce soit du petit tas de secrets que j'ai surpris là-bas : le « maître des odeurs », malin comme un singe de haute futaie, a mélangé tous les flacons ! Le traître.

[136]

---

[137]

## Table

Introduction [7]

### INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU SUD

Les pionniers des âges préhistoriques [9]

### INDIENS DE LA GUYANE ET DE L'AMAZONE

En suivant « les routes humides » [20]

La lutte pour la vie [22]

Sous la grande hutte collective [31]

Le goût de la parure [35]

Des techniques qui sont restées celles des premiers âges [38]

La famille étendue [43]

Guerriers et chasseurs de têtes [46]

Vertus guerrières et cannibalisme [48]

Jeux et beuveries [54]

Démons et merveilles [56]

Les âges de la vie [69]

### INDIENS DU GRAN CHACO

Dans « l'enfer vert » [77]

Une économie naturelle [82]

La vie de famille chez les nomades [88]

Danses du scalp et féodalité primitive [91]

Hochets magiques et médecine par la danse [95]

Passion du jeu et frénésie du sport [100]

[138]

#### INDIENS DE LA TERRE DE FEU

Aux confins des terres habitées [102]

Sous le rude climat de la Terre de Feu [103]

Charmes d'un peuple primitif [107]

#### CONCLUSION

Réveil des peuples rouges [117]

Jacques MEUNIER

*Premiers pas en Amazonie* [121]

---

[139]

Achévé d'imprimer le 23 février 1982  
sur presse CAMERON  
dans les ateliers de la S.E.P.C.  
à Saint-Amand-Montrond (Cher)

Dépôt légal : février 1982.

N° d'impression : 2674-1740. N° d'édition 4101  
Imprimé en France

**Fin du texte**